

Brigade Mondaine

[260] – La star du

X

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRICE MONTEAU

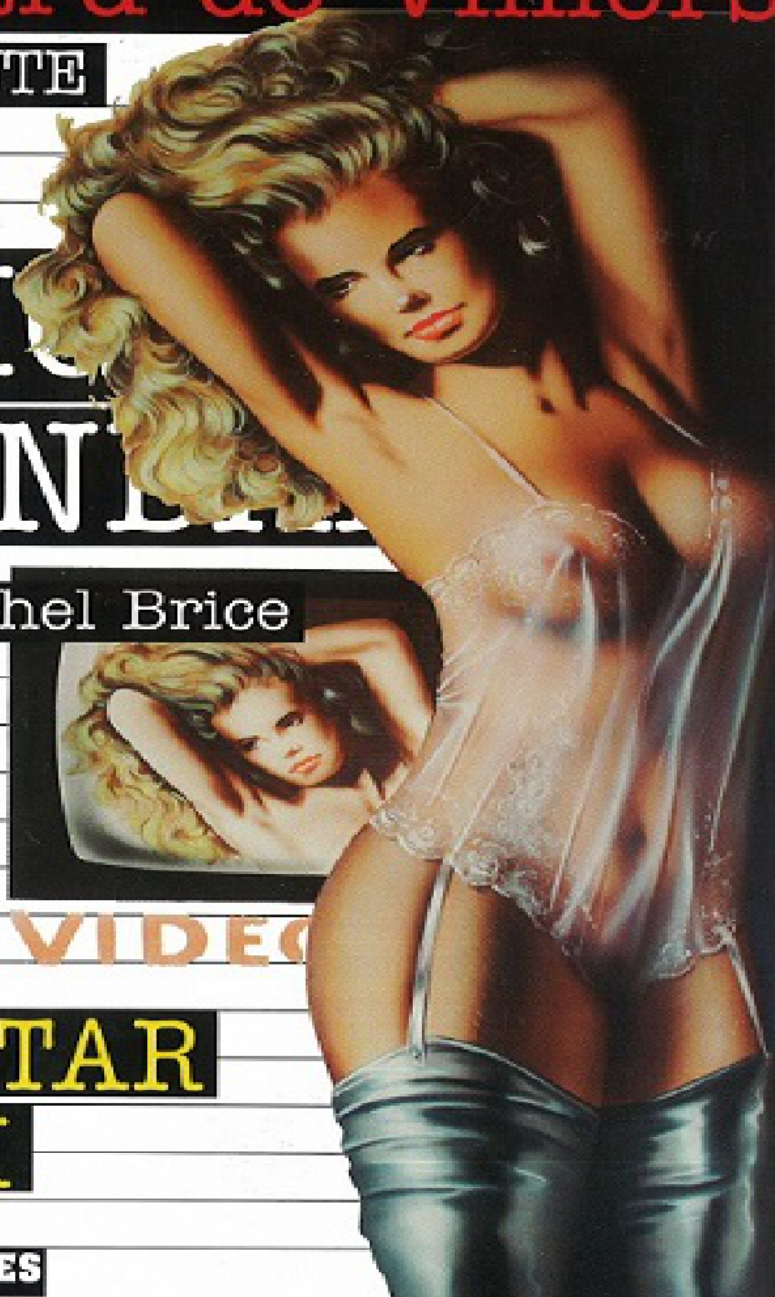
Par Michel Brice



VIDEO

LA STAR DU X

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°260)

LA STAR DU X

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages ;

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© GECEP/VAUVENARGUES 2005 ISBN : 2-7443-1050-6

CHAPITRE PREMIER



En voyant s'avancer vers elle le vice-ministre sud-coréen de l'armement, Sophie Rivière eut le réflexe professionnel qu'elle avait toujours, quand un homme – et même une femme – s'apprêtait à lui adresser la parole : elle se redressa de toute la hauteur de son mètre soixante-dix-huit (quatre-vingt-quatre, avec les talons), rejeta les épaules en arrière pour faire saillir sa somptueuse poitrine « bonnet C », et se fabriqua un sourire qui fit étinceler sa double rangée de dents, aussi blanches et impeccablement alignées que les touches d'un Steinway de concert.

La sculpturale blonde mettait un point d'honneur à ne jamais montrer aux « clients » sa lassitude devant leurs éternelles grimaces et celles qu'elle était obligée de leur faire. Elle s'interdisait de jamais laisser voir sa fatigue physique, ni le mépris que lui inspiraient tous ces représentants de commerce, même de très haut niveau. Car un ministre, ce n'était que ça, après tout : un représentant de commerce de haut niveau, qui profite de ses déplacements pour tromper sa femme avec sa secrétaire, des prostituées bas de gamme ou des call-girls de luxe, selon son statut et ses moyens.

Oui, Sophie Rivière, vingt-huit ans, avait sa fierté, et une conscience professionnelle héritée de son père, Louis Rivière, originaire de Bourgoin-Jallieu (Isère), qui avait pris un train de banlieue toute sa vie pour aller fraiser

des pièces de métal en usine... jusqu'à ce que l'usine ferme pour cause de délocalisation en Extrême-Asie et que ses deux cent cinquante employés soient brutalement mis à la casse, comme leur matériel. Et comme Louis Rivière, le père de Sophie, qui avait fini tout seul dans son pavillon de banlieue à l'abandon, avec une retraite qui lui permettait à peine de survivre... d'autant qu'il la buvait presque entièrement, il fallait bien le dire.

Un jour, on l'avait retrouvé mort, affalé sur la table en Formica de sa cuisine au milieu d'une armée de bouteilles vides... trois semaines après son décès. C'était le facteur, à force de ne plus pouvoir enfoncer un prospectus dans la boîte aux lettres bourrée à éclater, qui avait prévenu la gendarmerie...

Sophie Rivière ne pouvait pas s'en empêcher : chaque fois qu'un Asiatique de haut rang, ministre plus ou moins corrompu ou industriel milliardaire, lui faisait du gringue avec son sourire de bandit chinois... elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à son père, le vieux Louis. Qui, dans toute une existence de labeur, de pauvreté et d'humiliations, n'avait pas gagné ce qu'un seul de ces types dépensait en un mois, en vols en première classe et en putes de luxe.

Le vice-ministre sud-coréen de l'armement s'approcha d'elle, pour la troisième fois de l'après-midi. Et Sophie Rivière savait que ce n'était pas pour lui demander où se trouvait le stand des nouveaux missiles sol-air Matra, où celui des nouveaux lance-roquettes antichars Reingold. Ni celui des gilets pare-balles Sistics ou de la logistique militaire individuelle nocturne Cobra. Ni quoi que ce soit de ce genre : celui qui sert à massacrer les membres de l'équipe adverse, en aussi grand nombre et aussi rapidement que possible, avant que la réciprocité ne soit vraie. Car c'était devenu un grand jeu, finalement. À ce détail près, que tous ceux qui étaient derrière – financiers, politiques, géopoliticiens, gourous des médias, etc. – ne « perdaient » éventuellement une partie que par soldats et civils interposés. En clair, ce n'étaient pas eux qui se faisaient tuer. Mais ça, si la technologie avait évolué, c'était vieux comme le monde.

Domage, en effet, que le vice-ministre ne l'interroge pas là-dessus, parce que là, Sophie était incollable. Hôtesse d'accueil depuis huit ans, elle avait pas mal bourlingué, de salons en séminaires, de conférences en symposiums, et fréquentait les milieux socioprofessionnels les plus divers. Mais le salon annuel de l'aéronautique militaire et des technologies de l'armement du Bourget, à ses yeux, était une expérience unique en son genre. Un de ces trucs dont la sagesse populaire affirme qu'il faut les voir pour les croire.

Cette foule presque exclusivement masculine, composée d'Africains en boubous, d'Arabes en djellabas, d'Asiatiques et d'Européens en costumes Armani ou Saint-Laurent, tous d'importants délégués de leurs pays respectifs... c'était fascinant. Ces hommes qui venaient tranquillement faire leur marché, comme elle poussait son caddie le samedi chez Auchan, elle les observait avec une curiosité un peu écœurée, du genre de celle qu'on éprouve

devant les gros plans de mygales ou de tarentules, dans les documentaires télévisés. En tout cas, la comparaison avec ses propres week-ends de courses s'arrêtait là. Parce que les milliards de dollars que les clients dépensaient ici ne sortaient pas de leur poche. Et que les seuls produits revêtus d'une date limite de consommation étaient les gaz militaires neurotoxiques, dans la lignée du redoutable gaz « moutarde » de la guerre de 1914 ou de celui que Saddam Hussein avait avec succès utilisé contre les Kurdes, dans les années 1980. Considérablement améliorés depuis, naturellement.

Et sur ce grand marché de la mort, ce Rungis du prêt-à-tuer, le murmure de la foule était régulièrement couvert par des *jingles* et des voix sensuelles, annonçant une démonstration en vol et en situation de combat, à telle heure, du dernier-né de chez Dassault ; ou du nouveau modèle d'arme de guerre anti-blindage sorti des usines British Tech.

Dans cet univers, Sophie Rivière se demandait parfois ce qu'être une femme pouvait bien signifier. Que pouvaient, ici, représenter un ventre destiné à créer et porter la vie, des seins créés pour l'alimenter, des bras faits pour la protéger et la réconforter... Que pouvait bien représenter, dans ce contexte, ce sexe délicat aux lèvres satinées et fragiles qu'elle dissimulait sous la jupe de son élégant tailleur ; cet accès à une féminité mystérieuse et éternelle, symboliquement protégé par ses jambes interminables et ses longues cuisses fuselées... Que pouvait bien représenter tout ça ? Une usine à fabriquer des futurs soldats ? De la « chair à canon », comme on disait autrefois ?...

Sophie Rivière eut la réponse à cette question, en voyant briller le regard concupiscent, derrière ses paupières bridées, du ministre sud-coréen. Ce qu'elle et toutes les femmes jeunes et belles représentaient pour cet homme comme pour tous les autres du même genre que lui, c'était le fameux repos du guerrier. La détente à laquelle on avait droit après de rudes et viriles négociations. Le signe extérieur de réussite et d'importance, qui allait avec la berline de luxe et la mise à disposition du jet de l'entreprise (faute d'être tout à fait assez riche pour en posséder un soi-même). Ce qu'une fille comme elle représentait pour un politicien puissant comme monsieur Hyung Song, c'était l'ultime preuve de sa virilité, l'affirmation définitive de sa puissance. L'instant où, d'un coup de reins irrésistible, il s'enfoncerait entre ses cuisses, serait comparable, dans son subconscient, à la prise de possession d'une ville après sa reddition. Et pour couronner sa victoire, il se viderait tout au fond de son ventre avec la force invincible d'un des missiles à guidage thermique dont il avait probablement fait l'emplette le matin même.

Ça, en tout cas, c'étaient les projets que Sophie Rivière, qui connaissait bien les hommes, lisait en caractères d'affiche dans les yeux bridés du ministre coréen.

Manque de chance pour lui, elle n'avait aucune intention de lui permettre de les réaliser.

Comme toutes les hôtes du salon du Bourget, Sophie savait que Hyung

Song était milliardaire en dollars et possédait des propriétés et des comptes en banque sur les cinq continents. N'importe laquelle des filles de « l'équipe » serait tombée à genoux devant lui sur un claquement de doigts pour le prendre dans sa bouche, dans le simple espoir, non qu'il l'épouse, bien sûr – monsieur Hyung Song était marié – mais qu'il lui fasse un « petit cadeau ». Comme celui qu'il avait fait, une année, à une des filles, qui avait passé une heure avec lui dans sa suite du Plaza Athénée : un collier de diamants de chez Harry Winston, le célèbre joaillier américain. Il était allé au plus pratique : la boutique Harry Winston se trouvait à cent mètres du palace, sur le même trottoir.

Le Coréen cligna de l'œil. À moins qu'une de ses paupières ne se soit contractée sous l'effet d'un tic nerveux.

— Eh bien, Sophie, dit-il, on ne vous a pas beaucoup vue, aujourd'hui.

L'hôtesse accentua son sourire professionnel :

— Si j'ai bonne mémoire, monsieur le ministre, nous nous sommes vus trois fois, aujourd'hui, dit-elle d'une voix suave où ne transparaissait pas la moindre contrariété.

— C'est un reproche ?

— Certainement pas, monsieur le ministre.

Sophie aurait dû être flattée qu'un homme aussi important que Hyung Song, à qui tous les industriels du monde faisaient la cour, se souvienne de son prénom. Par ailleurs, il était loin d'être physiquement repoussant. Riche et généreux, en plus...

En outre, Sophie Rivière était parfaitement libre de répondre à ses avances, n'ayant pas de petit ami. En tout cas, pas pour le moment. Cela faisait d'ailleurs un bon bout de temps qu'elle n'en avait plus.

Presque trois ans.

Près de trois années qu'elle repoussait toutes les « approches » masculines, et Dieu sait qu'avec son corps de déesse du sexe et son visage de couverture de magazine, les mâles se bousculaient.

Et pourtant... Il y avait trois ans qu'aucun membre viril n'avait coulé dans le miel chaud de son ventre offert...

Ce qui ne signifiait pas que Sophie Rivière était, comme on dit, entrée au Carmel.

Ni qu'elle s'était soudain découvert – comme une révélation – une attirance exclusive pour les partenaires du même sexe qu'elle. En clair, elle n'avait pas non plus viré sa cuti.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, monsieur le ministre ? reprit-elle d'une voix aussi professionnelle que possible.

Le sourire du Coréen s'accrut imperceptiblement :

— Bien sûr, et vous savez parfaitement quoi : me laisser vous inviter à

dîner.

Bien sûr, elle savait « parfaitement quoi ». Sophie Rivière était le contraire d'une ravissante idiote. Et les regards de désir à peine dissimulés que tous les acheteurs d'armes de la planète posaient sur elle depuis huit jours ne lui avaient pas échappé. Il aurait fallu être aveugle ! Quant à monsieur Hyung Song, il n'était pas le dernier à la reluquer. Manque de chance pour lui, le tailleur « style » Chanel qu'elle portait, comme toutes les hôtes, ne favorisait guère les regards indiscrets. En fait, il était plus proche de la *burka* afghane que de la tenue sexy (sans doute par égard pour les visiteurs musulmans) : une veste ouverte sur un chemisier strict, boutonné jusqu'au cou, et une jupe droite, descendant sous le genou, qui ne laissait aucune chance de se rincer l'œil. Si au moins Sophie s'était assise... mais elle restait debout toute la journée !

Non, décidément, sa tenue était une vraie forteresse, conçue pour défendre sa vertu.

Et pourtant, monsieur Hyung Song ne se laissait pas décourager ! Accrocheur, le Coréen, il fallait lui reconnaître ça ! Il la regardait comme si ses lunettes étaient équipées de rayons permettant de voir à travers ses vêtements ! Il avait l'air de la détailler, et de se régaler, en plus, comme s'il pouvait observer le moindre détail des porte-jarretelles saumon qu'elle portait sur des bas de soie couleur chair ; comme s'il pouvait écarter des yeux la délicate toison blonde qu'elle portait, en lieu et place de culotte, et accéder à sa féminité la plus secrète. Comme si...

Sophie sursauta et étouffa un cri.

Non, ce n'était pas possible ! Et pourtant... Avec toute cette technologie de pointe qui l'entourait... Si on savait fabriquer des missiles capables de dénicher leur objectif à mille kilomètres, dans l'obscurité totale, et de l'atteindre au milieu de dizaines d'autres, en utilisant comme seul repère la température de ses composants... elle ne voyait pas pourquoi on ne saurait pas fabriquer des lunettes capables de voir à travers les vêtements. [1]

— Est-ce que par hasard, monsieur Hyung Song ?...

Elle n'osait pas le croire. Et pourtant, elle ne put s'empêcher, dans un réflexe, de mettre une main devant le bas de son ventre et une autre devant sa poitrine. Mais dans l'instant qui suivit, elle « rectifia la position » en se disant que, décidément, elle était complètement folle.

— Alors, insista le vice-ministre, qu'est-ce que vous diriez d'un dîner au caviar, ce soir, dans une suite du Plaza Athénée ?

Sophie eut un sourire qui retroussa ses lèvres charnues :

— J'aimerais mieux chez Kaspia, place de la Madeleine. Le caviar est le meilleur qui soit, le service est attentif sans être obséquieux, et le décor a un côté club russe très fermé début de siècle qui me fait rêver.

Monsieur Hyung Song en resta un bref instant sans voix. Sophie elle-

même n'en crut pas ses oreilles. Elle avait du mal à croire que c'était elle qui venait de parler ! Puis, soudain, ils éclatèrent de rire ensemble, comme si l'hôtesse d'accueil française et le ministre sud-coréen étaient des amis d'enfance.

Ce qu'ils auraient eu du mal à être, vu qu'ils avaient au moins vingt ans de différence d'âge.

Mais soudain, cette différence d'âge ne gênait plus Sophie. Et toute la rancœur, accumulée depuis tant d'années contre les hommes comme monsieur Hyung Song et ce qu'ils représentaient, avait disparu. Pour l'instant, au moins.

Il fallait le croire, puisqu'elle venait implicitement d'accepter son invitation à dîner. Elle avait même doublement accepté, en choisissant le lieu et en le décrivant avec tant d'enthousiasme. Alors qu'elle n'y avait mis les pieds qu'une fois, des années auparavant, avec un de ses ex...

Quelque chose, soudain, lui avait donné envie de cet homme.

Au point que c'était presque malgré elle qu'elle avait accepté son invitation.

Et qu'à présent, elle se trouvait dans une situation plus qu'embarrassante.

Parce que monsieur Hyung Song n'allait pas se contenter de la gaver de Béluga[2] et de la raccompagner chez elle avec un baiser sur la joue.

Brusquement, elle comprit d'où venait cette force qui avait pris le relais de sa propre volonté.

Une fraction de seconde avant de lâcher sa « tirade » sur la maison Kaspia, elle avait senti se former au plus secret de son ventre cette boule de chaleur caractéristique, qu'une seule chose pouvait provoquer.

Le désir.

Et du coup, son corps et son inconscient avaient associé ce désir à la personne qui se tenait devant elle : monsieur Hyung Song.

Elle se serait giflée !

La prochaine fois ça lui apprendrait à laisser ses boules de geisha à la maison !

Mais c'était le truc le plus efficace qu'elle avait trouvé pour effacer les effets de la fatigue et de la lassitude, accumulées durant des journées entières passées sur ses jambes. Le meilleur remède contre le mépris que lui inspiraient tous ces marchands ou acheteurs d'armes, milliardaires corrompus, et ministres qui n'avaient à cœur que leurs propres intérêts.

Deux boules de geisha, qu'elle s'introduisait entre les cuisses, chaque matin pendant le salon.

Le temps d'une visite éclair aux toilettes.

Insoupçonnable !

L'inconvénient, c'était que, de temps en temps, quand il lui arrivait de marcher un peu trop vite d'un stand à l'autre, l'action stimulante des boules « magiques » la conduisait au bord de l'orgasme. Et là, elle devait faire preuve d'une maîtrise hors du commun pour ne pas se mettre à râler de plaisir devant le ministre de l'armement du Burkina Faso ou la délégation d'un prince arabe.

Mais le reste du temps, elle flottait dans un état permanent de plaisir sexuel en demi-teinte, qui pouvait se comparer à des préliminaires qui dureraient indéfiniment et ne dépasseraient jamais ce stade. C'était similaire à l'effet d'une drogue douce, une sorte de marijuana sensuelle qui maintenait une sorte de distance entre elle et tout ce qu'elle détestait dans ce métier d'hôtesse qu'elle pratiquait depuis huit ans.

Du coup, les boules de geisha et autres « jouets » sexuels avaient fini par prendre une place envahissante dans sa vie, professionnelle autant que personnelle.

C'était une amie, une « collègue de bureau » plus exactement, qui lui avait donné le truc, trois ans auparavant. Ça se passait à La Défense, au symposium national des orthodontistes !

La plupart des événements où Sophie officiait en tant qu'hôtesse n'avaient rien d'exaltant, surtout du point de vue d'une « potiche » dont la fonction était d'être belle à regarder, souriante, et incollable sur tous les renseignements qu'on pouvait être amené à lui demander.

Mais le symposium national des fabricants de prothèses dentaires, ça repoussait les frontières de l'ennui !...

Cette semaine-là lui avait paru plus dure, plus longue, plus épuisante encore que les autres. Le seul point positif de cette harassante expérience, c'était qu'elle avait fait la connaissance de Julie.

Une belle plante, cette Julie (normal, pour une « potiche » professionnelle). Une liane, même, au corps effilé, sensuel et souple ; avec un visage fin, des yeux verts en amande et un sourire d'autant plus éclatant qu'il ressortait sur sa peau caramel de fille des îles.

Sans trop savoir pourquoi, Sophie avait eu envie de se confier à elle, et pas à une autre. Jubé s'était montrée particulièrement réceptive, pendant la rapide pause déjeuner qu'elles avaient prise ensemble à une terrasse, près de la Grande Arche. Particulièrement « à l'écoute », comme on dirait aujourd'hui. Et quand, le soir même, Jubé avait invité Sophie à venir se détendre et « grignoter une babiole » chez elle, Sophie s'était laissé faire. Jubé habitait un studio à Nanterre. Pas exactement à côté de son propre petit deux-pièces, à la République. Mais après tout, personne ne l'attendait et elle avait envie, ce soir-là, de s'épancher sur l'épaule d'une copine... même si la copine en question, elle ne la connaissait que depuis quelques jours.

La dernière chose à laquelle Sophie Rivière s'était attendue, en accompagnant Julie chez elle à Nanterre après le symposium, c'était que cette

soirée bouleverse le cours de sa vie !

C'est pourtant ce qui s'était passé.

Après un dîner léger – salade, crudité et fromage blanc maigre : dans leur job, il fallait garder la ligne –, Sophie et Julie avaient partagé une bouteille de sancerre blanc, vautrées sur le canapé du minuscule salon de l'Antillaise. Et comme toujours dans ce genre d'ambiance entre filles, l'alcool aidant, elles avaient fini par se lâcher. Sophie avait confié à Julie que, depuis qu'elle était célibataire, il lui arrivait de se sentir un peu seule. Et même... un peu en manque, sexuellement. Mais elle n'avait pas pour autant envie de se mettre avec n'importe quel type, uniquement pour combler ses frustrations. Elle avait l'embarras du choix, vu le nombre d'hommes qui lui couraient après, mais justement : raison de plus pour être exigeante.

En attendant, ça ne résolvait pas son problème.

Le rire de Julie avait découvert ses dents étincelantes.

— Je crois que je l'ai, moi, la solution à ton problème, avait-elle susurré avec son accent joliment chantant.

Dans le même temps, elle avait posé sa main fine, aux ongles délicatement manucurés, sur la cuisse de Sophie, dont la jupe s'était retroussée sans qu'elle s'en aperçoive.

Sophie avait sursauté, et posé sa propre main sur celle de Julie, pour l'empêcher d'aller plus haut.

L'Antillaise avait rigolé :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ne me dis pas que tu ne l'as jamais fait avec une fille ?

— Non, avait balbutié Sophie en rougissant à cet aveu. C'est idiot, je sais, mais... ça ne m'a jamais... vraiment tenté.

— Dis plutôt que tu n'oses pas, oui ! s'était exclamée Julie en riant de plus belle. Espèce de vieille réac, va !

Julie était toute en charme et en fraîcheur. Il se dégageait d'elle une innocence qui, par avance, dédramatisait tout.

— De toute façon, avait-elle enchaîné, ce n'était pas une partie de « gazon » [3], que je te proposais, mais autre chose.

Sophie, à moitié rassurée, s'était laissée convaincre de se déshabiller et de s'allonger sur le lit de Julie. Celle-ci lui avait promis la « détente absolue », ce qui avait suffi à faire tomber ses dernières réticences.

Elle avait tamisé les lumières et allumé une ou deux bougies parfumées, histoire de créer l'ambiance. Puis, elle s'était déshabillée à son tour. Sophie avait craint, un moment, que sa nouvelle copine se jette sur elle, malgré ses dénégations antérieures. Mais elle s'était contentée d'ouvrir la porte du petit meuble qui lui servait de table de nuit. Elle en avait sorti une jolie boîte en bois, délicatement décorée, en annonçant fièrement :

— Ça s'appelle la *Bedside Box*. Ou « boîte à garder près de son lit », si tu préfères. C'est un des produits les plus vendus du Fémina Shop en ligne de Tamara.

Sophie se souvenait encore de son incompréhension. Elle ne savait même pas de quoi Julie parlait. Et ça ne s'était pas amélioré quand l'Antillaise avait continué, sur le ton d'une vendeuse professionnelle :

— La *Bedside Box* contient un assortiment de produits de la ligne Kamasutra, du Fémina Shop de Tamara : poudre comestible pour le corps Honey Dust, crème de massage *Bodyfluid*, lubrifiant végétal, huiles d'amour parfumées, aphrodisiaques, chauffantes et... comestibles.

Histoire de calmer – et de rassurer – sa copine, Julie lui avait – innocemment, bien sûr – effleuré le bout d'un sein. Bien malgré elle, Sophie avait senti son mamelon durcir et se dresser comme un tout petit membre... ce qui n'avait pas échappé à Julie, à en croire son sourire complice.

Posant la fameuse « *Bedside Box* », la jeune Antillaise avait sorti de sa table de nuit – décidément pleine de surprises – deux petits cylindres argentés, reliés entre eux et suspendus à une courroie de nylon.

— Les *Smartballs* ! avait-elle annoncé fièrement.

— Les « boules intelligentes » ! avait traduit Sophie, qui commençait à se prendre au jeu.

— Tu ne crois pas si bien dire : celles-là sont hypoallergéniques et surtout, silencieuses ! Ce qui permet de les porter n'importe où, même au boulot ! En plus, elles ne se dégradent pas avec le temps et la courroie ne se salit pas au contact de ta liqueur intime.

À ces derniers mots, qui lui avaient brutalement révélé l'usage des *Smartballs* en question, Sophie avait senti le sang affluer massivement à ses joues, qui devaient être rouge vif ! Mais au stade où elle en était, ça n'avait plus beaucoup d'importance.

Pour finir, Julie avait sorti de son coffre aux trésors érotiques plusieurs *sex-toys* oblongs et fonctionnant à piles, dont l'usage – à moins d'être simple d'esprit ou d'avoir passé sa vie dans un couvent – ne laissait aucun doute possible. Mais à la différence des olisbos ou godemichés ordinaires, ceux-là ne cherchaient pas à imiter la forme ou la texture d'un membre masculin, et leur ergonomie était soigneusement étudiée pour déclencher le plaisir féminin – et uniquement féminin – sous toutes ses formes possibles : anal, vaginal, stimulation clitoridienne ou du point G.

— Juste une dernière petite chose avant de commencer, avait souri Julie en s'éclipsant... et en revenant quelques secondes après avec deux verres de sancerre blanc : pour se réhydrater régulièrement en cours d'exercice ! Indispensable ! Tous les *coaches* sportifs le disent !

Sophie avait rigolé, puis avalé une gorgée du délicieux nectar.

Ensuite, elle avait plongé dans un tourbillon de plaisir, un puits sans fond de délices chamelles, une délicate houle de bonheur physique, épidermique et cérébral sur laquelle elle avait flotté des heures durant, sous la houlette experte de Julie...

Qui s'était révélée maîtresse dans l'utilisation de chacun des objets de sa caverne d'Ali Baba érotique.

Ça avait commencé tout en douceur, avec des poudres délicatement étalées sur tout le corps de Sophie, mais surtout les zones les plus délicates – et les plus sensibles. Puis, on était passé aux crèmes... puis aux huiles...

Chaque produit était lubrifiant sans être gras, rendant la peau soyeuse et satinée, remplaçant tout frottement par une caresse ; il était parfumé et – comme annoncé plus tôt – comestible. Et Julie ne se privait pas de le démontrer.

À ce stade, les réticences et les pudeurs de Sophie concernant les rapports lesbiens n'étaient plus que de lointains souvenirs. Elle aurait été incapable de dire à quel moment, sur quel geste, quel signe, quelle parole de sa part ou de la part de Julie, cette barrière était tombée. Mais quand les lèvres de la jeune Antillaise avaient saisi l'une après l'autre les pointes durcies de ses seins pour les stimuler davantage, elle n'avait pas eu la moindre réaction de défense. Quand la bouche de Julie s'était posée sur le bourgeon nacré et turgescant de sa féminité la plus secrète... ses mains, tout naturellement, avaient encadré le beau visage ovale pour le guider dans sa tâche délicate...

Cela dit, la « participation » de Julie, ce soir-là, avait été relativement modeste. Et s'était limitée aux domaines où un (une ?) partenaire était nécessaire, pour exprimer toutes les possibilités des produits miracles du Fémina Shop virtuel de Tamara.

Dont, au bout de quelques heures de plaisir absolu, Sophie Rivière était devenue une adepte fervente et inconditionnelle.

Et dès le lendemain, une des meilleures et des plus fidèles clientes.

C'était bien vrai que cette soirée chez Julie avait changé sa vie du tout au tout.

Désormais, plus de frustrations sexuelles, plus de manque amoureux, plus de mec égoïste et trop sûr de lui, qui la « bâclait » et ne se préoccupait que de son propre plaisir, la laissant « en rade ». Plus d'éjaculateurs précoces, plus de coqs nuis et prétentieux, plus de machos qui compensaient leurs insuffisances sexuelles en distribuant des baffes... et parfois des coups. Plus de salauds qui la sautaient et ne donnaient pas signe de vie. Plus de lâches n'ayant qu'après » qu'ils étaient mariés et pères de famille...

Et pour évoluer dans ce nouveau palais des mille et un plaisirs, ce paradis de la femme libérée de l'homme, aucune obligation de s'affubler de lunettes noires et de relever le col de son imper pour se glisser en douce dans un sex-shop glauque, au cœur d'un quartier encore plus glauque.

Non, Sophie pouvait fréquenter le Fémina Shop de Tamara sans sortir de chez elle... puisque ce sex-shop créé pour et exclusivement réservé aux femmes était... virtuel. C'est-à-dire « en ligne », sur Internet.

Depuis cette fameuse nuit chez Julie, Sophie passait des heures, chaque semaine, sur le site de Tamara, star du X et grande prêtresse du sexe lesbien, créatrice de cette boutique d'un genre si particulier. Elle y guettait avidement la moindre nouveauté, qu'elle s'empressait à chaque fois d'acheter.

Là encore, pas de problème de discrétion. Les envois arrivaient au bout de quelques jours – qui semblaient interminables à Sophie –, dans des paquets strictement anonymes et... insoupçonnables.

Elle à qui il arrivait souvent de sortir, au moins le samedi soir, avec des copines, s'était faite de plus en plus rare à ces réunions entre « nanas »... qu'elle remplaçait régulièrement par des séances beaucoup plus chaudes, en solitaire, des « cuites » sexuelles où toute la gamme des produits Tamara défilait entre les mains – et les cuisses – de Sophie, la laissant vide et pantelante au bout de la nuit.

Très vite, elle était devenue accro. Au point de ne plus pouvoir passer une heure sans ressentir l'effet bienfaisant des *Smartballs* au fond de son ventre... ou d'un des nombreux modèles de vibros, lui envoyant des ondes de plaisir jusqu'au cerveau.

C'est comme ça qu'elle avait fini par prendre cette habitude, en arrivant sur les salons où elle était hôtesse, de faire un rapide tour aux toilettes pour glisser en elle ces boules de geisha haute technologie... sans lesquelles elle avait de plus en plus souvent l'impression qu'elle ne tiendrait pas jusqu'au bout de la journée.

Parfois même, dans les périodes où le travail était encore plus harassant que d'habitude, elle ne faisait plus escale aux toilettes... pour la bonne raison que, jour et nuit, chez elle comme sur les salons, elle ne quittait plus ses *smartballs*.

Comme Julie le lui avait vanté la toute première fois : elles étaient hypoallergéniques, silencieuses, et faites dans une matière qui ne risquait pas d'endommager ses muqueuses intimes si délicates.

Alors, quel besoin pouvait bien avoir Sophie Rivière de céder aux avances empressées de monsieur Hyung Song, vice-ministre de l'armement sud-coréen ?

Aucun besoin sexuel, en tout cas, puisqu'elle possédait déjà tout ce qui était nécessaire à son bonheur, dans ce domaine. Elle l'avait même sur elle... ou plutôt, en elle, à cet instant précis.

En l'occurrence, les fameuses *Smartballs* du sex-shop virtuel de Tamara.

Celles-là même qui l'avaient en quelque sorte trahie, en allumant dans son

ventre une flambée de plaisir, à l'instant même ou monsieur Hyung Song était revenu à la charge, pour la troisième fois de la journée.

Une journée qui, d'ailleurs, était particulièrement difficile. Et cela, malgré la présence réconfortante des boules de geisha.

Depuis ce matin, Sophie Rivière ne se sentait pas tout à fait dans son assiette. Régulièrement, la tête lui tournait, et elle avait été prise deux ou trois fois d'un inexplicable début de nausée. Vite passé heureusement. Elle se voyait mal vomir sur la cravate du ministre de la Défense allemand, ou passer une heure enfermée aux toilettes, la tête dans la cuvette. Sophie Rivière était un exemple de conscience professionnelle et ne supportait pas l'idée de « voler » le salaire – même modeste – qu'elle gagnait.

Une chose était sûre : elle n'était pas enceinte, vu que son dernier rapport sexuel masculin datait de trois ans. Alors, d'où venait cet état « patraque » et nauséux qui la poursuivait depuis le matin ?

Sophie, qui n'était pas du genre à s'écouter, ne se posait pas trop la question. Le salon de l'armement serait terminé dans deux jours, elle tiendrait bien le coup jusque-là. Elle aurait largement le temps, ensuite, d'aller consulter son médecin habituel.

— Alors comme ça, Sophie, vous vous laisseriez tenter par une petite soirée saumon fumé-Beluga chez Kaspia ?

La voix du vice-ministre sud-coréen résonnait à présent dans sa tête comme l'écho d'un coup de gong. Et les contours du visage élégant de l'Asiatique perdaient de leur netteté.

« Décidément, pensa Sophie, je dois être plus fatiguée que je ne croyais. Forcément, à force d'être debout toute la journée, de faire des kilomètres à pied sans pouvoir souffler, toujours en représentation... »

Elle regarda sa montre – les aiguilles étaient floues, elles aussi – et constata qu'on était à une demi-heure de la fermeture. Soudain, elle eut envie de partir toutes affaires cessantes. Sa petite Clio était garée à des kilomètres, dans le parking réservé au personnel, et elle ne se sentait pas le courage de marcher jusque-là, encore moins de conduire du Bourget à Paris dans les embouteillages.

Elle se fabriqua un sourire à l'adresse du Coréen :

— Nous... pourrions partir quand, monsieur le ministre ?

L'autre ne put retenir une expression de triomphe. Visiblement, il se voyait déjà en train de la posséder. Mais Sophie n'éprouvait plus, à l'égard de tout cela, qu'une grande indifférence.

— Mais... tout de suite, si vous voulez, dit Hyung Song, très excité. Ma journée à moi est terminée, mon chauffeur n'attend plus que vous... que nous.

— Très bien, soupira Sophie, pour qui la perspective de se laisser tomber

à l'arrière d'une limousine représentait à cet instant précis l'équivalent du Paradis. Je vous rejoins à votre voiture, le temps de prévenir mes collègues que je pars un peu plus tôt.

Sophie Rivière ne mit pas plus de dix minutes à avertir le responsable du personnel d'accueil du salon qu'elle était obligée de quitter avant l'heure, aujourd'hui, car elle ne se sentait pas très bien (elle s'abstint, évidemment, de mentionner l'invitation du ministre sud-coréen).

Quand elle déboucha dans le parking des VIP, près de la Mercedes grosse comme un bateau du ministre coréen, le chauffeur, prévenu par portable, l'attendait avec un demi-sourire entendu et un rien méprisant, qui revenait à la traiter de pute. Sophie, de plus en plus dans les vapes, le cœur à l'envers et les jambes en coton, ne releva pas l'insulte muette (dans son état normal, elle lui aurait balancé, soit une baffe, soit quelque chose d'aussi bien senti). Quand l'homme en costume sombre, lunettes noires et cordon spiralé à l'oreille (il devait aussi faire office de gorille) lui ouvrit la porte, elle se jeta littéralement à l'intérieur, tête la première.

À sa grande contrariété, monsieur Hyung Song, ministre sud-coréen de la Défense et de l'Armement, fut retenu une dizaine de minutes par le président d'un grand groupe technologique français, qui fit une ultime tentative pour lui vendre le dernier système de guidage missiles sorti de ses usines. Pour s'en débarrasser, monsieur Hyung Song lui promit une commande ferme sous quarante-huit heures, une promesse qu'il n'avait aucune intention de tenir. « Les promesses n'engagent que ceux qui y croient » était pour ainsi dire la devise de monsieur Hyung Song.

Le Coréen se précipita vers sa voiture, presque au pas de course, tant le désir lui fouettait les sangs. Il jeta un ordre à son chauffeur garde du corps, qui démarra aussitôt, non sans avoir remonté la vitre teintée de séparation.

Monsieur Hyung Song se sentit s'ériger, dans son pantalon prince-de-galles coupé à Londres, en découvrant Sophie Rivière, visiblement endormie à l'arrière de la Mercedes, les jambes écartées dans une position d'abandon total. Sa jupe de tailleur était remontée toute seule, et à la vue d'une bretelle de porte-jarretelles saumon, retenant un bas brodé sur la cuisse satinée de la jeune femme, le vice-ministre crut qu'il allait exploser. Perdant la tête, incapable de se retenir davantage, il tomba à genoux entre les longues jambes de Sophie Rivière et plongea les deux mains sous sa jupe. Il avait lu, sous la plume d'un auteur français, une phrase qui lui avait plu, et qui lui revint en mémoire à cet instant précis : « Les jambes des femmes, c'est comme l'espace : plus on monte, plus ça devient intéressant. » On ne pouvait pas être plus d'accord que monsieur Hyung Song. Lequel ne monta pas par « paliers » mais alla directement au but qui consistait à arracher la petite culotte de la blonde ravissante et longiligne. Qui, à cet instant, n'avait jamais autant justifié sa qualité d'» hôtesse d'accueil ».

Il fut surpris, et presque déçu, de constater qu'elle n'en portait pas... de petite culotte. « Décidément, ces Françaises, toutes des salopes ! » murmura-t-il galamment dans sa langue maternelle. Puis, sans s'attarder davantage sur ces considérations morales, il se jeta en avant, bouche ouverte et langue sortie, dans l'intention de déguster sans attendre une seconde de plus le trésor nacré, couronné d'or, qui s'offrait à lui.

Il s'immobilisa en constatant la présence d'un corps étranger, à l'endroit même où il s'apprêtait à poser les lèvres.

Une sorte de cordon. Pas un simple fil, non, plutôt une espèce de poignée servant à retenir un objet ou à l'attraper. En bon Asiatique, monsieur Hyung Song pensa immédiatement aux fameuses boules de geisha, qu'il considérait comme l'une des seules inventions valables produites par ces porcs de Japonais. Avec un sourire espiègle, il tira délicatement sur le cordon – qui semblait être en nylon ou en aluminium – et les boules apparurent, l'une après l'autre.

Le Coréen se releva joyeusement en agitant les petits cylindres métalliques à l'extrémité de leur lanière :

— Maintenant que je suis là, lança-t-il fièrement, tu n'auras plus besoin de ça !

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il réalisa que Sophie n'avait pas bougé d'un millimètre depuis qu'il était entré dans la voiture, et que l'expression de son visage – elle semblait dormir – n'avait pas changé.

Son sourire se figea instantanément et son érection disparut comme un escargot dans sa coquille, quand il réalisa avec horreur qu'il avait failli pratiquer un cunnilingus à une morte.

CHAPITRE II



En poussant la double porte capitonnée du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, ce matin-là, le commandant de police Boris Corentin et le capitaine de police Aimé Brichot eurent la surprise de trouver leur supérieur hiérarchique d'excellente humeur. Il n'y avait qu'à voir le sourire que, malgré des efforts visibles, il n'arrivait pas à faire disparaître de l'espèce de pleine lune qui lui servait de visage, et ses yeux qui roulaient de plaisir, comme des boules de loto, à la perspective de ce qu'il s'apprêtait à leur apprendre.

Boris et Aimé se regardèrent en pensant la même chose : au moins, cette journée n'allait pas commencer par une engueulade, ce qui les changerait agréablement.

— Vous avez l'air en forme, patron, lança à tout hasard Corentin au chef de la célèbre Brigade mondaine. Badolini eut un petit rire en forme de hoquet :

— Ma foi, Boris, j'avoue que l'affaire dont j'ai à vous parler me met en joie. Et pourtant, je ne devrais pas, parce que nous avons quand même une morte sur les bras. Une pauvre fille de vingt-huit ans, dont les seuls torts étaient d'être jolie comme un cœur et d'exercer la profession d'hôtesse d'accueil. Et j'ai même une autre raison de ne pas rigoler : c'est que cette affaire m'a été transmise directement par la place Beauvau[4], qui la tenait

elle-même directement du Premier ministre.

Boris Corentin et Aimé Brichot se laissèrent tomber avec un ensemble parfait dans les deux fauteuils visiteurs à accoudoirs tête-de-lion, tout droit sortis des réserves du Mobilier national. Tout comme le vaste bureau Empire de Badolini, d'ailleurs.

— Dites donc, patron, soupira Aimé, je commence à me demander ce qui vous mettait de si bonne humeur ?...

Charlie Badolini retrouva un peu de son entrain :

— C'était, dit-il, d'imaginer cette pâle ordure de Hyung Song, vice-ministre de l'armement sud-coréen et trafiquant d'armes notoire, multimilliardaire en dollars et probable fournisseur, entre autres, des islamistes Tchétchènes, coincé dans sa Mercedes, entre Le Bourget et Paris, avec sur les genoux le cadavre d'une des hôtes d'accueil du salon de l'Armement ! Où il était venu, comme tant d'autres, faire son petit marché. Et j'avoue que de me le représenter en pleine panique, appelant le Premier ministre sur sa ligne directe et exigeant qu'il intervienne immédiatement pour le tirer de cette fâcheuse posture, me fait rayonner de bonheur. J'imagine la limousine de Hyung Song déboulant dans la cour de Matignon en faisant crisser le gravier. Et l'autre crapule, sortant de sa bagnole en couinant qu'il a un cadavre à l'arrière et exigeant qu'on l'en débarrasse...

Badolini eut un nouveau ricanement, moins joyeux, cette fois-ci :

— Si je m'écoutais, j'appellerais *Le Canard enchaîné* pour leur raconter toute l'histoire. En m'assurant qu'on ne puisse établir aucun lien avec moi ou la Préfecture, évidemment !

— Évidemment ! fit Boris Corentin avec un sourire indulgent pour ce côté joueur, qui se manifestait rarement chez Badolini.

Il fouilla son blouson à la recherche de son paquet de blondes légères.

— Je comprends le côté farce de tout ça, patron. Mais vu d'où nous sommes, c'est quand même moins rigolo. Je nous fais l'effet de types qui s'amuse à regarder des tonnes de roches se détachant de la montagne, alors qu'ils sont juste en dessous.

Il se colla une cigarette au coin des lèvres :

— Mais avant d'appeler le « Canard » pour lui raconter toute l'histoire, patron, vous pourriez peut-être commencer par nous la raconter à nous...

Badolini s'exécuta.

— Voilà, c'est tout ce qu'on sait, conclut-il.

Boris et Aimé échangèrent un regard soupçonneux.

— Dites donc, patron, demanda Brichot, votre Chinois, là...

— Coréen.

— Si vous voulez. Votre Coréen, il ne serait pas porté sur les petits jeux

sexuels qui finissent mal, si vous voyez ce que je veux dire ?

Badolini se renfroga :

— Je vois parfaitement. Comme les « snuff movies », ces films pornos sado maso où la victime meurt réellement à la fin ? Et autres monstrueux petits caprices que se permettent de préférence les très riches ou les très puissants, habitués à considérer que la vie humaine – sauf la leur, bien entendu – n’a aucune importance ?

— C’est à peu près ça, admit Brichot.

Le patron de la Mondaine secoua sa tête ronde :

— Non. D’abord, Hyung Song a été interrogé en toute... « amitié » et confidentialité par le ministre de l’Intérieur lui-même, que le Premier ministre a aussitôt convoqué. Hyung Song lui a juré qu’il n’avait pas touché cette Sophie Rivière – c’est son nom. Il n’a pas eu le temps.

Charlie Badolini s’interrompit, le temps d’ouvrir d’un coup d’ongle un nouveau paquet de Job Spécial, les cigarettes hautement nicotinisées qu’il se faisait envoyer par cartons entiers de sa Corse d’origine, vu qu’elles étaient introuvables sur le « continent ».

— Et ils l’ont cru ? demanda Brichot.

— Le Premier ministre et le ministre de l’Intérieur l’ont cru d’autant plus volontiers, poursuivit Badolini, que le ministre de l’Intérieur avait demandé au Quai d’Orsay une enquête expresse le concernant. En moins d’une heure, on a eu un dossier complet sur le sieur Hyung Song : ses activités officielles, ses activités officieuses, sa vie privée... la totale ! Hyung Song est marié à une fille de bonne famille coréenne, il a des maîtresses partout et se tape des call-girls de luxe à chacun de ses voyages, bref, rien que du banal. Je dirais presque du normal, pour un type dans sa position. On a eu beau creuser, aucun signe de perversions sadiques, pas le moindre petit jeu de torture auquel il se serait livré dans le passé...

Il ajouta avec un soupir :

— Dommage ! Ça m’aurait plu, de le coincer. Oh, pas légalement, bien sûr, il est protégé par l’immunité diplomatique. Mais en lançant une histoire bien juteuse comme celle-là dans la presse internationale, on était au moins sûr de le couler définitivement. Le tir à distance, comme à la bataille navale : touché, coulé !

Corentin exhala nerveusement une bouffée de sa cigarette blonde, dont il tapota la cendre dans l’énorme cendrier en onyx qui trônait sur le bureau de Badolini. Lequel l’avait autrefois rapporté d’un congrès inter-polices, à Mexico.

— Je suppose, patron, qu’à cette heure, on sait au moins de quoi la fille est morte ?

Le chef de la Mondaine opina, ce qui lui était toujours difficile, vu qu’il

n'avait presque pas de cou, et lâcha un seul mot :

— Empoisonnement.

Les yeux bleus d'Aimé Brichot s'arrondirent, derrière ses lunettes de myope léger.

— Empoisonnement ?... Et là encore, Hyung Song n'y est pour rien ?

Charlie Badolini secoua la tête et s'appuya fermement sur son sous-main en cuir de Cordoue, se redressant comme un « aboyeur » s'apprêtant à faire une annonce :

— Non, Messieurs, annonça-t-il, un rien théâtral : le vice-ministre de l'Armement sud-coréen, grand ami de la France, autrement dit cette ordure de Hyung Song, n'est pour rien dans la mort de Sophie Rivière, hôtesse d'accueil au Salon de l'Armement du Bourget. Et ce, pour la bonne raison – tenez-vous bien ! – que la jeune femme est morte empoisonnée par ses propres... « boules de geisha », boules qu'elle s'était elle-même introduites dans... l'intimité, le matin même !

Le silence qui tomba dans la pièce était si lourd qu'il aurait pu tuer quelqu'un, s'il lui était tombé dessus.

— Vous permettez que j'entrouvre la fenêtre, patron ? lâcha timidement Aimé Brichot, au bout d'un temps assez long.

Il faisait encore chaud, en cette fin septembre, et le soleil se reflétait sur les eaux de bronze de la Seine, entre le quai des Orfèvres et la place Saint-Michel.

— Allez-y, Brichot, allez-y, fit Badolini, bon prince, en ouvrant la chemise cartonnée qui était posée devant lui depuis le début. Je suppose, Boris, que vous savez ce que sont des « boules de geisha » ?

— Bien sûr, patron.

Badolini lui jeta un regard en dessous qui signifiait : « Un obsédé du sexe comme vous, j'aurais dû m'en douter. »

— Je suppose, continua Boris, que celles de Sophie Rivière ont été enduites d'un poison quelconque, lequel est progressivement passé dans le sang par osmose, à travers les muqueuses internes ?

— D'après le légiste, approuva Badolini, il s'agirait d'un mélange de cyanure et de mercure, recouvert d'une fine couche végétale qui devait fondre progressivement, afin de provoquer un effet « à retardement », en quelque sorte.

Corentin réfléchit, le temps d'écraser sa cigarette dans le cendrier en onyx.

— Pauvre fille... soupira-t-il. Il y aurait bien la piste des intégristes catholiques, des défenseurs de l'ordre moral et autres chevaliers de la Vertu, tous ces tordus qui trouvent insupportable qu'une femme puisse s'offrir un petit plaisir solitaire...

— Ou tout simplement une vengeance personnelle, ajouta Brichot en se

penchant pour extraire une photo du dossier de Badolini. Sophie Rivière était une très jolie fille, qu'on devait harceler sans cesse dans ces innombrables salons où elle était hôtesse d'accueil. Un type dont elle aura refusé les avances aura peut-être décidé de se venger...

Charlie Badolini soupira en levant une main fataliste, qu'il laissa lourdement retomber sur son bureau.

— Beaucoup d'hypothèses sont envisageables, messieurs. En tout cas, quelque chose me dit que cette affaire mérite qu'on s'y intéresse. Et pas seulement parce que l'Intérieur me met la pression. Et encore moins pour arranger les bidons de monsieur Hyung Song...

— Dont j'ai cru comprendre que vous ne le portiez pas dans votre cœur, patron, ironisa Boris.

— En effet. Non, c'est tout simplement mon... mon pif, qui me dit qu'il y a derrière tout ça quelque chose de beaucoup plus... tordu. Ou compliqué.

Un petit sourire releva un coin de la fine moustache blonde d'Aimé Brichot :

— Ah bon, patron, et qu'est-ce qui lui fait penser ça, à votre pif ?

« Baba », comme ses hommes l'appelaient familièrement en son absence, lui jeta un regard sombre :

— Parce que, mon petit Brichot, l'auteur de ce crime ne visait sûrement pas le ministre coréen, sachant que celui-ci ne risquait pas grand-chose, avec toutes les protections dont il bénéficie ; ensuite, toute cette ingéniosité, toute cette savante préparation, bref, tout ce mal, pour assassiner, si j'ose dire, une « simple » hôtesse d'accueil... Non... il y a un truc qui ne colle pas.

Corentin, qui s'apprêtait à allumer une autre cigarette, resta figé, le briquet en l'air :

— Vous voulez dire, patron, que... ni le ministre coréen, ni l'hôtesse d'accueil ne seraient visés ? Qu'en tuant la fille, « on » cherchait à atteindre quelqu'un d'autre ?

Badolini se contenta d'une moue mystérieuse, en lui tendant le dossier du légiste :

— Une simple hypothèse... De toute façon, mon cher Boris, c'est à vous et à Brichot de découvrir le fin mot de l'histoire. En tout cas, je crois sincèrement que le ministre coréen n'y est pour rien. De plus, si vous tentez de l'interroger, il ira se plaindre au Premier ministre et ça nous retombera encore sur le dos. Contentez-vous du rapport confidentiel établi par le ministère de l'Intérieur à la suite son interrogatoire « amical ».

Il se pencha en avant et planta les coudes dans le cuir de son sous-main :

— Non, je crois sincèrement que votre meilleure chance, c'est de commencer par cette pauvre Sophie Rivière. Selon la bonne vieille recette policière, il faut faire « parler le cadavre ».

— Et d'après vous, patron, fit Boris en se levant, celui-là a des tas de choses à nous dire ?...

CHAPITRE III



— Tamara !... Où est Tamara ?...

Une fille maigrelette, aux petits seins se devinant à peine sous son tee-shirt, se précipita vers celui qui venait de parler :

— Elle descend, Max. Je viens de finir de la maquiller. Jessica est en train de l'habiller.

— Ça ne devrait pas prendre trop de temps, ironisa Max Imum avec un rictus amer. On peut espérer que notre star sera bientôt parmi nous. Euh... machine !...

— Diana, l'informa la maquilleuse, visiblement pas pour la première fois.

— O.K., Diana. Va quand même aux nouvelles, tu veux.

Par réflexe, Max Imum suivit des yeux la croupe chétive de la maquilleuse en train de se tortiller dans l'escalier. Mais franchement, avec son air maladif, ses cheveux gras et son perpétuel masque de fille abandonnée, elle ne valait pas « un coup de bite », comme il disait élégamment. C'était le genre de nana, pensait-il, qu'on baise par charité. Et la charité, ce n'était pas son truc, à Max. Surtout dans ce domaine : les plateaux de tournages de films pornos, dont il était un des rois depuis de nombreuses années, grouillaient littéralement de filles sublimes, toutes des professionnelles du sexe à qui on pouvait proposer

une partie de cul comme à d'autres, un café. Elles le prenaient avec la même simplicité et vous l'accordaient – la plupart du temps, en tout cas – avec la même spontanéité. (À plus forte raison quand on était, comme lui, un réalisateur célèbre.) Pour elles, le sexe, c'était sain, agréable, bon pour la santé et pour le mental... et c'était leur métier. Et ça n'avait aucun, mais alors aucun rapport avec la morale, les règles édictées par la société, le mariage, la religion, les tabous, les interdits, etc. Elles vivaient dans une sorte de société idéale. D'un point de vue masculin, en tout cas. À l'autre bout de la chaîne, les spectateurs se masturbaient toujours dans le noir en les regardant. Mais depuis l'époque lointaine où Max Imum avait débuté dans le métier – comme assistant de production sur les pornos « softs » des années soixante-dix –, il y en avait eu, du changement ! Et rien que du positif, ce qui était loin d'être le cas dans la plupart des secteurs socioprofessionnels.

D'abord, les cinémas glauques, réservés au X, avaient pratiquement disparu devant la multidiffusion des pornos sur les chaînes câblées et surtout, le DVD, qui permettait à chacun de se faire sa propre séance, chez soi, à l'heure et avec le programme de sa convenance, sur sa télé ou son écran d'ordinateur. C'était quand même autre chose que ces salles puantes, aux fauteuils à l'hygiène douteuse, où des VRP entre deux trains se branlaient sous leurs impers en gardant un œil sur leur montre.

Mais ce qui faisait vraiment le bonheur de Max Imum, ce qui avait suscité sa vocation première et entretenu sa passion pour le X au fil des années, c'étaient les filles.

À l'origine, elles étaient souvent mal foutues, avec une peau malsaine et une pilosité débordante, et suçaient ou se faisaient prendre avec des mines abattues de malheureuses filles-mères, réduites à ça pour nourrir leur progéniture affamée. Du Zola, version cul.

Aujourd'hui, au début du XXI^e siècle, l'industrie du X, tous pays confondus, générait un chiffre d'affaires trois fois supérieur à celui du cinéma traditionnel ! [5] Autour de Los Angeles, un territoire presque aussi grand que la ville elle-même était désormais dévolu aux maisons de productions et aux studios de tournage de l'industrie du X. On appelait ça Porno Valley, en référence à Silicon Valley. Ses producteurs roulaient en Porsche ou en Cadillac, et ses stars féminines et masculines, sans que leurs cachets soient comparables à ceux de Brad Pitt ou Julia Roberts, vivaient et étaient reconnues comme telles.

Max Imum pensait quelquefois avec un sourire apitoyé à ces pauvres filles du début des *seventies*, recrutées sans être trop regardant, parce qu'on prenait ce qu'on trouvait.

Les stars du X des années 2000 étaient devenues des bombes atomiques qui semblaient tout droit sorties de l'imagination d'un dessinateur hyperréaliste et érotomane. Tout, chez elles, était travaillé, étudié, modelé (souvent avec l'aide de la chirurgie) pour exciter le spectateur (ou la

spectatrice), évoquer le sexe et le pratiquer à un niveau qui relevait à la fois de la folie érotique, de l'exploit acrobatique et de la performance sportive. Aux yeux – experts – de Max Imum, le porno était une sorte de nouvel art contemporain. En fait, c'était le Nouvel Art... tout simplement. Et ses stars siliconées étaient les baby-dolls d'aujourd'hui et de demain, des poupées pour adultes, des anges descendus du Septième Ciel pour exaucer tous leurs fantasmes.

Tous. Parce que dans ce domaine aussi, les choses avaient bien changé : les interdits n'existaient pratiquement plus, et les catalogues du sexe offraient aux consommateurs des « menus » couvrant les spécialités les plus pointues. C'est ainsi qu'à côté des films « traditionnels », avec un scénario prétexte à enchaîner les scènes de cul, on trouvait des compils d'éjaculations faciales, de masturbations virtuelles masculines ou féminines, des collections de séquences de « glory holes », [6] des « best-of » de scènes de lesbiennes asiatiques au jacuzzi...

Max, lui, avait des goûts plutôt classiques. Solidement hétéro, il continuait, malgré les années et l'expérience, à fantasmer sur ces filles qui, en trente ans, étaient passées du statut d'« actrices porno » à celui de « hardeuses », pour mériter – et revendiquer – enfin le titre de « stars du X ». Il avait beau être du métier, il continuait à rêver comme un gamin devant ces Barbarella irréelles, au sexe rasé ou à la toison taillée comme une signature, aux piercings et aux tatouages composant la marque de fabrique de chacune d'elles, aux jambes interminables, aux fesses hautes et dures, aux seins... comme des obus de béton. Leur physique, d'après Max, n'avait rien à envier aux plus somptueux « canons » d'Hollywood. Et elles avaient – toujours de son point de vue – un double avantage sur les actrices traditionnelles : elles ne cachaient absolument rien de leur bouleversante anatomie au spectateur, et c'étaient de véritables championnes du sexe !

Elles avaient intérêt ! Quand Michael Douglas et Sharon Stone faisaient soi-disant l'amour dans Basic Instinct, c'était bidon. Tandis que lorsque Jenna Jameson, Taylor Hayes, Asia Carrera et consœurs pratiquaient une fellation à l'un des gros calibres du métier... là, pas de triche possible. Pas question de faire semblant, et le spectateur pouvait apprécier leur technique inégalable !

D'ailleurs, bien des femmes, à travers le monde civilisé, en avaient pris de la graine – en visionnant en douce les pornos de leur compagnon, puis en les regardant avec eux – et avaient ainsi rallumé le feu de leur couple en perte de vitesse.

Certains jours, Max Imum se disait qu'il était un bienfaiteur de l'humanité souffrante...

La seule différence entre lui et l'abbé Pierre, c'était que ses revenus de réalisateur producteur avoisinaient le million d'euros annuel.

Diana, la maquilleuse maladive, redescendit l'escalier de la somptueuse villa de location, dans l'arrière-pays provençal, que Max Imum avait déjà

louée de nombreuses fois pour ses tournages. Ce genre de transactions se faisait toujours par l'intermédiaire d'agences : les bourgeois aisés, propriétaires de ces lieux magnifiques, voulaient bien arrondir leurs déjà confortables revenus en y laissant tourner des pornos... À condition que ça ne se sache pas. C'est pourquoi l'agence pratiquait une discrétion de banque suisse, ne révélant jamais à la maison de « prod » le nom des propriétaires. Dont Max se foutait éperdument, d'ailleurs.

Sauf qu'une fois... il les avait rencontrés !

Où, plus exactement, il l'avait rencontrée. Car c'était une femme. Un personnage politique très en vue, un des porte-drapeaux du « politiquement correct » à la française, toujours en train de donner à tout le monde – et surtout à ceux qui ne pensaient pas comme elle – des leçons de morale et de « bien penser ».

À part ça, une très jolie femme.

Max Imum était venu prendre possession des lieux un jour plus tôt que prévu. Elle les quittait un jour plus tard. En tombant sur le fameux roi du porno à la française, elle avait pratiquement défailli. Dans un flash, Max avait vu passer dans ses yeux la terreur à l'idée qu'on sache... qu'on allait savoir... Sa carrière finie, sa vie foutue...

Max Imum, qui savait être gentleman à ses heures, l'avait installée sur son propre canapé et lui avait servi un verre de son meilleur cognac. Là-dessus, il lui avait donné sa parole d'ancien soldat (il n'avait jamais fait son service) que personne, jamais personne, ne saurait que des tournages pornos avaient lieu dans cette belle maison, dont toute la France connaissait la propriétaire et qui avait vu passer tant de représentants de l'intelligentsia bien-pensante.

À condition, bien sûr, qu'elle fasse, elle aussi, un petit effort...

À des années de distance, Max Imum rayonnait encore de bonheur à la pensée de cette fellation, administrée -plutôt bien, d'ailleurs – par cette passionaria de la décence et des valeurs familiales, militante de l'interdiction du porno à la télé !

Gentleman, il avait tenu sa parole et il était resté discret.

Même lorsqu'il s'était retrouvé en face d'elle dans un débat télévisé, et qu'elle l'avait copieusement insulté, comme l'incarnation du diable qu'il était à ses yeux. Il s'était juste offert une petite vengeance pas bien méchante, en se rendant le lendemain au siège de son parti, et en l'obligeant à lui pratiquer une fellation dans son bureau. Et à le boire jusqu'à la dernière goutte.

Il était reparti, tranquille et satisfait, en se disant que c'était la dernière fois.

Elle commençait à aimer ça.

— Alors, lança-t-il à la maquilleuse revenue de sa mission de

renseignements, elle en est où, Tamara ?

— Elle arrive tout de suite, fit Diana.

Max Imum ne la regardait plus. Il examinait sa montre en soupirant lourdement. Les retards et les caprices de sa star étaient en train de coûter cher à la production. Et la production, c'était lui, puisqu'il était réalisateur producteur, par l'intermédiaire de sa société, Maximum Films.

Cette même société qui lui avait donné son pseudonyme de réalisateur. À force d'entendre tout le monde le surnommer « Max Imum », en référence à sa boîte, il avait fini par adopter ce nom. Idiot, certes, mais facile à se rappeler, donc commercialement efficace. Et c'était tout ce qui comptait, dans un business où on n'était sûr que d'une chose, c'est qu'on ne décrocherait jamais de César ou de Palme d'Or à Cannes.

Et puis, ça valait bien Serge Couzinet, son vrai nom.

De même que Sylviane Lebœuf avait largement gagné au change en devenant Tamara.

En la voyant – enfin ! – apparaître en haut de l'escalier, Max se fit une fois de plus la réflexion que pour les stars du X, le nom est l'équivalent du costume pour les acteurs traditionnels : c'est ce qui les fait devenir le personnage. Où plus exactement, LEUR personnage, car contrairement aux comédiennes ordinaires, la plupart des reines du porno – ça aussi, c'était un phénomène relativement récent – avaient un personnage qu'elles gardaient plus ou moins toute leur carrière.

Celui de Tamara était un de ceux qui avaient toujours le plus fasciné Max Imum.

Elle devait mesurer un mètre quatre-vingts, avec des jambes deux fois plus longues que son torse qui lui donnaient des allures d'insecte (Max pensait : mante religieuse). Les cuissardes vernies qui faisaient partie de son « uniforme » se prolongeant de talons de vingt centimètres, le calcul était facile à faire : Tamara dominait son entourage d'une hauteur de deux mètres. Et là, en haut de l'escalier, elle était particulièrement impressionnante. Presque à faire peur. D'ailleurs, Max Imum avait toujours eu un petit peu peur d'elle. Et une fois de plus, il ressentit ce frisson à la fois pénible et délicieux, quand elle abaissa sur lui son regard noir, souligné d'un khôl aussi noir que ses cheveux aile-de-corbeau, eux-mêmes relevés en un chignon qui allongeait encore son long cou.

Noire, encore, la gaine de latex assortie aux cuissardes, lacée sur le ventre, qui s'arrêtait au-dessus du pubis et en dessous des seins. Noire comme les gants, remontant au-delà des coudes.

Sa peau, en revanche, était d'une blancheur laiteuse, qui ressortait davantage encore sur le latex sombre. Max dévorait des yeux ses hautes épaules rondes, son ventre plat et dur, ses seins magnifiques et fiers défiant les lois de la gravité, et couronnés de petits anneaux d'argent qui en perçaient les

pointes. Mais surtout, il avait le regard irrésistiblement attiré par le sexe de Tamara. Une longue vulve charnue parfaitement épilée, à l'exception d'une sorte de bouc, et dont les lèvres intimes, maquillées, étaient aussi noires que celles de sa bouche.

— Alors, lui lança-t-elle avec mépris, il paraît que je te fais attendre ? Il paraît que le grand Max Imum s'impatiente ? Tu te prends pour Spielberg, ou quoi ?

Elle avait une voix étrange, pas du tout l'organe rauque et grave auquel on s'attendait, mais une voix voilée, caressante, avec un léger chuintement, qui évoquait celle de l'actrice américaine Jodie Foster.

Une voix qui vous hypnotisait et prenait possession de vous, plus efficacement encore qu'un aboiement de garde-chiourme.

Serge Couzinet, dit Max Imum, avala péniblement sa salive, perdant une fois de plus ses moyens devant Tamara :

— Mais non, ma chérie, c'est juste que... il ne faudrait pas nous mettre trop en retard, c'est tout. On a quand même un plan de travail à respecter.

— O.K., fit Tamara en descendant jusqu'à lui. Mais tu sais bien qu'avec moi, il n'y a jamais besoin de faire trente-six prises. Je suis une pro, moi, pas comme certaines... qui se font peut-être baiser par le réalisateur, mais qui sont incapables de réussir une double pénétration potable.

Le sourire de Max Imum se figea.

— Bon, fit-il d'une voix blanche, alors voilà la scène, en deux mots...

Il était sous le choc : Tamara venait de faire devant toute l'équipe une allusion tout ce qu'il y avait de directe au fait qu'elle refusait ses avances depuis toujours. Ce que personne n'ignorait, naturellement, dans leur entourage professionnel. Mais de là à le dire ouvertement... Max s'efforça de se concentrer sur la prochaine scène, mais il n'en pouvait plus d'humiliation. Il devinait les sourires, derrière son dos : lui, le célèbre Max Imum, l'un des hommes les plus puissants du métier, celui qui avait sauté toutes les filles de la profession sans même avoir besoin de les inviter à dîner... Tamara lui résistait, encore et toujours. Et pourquoi ? Elle ne le lui avait pas envoyé dire, la première fois qu'il avait tenté sa chance : « Je t'aime bien, Max, tu es un bon pro et j'aime travailler avec toi. Mais tu me dégoûtes, physiquement. Tu es un porc et tu me fous la gerbe. Alors évite de poser tes grosses pattes sur moi, évite même d'essayer, sinon je te transperce les couilles à coups de talons. »

Elle avait dit ça de sa voix suave et envoûtante, sans forcer le ton, en le regardant dans les yeux et même – lui semblait-il se rappeler – avec une sorte de sourire affectueux.

Glaçant...

Depuis, Max n'avait plus jamais osé risquer ne serait-ce qu'une parole

déplacée, un mot de travers.

Mais il continuait à fantasmer sur elle jour et nuit, et – dans le silence feutré de son duplex du pont de Levallois – à se caresser sur ses films... dont, ironiquement, il avait tourné la plupart lui-même !

Regarder à longueur de tournage l'objet de ses désirs – et même de son amour ! – se faire prendre par tous les hardeurs de la profession et avaler goulûment leurs membres d'étalons, alors que lui-même en était réduit à... c'était insupportable ! Un véritable enfer !

Il aurait voulu se passer définitivement de ses services, ne plus jamais la faire tourner, pour ne plus la voir. Mais Tamara était une star, une vraie star du X avec laquelle il fallait compter. « Compter » était d'ailleurs le mot juste, puisque sa seule présence au générique d'un film garantissait le triplement des ventes, au national comme à l'export.

Car Tamara était une star dans toute l'Europe et la plus grande partie de l'Asie. Bref, un atout indispensable au chiffre d'affaires de Maximum Films, et dont il n'était pas question pour lui de se passer.

Tant pis... il continuerait à vivre son petit enfer personnel, jusqu'à ce que l'étoile Tamara ait pâli.

Et là, il se ferait une joie de l'enfoncer lui-même sous terre à coups de talons.

En attendant, il fallait en passer par ses caprices et ses moindres désirs.

Et la traiter comme l'impératrice ténébreuse qu'elle était.

— Bon, reprit-il, alors voilà : tous les invités de la soirée sont assis dans le salon. Une fois qu'Émilie s'est amusée à invoquer le diable, tu apparais. Surprise : c'est une diablesse, qui annonce que toutes les filles et tous les mâles présents devront la satisfaire tour à tour. Le premier qui n'y arrive pas mourra sur-le-champ et repartira en enfer avec elle.

Tamara eut ce rapide coup d'œil dans sa direction qu'elle avait presque toujours, quand il lui expliquait une scène : un coup d'œil qui signifiait quelque chose comme : « Décidément, toujours aussi lamentable, tes idées... » Mais elle ne fit aucun commentaire.

— Bon, dit-elle simplement, et je commence avec lequel ?

La question rappela soudain à Max Imum qu'il n'était pas au bout de ses problèmes de la journée. Il se racla la gorge :

— Justement... je voulais t'en parler.

Tamara le fusilla de son regard d'aigle :

— Ne me dis pas que c'est encore un nouveau ?

— Si, admit Max avec une grimace. Un petit jeune formidable, tu verras ! Beau gosse, membré comme un mulet, sympa et tout.

— C'est son premier tournage ?

— Oui, mais rassure-toi, ce n'est pas le genre à faire des blocages. On lui a fait faire un casting avec Lætitia, ça s'est passé impeccable.

Tamara haussa les épaules :

— Évidemment que ça s'est bien passé avec Lætitia, fit-elle avec mépris. N'importe quel mec peut baiser Lætitia sans avoir de problème d'érection : elle est tellement soumise qu'ils ont l'impression de se branler. Une vraie poupée gonflable !

Max Imum, qui avait bien sûr sauté Lætitia, comme tous les hommes de la production, jusqu'au réceptionniste, eut une moue signifiant qu'on pouvait difficilement dire le contraire.

— Peut-être, mais quand même, insista-t-il... J'ai engagé ce garçon parce qu'il m'a paru avoir toutes les qualités requises... et parce que j'ai besoin de renouveler un peu mon cheptel masculin. Alors s'il te plaît, fais-moi une faveur...

— Quoi ?

Dans un réflexe idiot, Max Imum joignit les mains comme pour une prière :

— Sois gentille avec lui ! Fais-lui un sourire, je ne sais pas, moi, mets-le en confiance !

Tamara eut un sourire... cruel :

— Pourquoi ? Je ne suis pas gentille, d'habitude ? Mes partenaires ne se plaignent pas trop, que je sache ?

— Bien sûr que non, fit Max, embarrassé. Mais ce sont des hardeurs chevronnés, sans états d'âmes. HPG ou Peter North banderaient sous la torture. Un petit jeune, c'est plus fragile, forcément. S'il te plaît, ne va pas me le démolir, comme celui de l'autre fois.

Tamara eut un drôle de rictus en se souvenant du garçon en question, dont elle avait depuis longtemps oublié le nom, en admettant qu'elle l'ait jamais su. Encore un qui croyait que c'était facile, de baiser devant une caméra. Il avait disparu... la queue entre les jambes, sans demander son reste.

— Bon, soupira-t-elle, conciliante, on ne va pas y passer la journée. Où est-il, ton petit protégé ? Je vais tellement le materner qu'il aura l'impression de baiser sa maman.

— N'en fais pas trop tout de même, fit Max en allant chercher la recrue en question : ne va pas non plus me le rendre pédé ! Fred !

Le dénommé Fred sortit de la petite pièce voisine, qui servait d'entrepôt pour le matériel et les affaires de chacun, au moment où Max Imum allait y entrer.

— Ah, Fred, te voilà ! Amène-toi, que je te présente à Tamara. Ça va être à vous. J'espère que...

À cet instant, son regard tomba sur le bas-ventre du garçon, d'où pointait

un membre imposant, en pleine érection. Et boudiné dans un préservatif (les hardeurs avaient toujours un peu de mal à en trouver à leur taille). Le caoutchouc était visiblement trempé.

Max rigola :

— Tu sors de chez quelqu'un ?

— Oui, avoua sans complexe le dénommé Fred. C'était pour me mettre en forme, avant ma scène avec Tamara.

Max claqua son épaule nue :

— Tu as bien fait. Dis-moi, tu n'as pas balancé la purée, au moins ? Il faut que tu me gardes tout ça en réserve pour la diva.

— Bien sûr que non, Max.

— Bravo ! Un vrai pro ! Au fait, c'était qui, la volontaire pour te chauffer ?

Il se retourna et Fred n'eut pas besoin de répondre à sa question : Verushka était debout au fond de la réserve, habillée en tout et pour tout de la cigarette qu'elle venait d'allumer.

Max hocha la tête en connaisseur. Verushka, qui jouait un second rôle dans le film, était une toute récente « importation » hongroise qui promettait d'être une des stars de demain. Aussi blonde que Tamara était brune, petite mais faite au moule, c'était une vraie bombe, avec un visage et des expressions de petite fille... ce qui avait le don de mettre le spectateur dans tous ses états, quand elle faisait coulisser un membre entre ses lèvres boudées... ou quand, la figure couverte de jus d'homme, elle souriait comme une gamine espiègle ayant fait une farce.

Il en savait quelque chose, pour l'avoir testée personnellement.

Une chose était sûre : Max Imum ne regrettait pas son dernier voyage à Budapest...

— Bon, on se met en place, lança-t-il.

Tamara était une vraie pro, parfaitement disciplinée, il fallait lui reconnaître ça. Trente secondes après l'annonce de Max, la caméra roulait et Tamara, qui savait son texte « au rasoir », le jouait avec d'indéniables qualités de « vraie » actrice. Du coin de l'œil, Max Imum constata avec satisfaction que l'érection de Fred n'avait pas fondue, bien que Tamara, malgré sa promesse, ne lui ait pas dit un mot de bienvenue ou accordé un regard. Incorrigible, décidément !...

Le moment venu, Fred et elle se livrèrent aux préliminaires d'usage. Baisers avec la langue, cunnilingus et fellation. Tamara pratiquait cet art comme une experte, mais elle n'aimait pas vraiment ça et « trichait » toujours un peu sur le temps traditionnellement imparti à cette « figure imposée » du porno. En revanche, une « minette » bien exécutée la faisait grimper aux rideaux. Et Fred se révélait particulièrement doué. Tout en agaçant de la

langue le bourgeon nacré, niché au cœur de la fleur intime de Tamara, il stimulait, de ses deux doigts en crochet, la partie supérieure interne où était censé se trouver le fameux « Point G ». Il l'avait trouvé, à en croire les feulements de plaisir de sa partenaire, que Max n'avait pas vu « s'exprimer » comme ça depuis longtemps.

Il ordonna une pause, le temps que les acteurs changent de position, et surprit un regard de sa star envers le « petit nouveau » : un regard enamouré qui lui fit mal. « Décidément, pensa-t-il, toutes des chiennes. Il suffit de bien les baiser et on en fait ce qu'on veut. »

Faute de temps pour s'attarder sur ces considérations philosophiques, Max Imum fit remettre tout le monde en position pour la suite. Fred, qui avait retiré son préservatif avant le début de la scène, en mit un neuf pour passer à la pénétration. Aujourd'hui, il n'était plus question de tourner sans. Ni Tamara, ni la plupart des actrices porno n'auraient laissé un partenaire s'enfoncer en elles sans cette indispensable barrière antivirus. Au début des années 2000, le *safe-sex* était devenu la règle absolue.

Fred se masturba quelques secondes pour durcir encore davantage, puis il prit appui des deux mains sur la croupe de Tamara, dont il écarta un peu les demi-sphères laiteuses, dévoilant le sillon ombré. Grâce à la cambrure de l'actrice, la caméra filmait en gros plan la vulve charnue qui venait d'apparaître, et la fente délicate qui la séparait en deux, comme un fruit juteux et mûr, sur le point de s'ouvrir.

Le membre encapuchonné de Fred s'approcha de l'intimité de Tamara, qui tendit instinctivement sa croupe vers lui.

Une seconde, peut-être, avant le contact, un hurlement à glacer le sang d'une statue de marbre figea tout le monde sur place.

Les deux acteurs se séparèrent et toute l'assistance regarda instinctivement en direction de la réserve. Diana, la maquilleuse, en sortait, tremblante et décomposée. C'était elle qui venait de crier.

— Verushka est morte ! dit-elle dans un hoquet.

CHAPITRE IV



Boris Corentin secoua la tête avec une expression navrée. Une fille jeune et belle, avec un corps fait pour l'amour, étendue, froide et sans vie, dans un tiroir coulissant de la morgue, ça lui faisait toujours le même effet : un mélange de consternation et de colère. Il avait à la fois envie de pleurer devant une injustice pareille, et envie de tuer celui qui en était responsable.

Sophie Rivière, l'hôtesse d'accueil du salon de l'Armement du Bourget, n'était pas morte depuis quarante-huit heures, et elle n'avait pas encore tout à fait l'air d'un cadavre. En fait, on aurait dit qu'elle dormait. Et la toison authentiquement blonde de son bas-ventre semblait encore palpiter sous l'effet de son dernier orgasme.

Ce qui lui rappela la cause du décès, cause qu'il avait sous les yeux : deux boules de geisha d'un violet très pâle, avec chacune quatre longues fentes grises en relief évoquant des yeux d'extraterrestres, reliées entre elles par une tige très courte et semi-rigide, avec une lanière fixée à la seconde boule, suffisamment longue pour faire office de poignée. L'objet était posé dans une écuelle chirurgicale, à côté du cadavre de sa propriétaire.

Le docteur Fleutiaux, le médecin légiste rondouillard, affublé de son éternel nœud papillon, le désigna d'une main potelée :

— Et voilà l'arme du crime ! Deux boules de plastique ultra-dense,

enduites d'un mélange de cyanure et de mercure, recouvert d'un vernis végétal, suffisamment soluble pour fondre sous l'effet de la chaleur du corps et provoquer une mort à retardement, par infiltration du poison dans l'organisme, à travers les muqueuses intimes.

— Oui, fit Brichot en tordant un bout de sa moustache : c'est en gros ce que nous avons lu dans votre rapport.

— À propos de rapport... attaqua Corentin.

Fleutiaux le coupa :

— Aucun rapport sexuel ! Votre gros bonnet coréen comptait bien se l'envoyer, si j'ai tout compris, mais il n'a pas eu le temps : la pauvre fille était morte avant.

Il eut une grimace mutine et ajouta :

— Si ces boules de geisha lui ont procuré un orgasme avant de la tuer, on peut dire qu'elles l'ont doublement envoyée au ciel.

Corentin, trouvant la plaisanterie d'un goût moyen, lui jeta un regard en biais avant de s'adresser à Aimé.

— Je suppose, dit-il, qu'il ne nous reste plus qu'à trouver la provenance de ces boules. C'est en tout cas la seule piste que je vois pour l'instant.

— Oui, admit Brichot avec une moue dubitative. Et comme elles doivent être fabriquées tous les jours à des milliers d'exemplaires rigoureusement identiques, et être en vente dans tous les sex-shops d'Europe... je nous vois mal partis pour décrocher la timbale.

Le docteur Fleutiaux, sans se départir de son sourire jovial, tendit une photo Polaroid à Boris :

— Tenez... Comme il n'est évidemment pas question que vous les emportiez, vu que ce sont des pièces à conviction, je leur ai fait tirer le portrait. Comme ça, vous pourrez les comparer avec toutes leurs petites sœurs...

— Salut, Ambroise, c'est les poulets ! lança joyeusement Boris en poussant les épais rideaux, d'une propreté douteuse, qui servaient de porte au « Sexodrome », boulevard de Clichy. Alors, ça roule, ma poule ? Comment va le bizness ?

L'Africain en costume cintré qui officiait derrière le comptoir eut un large sourire :

— Ça roule, m'sieur Corentin, ça roule. On se plaint pas.

— Eh ben, tant mieux !

Boris et Aimé connaissaient déjà l'endroit, mais une fois encore, ils

contemplèrent avec une sorte d'admiration cette espèce de supermarché du sexe, ouvert depuis quelques années à Pigalle. C'était en fait un sex-shop géant, occupant tout un immeuble, avec un étage par catégorie de produits, un peu comme dans les grands magasins traditionnels. Au sous-sol : hammam et sauna gay ; au rez-de-chaussée : cassettes et DVD. Au premier : godemichés, poupées gonflables et autres *sextoys*. Au second : cabines de projection individuelles ou pour couples, et cabines de life-show, dans lesquelles une fille choisie sur photo s'exhibait pour un seul client ; au troisième, vêtements et accessoires sado-maso. Boris avait oublié ce qu'il y avait au quatrième, mais pour l'heure, il s'en moquait.

Entre les rayons du rez-de-chaussée, couverts de DVD pornos rangés par spécialités – vieilles, Blacks, SM, gays, éjac, travestis, transsexuels, etc. – de rares clients examinaient les jaquettes des films en évitant soigneusement de se croiser du regard.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, m'sieur Corentin ? demanda le dénommé Ambroise.

Boris s'appuya au comptoir derrière lequel se tenait le Black qui, il le savait, n'était que le gérant. Les vrais propriétaires étaient des organisations mafieuses à qui ce genre d'établissement servait moins à gagner de l'argent qu'à en blanchir.

— Je m'intéresse à un produit pour dames, dit Corentin : les boules de geisha.

Le sourire du Noir s'élargit :

— C'est pour faire un cadeau à madame Corentin ? fit-il. Dans ce cas, c'est offert par la maison !

Aimé Brichot pointa un index menaçant dans sa direction :

— Tentative de corruption de fonctionnaires, Ambroise, même avec des boules de geisha, ça peut te mener au trou. Fais attention !

— Bon, bon, se renfroga le gérant.

— Si tu nous montrais plutôt ce que tu as en magasin, dans le genre, suggéra Boris.

Le temps de grimper quatre à quatre jusqu'au premier, ils se retrouvèrent dans l'un des rayons *sextoys* les plus riches qu'ils aient eu l'occasion de contempler. Tous les modèles de poupées gonflables disponibles devaient se trouver là, depuis le « simple » sexe féminin sans corps, moulé dans du latex et fourni avec son tube de lubrifiant, jusqu'à la poupée grandeur nature dernier modèle, qui poussait le réalisme jusqu'à gémir de plaisir quand on la pénétrait.

Côté godemichés, c'était tout aussi impressionnant. Toutes les tailles, toutes les couleurs, toutes les matières, étaient représentées, en caoutchouc plein, ou vibrants, à piles ou non, figurant un sexe masculin ou prenant les

formes les plus inattendues.

Boris et Aimé ne s'y attardèrent pas et foncèrent directement sur le rayon « boules de geisha ».

Il n'était pas aussi riche que les autres – il fallait croire que la boule de geisha se prêtait moins aux interprétations et aux variantes –, mais il y avait quand même une bonne dizaine de modèles. La plupart étaient en plastique, de couleurs vives et de tailles variables, et semblaient – au moins d'après la photo – de moins bonne qualité que celles de Sophie Rivière. C'était la première chose qui frappait un regard un tant soit peu attentif.

La deuxième – et ça, il ne fallut pas plus de quelques secondes à Boris et Aimé pour le constater –, c'était qu'aucun modèle de boule de geisha en vente au « Sexodrome » ne correspondait à celles de Sophie Rivière.

— Faites voir, m'sieur Boris, fit Ambroise en s'emparant de la photo... Non, ça ne me dit rien, ce modèle. Je ne crois même pas l'avoir déjà eu en magasin. Mais avec tous les sex-shops qu'il y a dans Paris, ça m'étonnerait que vous n'arriviez pas à dénicher celles que vous cherchez.

Corentin récupéra le cliché et se tapota un instant les lèvres avec, en réfléchissant.

— Tu as peut-être raison, fit-il enfin, mais avant, je voudrais consulter une des filles qui travaillent dans ton peep-show et tes salons privés. Il y en a bien une de disponible en ce moment, non ?

— Bien sûr, fit Ambroise. Si vous voulez bien me suivre à l'étage au-dessus...

L'étage en question paraissait désert à première vue, mais c'était parce que tous les clients étaient enfermés dans les cabines, alignées en une succession de couloirs étroits et sombres. En passant devant, on entendait les cris de plaisir des filles, dans les films que des hommes seuls visionnaient en se masturbant frénétiquement. De temps à autre, un grognement masculin dominait la bande-son de la projection : celui d'un client qui parvenait bruyamment au plaisir.

— Ces porcs m'en mettent partout, se plaignit Ambroise en guidant les deux policiers jusqu'au bout du couloir : sur l'écran, sur le fauteuil... partout ! Je ne vous dis pas les frais de nettoyage...

— Arrivé au bout de l'alignement des cabines-vidéo, le gérant cogna à une porte marquée « privé » et entra sans attendre qu'on l'y invite. Une fille noire était debout dans une sorte de petit dressing et se contorsionnait devant un miroir en essayant, à l'aide d'une serviette en papier, de s'essuyer les fesses et le bas du dos.

Tâche facilitée par le fait qu'elle était entièrement nue, à l'exception de ses talons aiguilles à lanières dorées.

Boris et Aimé ne purent se retenir d'admirer sa croupe un peu forte, mais

d'une sensualité de déesse de la fertilité, son ventre à la toison abondante, mais épilée en un large triangle mousseux... et ses seins, énormes et lourds, couronnés d'immenses aréoles sombres, qui débordaient de chaque côté de son torse.

Elle acheva de s'essuyer et jeta son mouchoir en papier dans une corbeille, avec une moue dégoûtée qui fit ressembler sa bouche à une grosse anémone de mer :

— C'est encore un salaud qui m'a joui dessus en cabine privée, grogna-t-elle en escamotant les « r ». Il a profité de ce que j'étais à quatre pattes, dos tourné pour lui montrer l'intérieur de mon cul, pour me balancer sa purée. À presque deux mètres ! tu te rends compte, Broise ?

L'interpellé haussa les épaules, fataliste :

— Qu'est-ce que tu veux, chérie, des mecs qui crachent comme des Karcher, y'en aura toujours. Et si on met une vitre, c'est plus un salon privé et on peut pas les faire payer autant.

Avec un grand rire, il lui claqua les fesses, ce qui provoqua une succession de remous sous-cutanés évoquant les ronds provoqués par une pierre dans un lac.

— Bon, dis-donc, fit-il, c'est pas tout ça. J'ai deux amis de la police qui voudraient te dire un mot.

La Black sembla prendre tout à coup conscience de la présence de Corentin et Brichtot et se planta devant eux avec un air de défi. Sans que sa nudité la gêne le moins du monde.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ? fit-elle, ses seins effleurant la poitrine de Boris. Qu'est-ce que j'ai encore fait ? Si c'est toujours pour ces deux pilules d'ecstasy qu'on a trouvées chez moi l'autre fois, j'ai déjà expliqué que...

Corentin l'arrêta d'un signe de la main :

— Pas du tout, ne vous inquiétez pas, c'est juste pour vous consulter à propos de quelque chose...

La Noire fronça les sourcils :

— Me... quoi ?

— Vous demander un tuyau, traduisit Aimé en sortant son exemplaire du cliché, qu'il mit sous le nez de la fille. Cet objet, là, vous savez ce que c'est ?

La strip-teaseuse ne fit que balayer l'image du regard :

— Évidemment : des boules de geisha. Pourquoi ?

— Vous connaissez ce modèle ? demanda Boris.

La Noire jeta un coup d'œil plus appuyé à la photo.

— Je ne crois pas, dit-elle. Moi, j'en ai quatre ou cinq paires, mais qui ne ressemblent pas à ça : elles sont lisses, rouges et séparées par un fil de coton.

D'ailleurs, à part les couleurs et les tailles qui changent, elles sont presque toutes comme ça.

— Donc, insista Boris en tapotant le cliché, des comme celles-là, vous n'en avez jamais vu ?

— Non, fit la Noire en secouant la tête d'une manière péremptoire. Elles sont peut-être fabriquées ailleurs qu'en France ?...

Corentin haussa les épaules. Il avait examiné de près tous les modèles proposés au Sexodrome : tous portaient la mention : *made in China*, *made in the Netherlands*, *made in Sweden*, etc.

Ils n'avaient plus rien à faire ici.

Boris et Aimé, pour la bonne forme, passèrent encore deux bonnes heures à visiter les sex-shops, dans différents quartiers de la capitale. Sans plus de résultats. Tous ces établissements proposaient les quatre ou cinq mêmes modèles de boules de geisha : des modèles également en vente au Sexodrome.

En sortant du « Vidéorama », un sex-shop-peep-show de la rue de la Gaîté, à Montparnasse, Boris s'arrêta sur le trottoir, le temps d'allumer une blonde légère.

— Mais enfin, s'énerva-t-il soudain, tu ne vas quand même pas me dire que cette pauvre fille faisait fabriquer ses boules de geisha sur mesure !

— Et pourquoi pas ? ironisa Aimé. Après tout, elle avait peut-être des mensurations intimes qui exigeaient ce genre de...

Il s'interrompt au milieu de sa phrase et se frappa le front :

— Merde !

— Quoi ?

— Excuse-moi, mais on est vraiment cons !

Boris se renfrogna « pour de faux » :

— Parle pour toi !

Brichot lui claqua la poitrine du dos de la main.

— Ses boules de geisha, dit-il dans une inspiration soudaine, Sophie Rivière ne les achetait pas en magasin. Surtout qu'une femme n'aime pas fréquenter les sex-shops, c'est connu ! Elle les commandait...

— Sur le net ! compléta Boris. Tu as raison : on est vraiment cons de ne pas y avoir pensé plus tôt ! Tu as noté l'adresse de Sophie Rivière ?

Brichot sortit son petit carnet de la poche de sa veste en tweed, achetée en solde chez Old England, son magasin préféré :

— Bien sûr.

Trois quarts d'heure plus tard, Corentin « forçait » délicatement, à l'aide de son passe-partout, la porte du petit deux-pièces de Sophie Rivière, rue Jean-Pierre Timbaud, tout près de la République.

L'appartement était impeccablement rangé. Et dans la minuscule cuisine, pas une petite cuiller non lavée ne traînait sur l'évier. La décoration était sobre et pas trop « cucul », comme c'était souvent le cas chez les filles seules qui collectionnaient les nounours, les chatons en porcelaine ou les poupées espagnoles.

L'ordinateur se trouvait dans un coin du salon, sur un fragile meuble bureau où, de toute évidence, personne n'avait jamais travaillé. Boris l'alluma et mit en marche le logiciel Internet Safari, dont l'ordinateur – un Apple – était équipé. Mais au bout de cinq minutes de recherches infructueuses, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise avec un soupir frustré.

— Rien ! dit-il. Absolument rien ! Ni sur la barre des signets, ni dans l'historique. Autrement dit : Sophie Rivière n'a pas enregistré le site web de son fournisseur de *sextoys*, alors qu'elle le fréquentait sans doute assidûment et que cela lui aurait permis d'y accéder plus vite.

— Ben tiens ! lança Brichot depuis la chambre : c'était pour éviter que des petits curieux dans notre genre ne tombent dessus et découvrent ses petites habitudes intimes.

— Et en plus, ajouta Boris, elle effaçait systématiquement l'historique de ses visites de site, après chaque utilisation. Du coup, aucune trace. Et donc, pas moyen de connaître l'identité du fabricant ou du distributeur de ces maudites boules... À moins, bien sûr, d'emporter l'ordinateur et de faire fouiller sa mémoire et son disque dur par nos spécialistes. Mais ça va prendre un temps que j'aurais bien aimé économiser.

— Je crois que tu vas pouvoir, lança Aimé Brichot avec un petit air de triomphe dans la voix.

Boris leva les yeux. Son collègue et ami se tenait sur le pas de la porte de la chambre à coucher de Sophie Rivière, brandissant le dernier objet qu'on s'attendait à voir entre ses mains : un superbe godemiché à piles (il comportait une base grise servant sans doute de boîtier). Quoique... À le voir de plus près, on pouvait se demander si c'était bien un « gode », vu son aspect plutôt original pour un objet destiné à la masturbation féminine.

Brichot s'approcha et Boris put constater que l'objet en question avait la forme d'une... otarie, moulée dans une sorte de caoutchouc bleu pâle translucide. Le haut du corps de l'animal, tête et museau compris, formait l'extrémité courte du sex-toy ; sa queue, l'extrémité longue. Les deux se rejoignaient sur une base où deux molettes devaient contrôler l'intensité des vibrations de l'une, et des rotations de l'autre.

— Découvert dans le tiroir de la table de nuit, annonça Aimé, avant de retourner l'objet et de mettre sous le nez de sa flèche[7] le socle où était écrit : La Boutique de Tamara

— Sex-shop féminin en ligne.

— Le voilà, ton fournisseur ! fit-il triomphalement. Ça m'étonnerait

beaucoup que cette adresse virtuelle ne propose pas aussi nos fameuses boules.

— Mémé, tu es génial ! fit Corentin en « entrant » l'intitulé en question dans le moteur de recherches.

Trois secondes après, une liste de sites se déroulait sur fond blanc.

La première chose qui sautait aux yeux, c'était que tous concernaient une certaine Tamara, dont le « site officiel » était en tête de liste.

Boris cliqua dessus.

La photo d'une brune sexy, au regard provocant et à la chevelure aile-de-corbeau apparut en gros plan. Elle portait des petites lunettes d'intellectuelle, un piercing sous la lèvre inférieure et, sur l'épaule gauche, un gros tatouage en forme de cœur, traversé par une série de croix. Différents « liens » conduisaient vers sa « revue de presse », sa filmographie, sa « photo-galerie », ses « news », son « agenda », etc.

En clair, Tamara était une star du cinéma porno. Du « X », comme on disait plus communément de nos jours.

Mais il existait de notables différences entre elle et la plupart de ses consœurs. D'abord, Tamara était une sorte d'intello (d'où les lunettes ?), diplômée de philosophie (apprenait-on sur son site), et auteur de plusieurs ouvrages aux titres revendicatifs : *Hardeuse et fière de l'être*, *La Révolution Pornographique*, etc.

Ensuite, elle payait de sa personne auprès des femmes en détresse sexuelle, qu'elle recevait dans son institut de sexologie. Un numéro de téléphone – sans adresse – permettait de prendre rendez-vous.

Enfin, elle avait créé sur le web une boutique de produits sexuels, exclusivement à l'usage des femmes (qu'elle semblait de toute façon préférer), et dont la « page d'accueil » s'accompagnait d'une sorte d'éditorial expliquant ce qui l'avait conduite à cette initiative. Le texte commençait par la phrase suivante : « Enfin un sex-shop féminin, fait par une femme, pour les femmes ! » Mais c'est quelques lignes plus bas, surtout, que l'attention de Corentin fut retenue par ces mots : « Je déteste ces membres virils en caoutchouc et ces boules de geisha dont la peinture de mauvaise qualité s'effrite dans l'intimité de celle qui les porte. »

Il cliqua sur la fenêtre « Jouets intimes ».

Instantanément apparut une galerie de godemichés, parmi lesquels celui que tenait Aimé Brichot.

Juste à côté se trouvait la photo des boules de geisha que Boris et son coéquipier cherchaient si désespérément.

Dans le sex-shop virtuel de Tamara, elles s'appelaient *Smartballs*.

Et c'étaient bien les mêmes – exactement les mêmes – que celles qui avaient tué Sophie Rivière.

CHAPITRE V



Rouve rangea soigneusement son scooter dans son petit box privé et verrouilla le lourd cadenas. La chaîne qui le retenait était épaisse comme un bras d'enfant et la porte, blindée. Romainville n'était pas ce qui se faisait de pire, dans le genre banlieue « sensible ». Ce n'était pas la cité-où-les-flics-n'osent-pas-s'aventurer. N'empêche que personne n'avait jamais retrouvé le lendemain matin un scooter laissé dehors pour la nuit.

Et son scooter, c'était son instrument de travail, à Pascal Rouve, vu qu'il était coursier professionnel. Le genre de boulot qui n'était pas très stimulant pour les neurones, mais qui avait au moins le mérite de vous faire circuler dans et autour de Paris et de vous faire rencontrer un tas de gens. Bon, d'accord, la plupart d'entre eux lui adressaient à peine la parole et se contentaient de signer son bon de livraison avec un grognement, mais c'était toujours mieux que de passer sa vie enfermée dans un bureau, sous un néon, avec un petit chef sur le dos trente-cinq heures par semaine.

Enfin, c'est ce que se disait Pascal Rouve, pour justifier sa vie plutôt grise, son salaire dépassant de peu le smic et l'espèce de clapier en béton, au quinzième étage d'une tour lézardée, qui lui tenait lieu de *home, sweet home*.

Il remet dans la poche de son Perfecto le mousqueton d'alpiniste qui lui servait de porte-clés et s'engouffra, comme tous les soirs, dans son immeuble.

La moitié des boîtes aux lettres étaient défoncées, les murs couverts de tags obscènes, et il n'était pas rare que le matin, on tombe sur des capotes usagées et même des seringues. Mais en ce moment au moins, sur les deux ascenseurs, il y en avait un qui marchait. « Elle est pas belle, la vie ? » se dit Pascal Rouve en y entrant, son dîner sous le bras.

Son dîner – raison de plus pour se réjouir – ne lui avait rien coûté, puisqu'il lui avait été offert par un de ses collègues, qui travaillait chez Pizza Hut. Ils avaient eu une « double commande ». Du coup, une « pan Suprême » pour deux leur était restée sur les bras. Pascal était passé à ce moment-là – en fin de journée – dire bonjour à son pote... et il avait hérité de la pizza.

Il la sentait, encore chaude et odorante sous son bras, pendant que l'ascenseur s'élevait lentement vers le quinzième... Il allait se régaler. Une bonne bière par là-dessus...

Et bien sûr, le spectacle, indispensable pour compléter une soirée réussie.

La plupart des types se seraient vautrés devant le foot (il y avait justement un match de Coupe d'Europe, ce soir), d'autres devant le film de TF1, saucissonné par les coupures de pub qui permettaient au moins d'aller se réapprovisionner en bière.

Pas lui.

Pascal Rouve, son truc, c'était le porno.

Le X.

Depuis que l'offre, dans ce domaine, avait explosé, sa vie avait changé.

Avant, comme tant d'autres célibataires, il se contentait d'une branlette le samedi soir à minuit, devant le porno de Canal +. Puis, il s'était offert des extras, de plus en plus nombreux avec le développement des chaînes câblées et satellite, les rediffusions et les multidiffusions.

Il s'était abonné à la totalité des « bouquets » de nouvelles chaînes, entamant sérieusement ce qui restait de son salaire après paiement du loyer.

Certains vendredis ou samedi soirs, entre minuit et deux heures du matin, on pouvait tomber sur jusqu'à quatre films X, diffusés en même temps. Pas question de s'en priver.

À force de consommer du porno, Pascal Rouve était devenu accro.

Il ne regardait pratiquement plus que ça.

Il avait fini par ne plus pouvoir s'endormir sans s'être caressé en zappant d'un film à l'autre.

Puis, il s'était mis à acheter des DVD. Pour ne pas se ruiner tout à fait, il se débrouillait toujours, par son réseau de copains coursiers, pour les obtenir au prix de gros. Et même souvent gratuitement, quand c'était « tombé d'un camion ».

Enfin, histoire d'aller jusqu'au bout de sa passion, il avait aménagé la pièce « à vivre » de son appartement de Romainville en salle de projection.

Ou plus exactement, en cabine de visionnage de sex-shop.

Mais en plus confortable. La traditionnelle chaise ou fauteuil en Skaï à siège rabattable, sale et déchiré, était remplacée par un vaste et profond fauteuil en cuir « pleine fleur » de chez Cuir Center. À portée de main, le distributeur de Kleenex, toujours aux trois quarts vide, avait disparu au profit d'un gros rouleau de Sopalin « essuie-tout » sur son support, et d'une table où se trouvaient les accessoires de Pascal : tube de gel lubrifiant, « bouche » féminine artificielle pour s'auto-fellationner pendant les séquences de fellation, sexe et anus féminins artificiels pour participer en conditions quasi réelles, pendant les scènes correspondantes.

À force de perfectionner l'art de se caresser en visionnant un film « de boules », Pascal Rouve avait pratiquement atteint le niveau du sexe virtuel.

Et pour parachever cet environnement audio-érotico-visuel, il s'était offert – payable à crédit sur vingt mois – un superbe écran plasma de 120 cm de diamètre.

Le genre d'engin sur lequel une fellation en gros plan prend un tel relief qu'on a l'impression d'être le bénéficiaire de la gâterie.

Évidemment, son salon avait des allures de peep-show de luxe et n'importe qui, en débarquant ici, aurait tout de suite compris à quoi le maître des lieux occupait ses soirées.

Mais Pascal Rouve s'en foutait, vu que personne, à part lui, ne mettait jamais les pieds ici. Il avait bien eu quelques petites amies, comme n'importe quel garçon de vingt-cinq ans. Mais il les avait toutes larguées très vite.

Pour la bonne raison qu'aucune d'elles, sexuellement, n'arrivait à la cheville des seules filles qui l'excitaient vraiment : les stars du X.

S'apercevant qu'il prenait davantage de plaisir devant son écran surtout avec la possibilité de repasser une scène à l'infini ou de la faire défiler image par image –, Pascal Rouve avait fini par se passer de toute partenaire réelle.

Et il ne s'en portait pas plus mal, puisque ses amoureuses virtuelles avaient la qualité dont tout homme rêve sans l'avouer : elles disparaissaient dès qu'il avait joui.

Ou dès qu'il avait pressé la touche « off » de sa télécommande, ce qui revenait au même.

Il avait visionné des milliers de films américains, français ou italiens, connaissait les noms, les particularités physiques et les spécialités de tous les hardeurs et de toutes les hardeuses.

Et puis, un jour, il avait eu une révélation.

Une révélation nommée Tamara.

Pascal Rouve croyait dur comme fer qu'il existait des coups de foudre virtuels, autant que dans la vraie vie.

Il le croyait surtout depuis qu'il était tombé, deux ans plus tôt, sur un

DVD intitulé : « Les vies secrètes de Tamara. »

Déjà, avoir son nom dans le titre, c'était un privilège réservé aux stars.

Tamara était donc une star. Une star que, pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas, il ne connaissait pas encore. Dans ce film, elle jouait plutôt les dominatrices, bien que l'histoire – une suite de sketches – ne relève pas vraiment de la catégorie « SM ». Mais que ses partenaires soient masculins ou féminins, qu'elle dévore goulûment l'intimité d'une fille ou engloutisse – avec un enthousiasme un peu moins sincère – la colonne de chair d'un hardeur, bref, qu'elle soit passive ou active, Tamara « crevait l'écran », comme on disait dans le cinéma traditionnel.

Le cœur de Pascal Rouve s'était mis à battre un peu plus vite devant cette déesse sombre, au farouche regard noir et aux jambes interminables, qui évoquaient à la fois un insecte femelle, prête à dévorer son mâle après l'accouplement, et une divinité érotique issue à la fois de la mythologie et de la bande dessinée.

Il aimait – non, il adorait – tout, chez elle. Son khôl, son vernis à ongles et son rouge à lèvres noir, qui faisaient ressortir la blancheur cadavérique de sa peau laiteuse ; le piercing qu'elle avait entre la lèvre inférieure et le menton, celui qu'elle avait sur la langue, et celui – un petit anneau – qui transperçait l'une des grandes lèvres de son sexe nu, couronné d'une sorte de bouc noir. Ses tatouages le rendaient fou : la petite dominatrice gainée de cuir noir, levant un fouet, qu'elle avait au bas du dos ; et le cœur imposant, traversé d'un ruban de croix, qui s'étalait sur son bras gauche, juste en dessous de l'épaule. Il aurait donné n'importe quoi pour prendre dans ses mains ses seins volumineux et sensuels, enfouir son visage entre ces mamelles de déesse que leur enivrante lourdeur n'empêchait pas de se dresser, comme un défi au ciel...

Peu à peu, Tamara, la star inaccessible, la déesse virtuelle, avait envahi l'esprit, les fantasmes, la vie de Pascal Rouve, jusqu'à en prendre entièrement possession.

Et le petit coursier motorisé de Romainville avait fini par ne plus vivre que par, pour et à travers elle.

Et puis, un jour, sa vie avait de nouveau basculé.

Dans un de ces « gratuits », de plus en plus nombreux, qu'on distribuait à l'entrée des métros et dans les cafés – et qui constituaient sa seule lecture –, il était tombé sur une petite annonce de casting d'un genre spécial.

Un casting de film porno.

Bien sûr, ça n'était pas écrit tel quel dans le journal. Mais Pascal avait immédiatement reconnu le nom de la société de production : « Sweet Films ».

La « boîte de prod », comme on dit, de Tamara.

Qui, en plus de tout le reste, était aussi sa propre productrice.

Et très souvent, son propre metteur en scène.

Quand elle était à la fois devant et derrière la caméra, elle avait un style bien à elle, une « écriture » devenue sa marque de fabrique, et qui consistait essentiellement à privilégier le plaisir féminin dans toutes les scènes et dans toutes les situations.

Ainsi, les cunnilingus duraient dix fois plus longtemps que les fellations.

Et les plans typiquement machistes comme les éjaculations faciales, qui impliquaient une soumission totale de la femelle à son mâle, étaient bannis.

Normalement, Pascal Rouve n'aimait pas cette école de « porno féministe » qui sévissait depuis quelques années, et dont Tamara était l'une des égéries les plus en vue.

Mais là encore, ce qui la concernait se paraît à ses yeux de toutes les vertus. C'est-à-dire essentiellement celle de le rendre fou.

Bref, pour une « prochaine production », « Sweet Films » recherchait des « hommes jeunes et avertis, sexuellement libérés », se sentant capables « d'évoluer » devant une caméra avec des « partenaires professionnelles ».

C'était transparent : l'industrie du porno recrutait de nouvelles... têtes.

L'annonce passait sous silence la nécessité d'être exceptionnellement bien « outillé ». Sans doute parce que ça allait de soi. Pour le reste, il s'agissait, en clair, d'être capable de bander à volonté, avec une partenaire plus ou moins « coopérante », sous le regard d'une équipe technique et devant l'œil froid d'une caméra.

Bref, le fantasme de la plupart des hommes – tourner dans un porno – n'était pas à la portée du premier venu.

Et pourtant, Pascal Rouve s'était senti l'étoffe d'un futur hardeur.

Côté virilité, la nature l'avait gratifié d'un bon vingt-deux centimètres, ce qui, sans menacer les Rocco Siffredi et autres étalons du X, permettait néanmoins d'évoluer dans la cour des grands (ou plutôt, des longs). Et pour ce qui était de ses performances, il ne doutait pas que le simple contact – même visuel – avec Tamara suffirait à le transformer en statue de Priape. [8]

Et il aurait forcément l'occasion de tourner avec elle, puisque c'était elle qui produisait le film en question. Et qu'elle jouait dans toutes ses productions.

Oui, cette fois, Tamara allait enfin devenir réelle. Son fantasme allait devenir réalité, sa déesse virtuelle allait se transformer en créature de chair et de sang, chaude et palpitante, rien que pour lui.

Comme s'il avait traversé l'écran plasma de sa télé, telle une nouvelle *Alice au Pays des Merveilles*.

Des merveilles érotiques, naturellement.

Pascal Rouve n'avait pas hésité très longtemps. En fait, il n'avait pas hésité du tout à répondre à l'annonce. Malheureusement, on ne pouvait pas

téléphoner : il fallait écrire, et l'écriture, ça n'était pas son fort. Alors, il avait simplement envoyé la photo demandée, avec ses coordonnées derrière. Une photo vieille de deux ans, prise par une de ses ex, de lui en maillot de bain à la piscine.

La photo était réussie, et Pascal Rouve était plutôt beau gosse. En plus, le slip de bain « moule bite » qu'il portait laissait deviner des avantages conséquents.

Ça tombait bien...

Quelques jours plus tard, la « prod » l'avait rappelé sur son portable pour lui donner un rendez-vous.

Il s'était retrouvé dans un décor représentant un salon chichement meublé d'un canapé en Skaï vert pomme, d'une table basse et de deux fauteuils en rotin. En face de lui, une fille aux cheveux filasse et à l'air indifférent, tenait à jour la feuille des rendez-vous et notait les infos concernant les candidats. Un réalisateur, derrière une caméra vidéo, l'avait interrogé sur un mode plutôt amical, histoire de le mettre en confiance.

Après deux ou trois questions, on lui avait demandé de se déshabiller, en ne gardant que son slip, dans un premier temps. Puis, on avait fait venir une fille : une hardeuse de seconde zone qu'on utilisait pour « auditionner » les nouveaux candidats. La fille avait un type vaguement asiatique, des kilos en trop et quelques rougeurs sur la peau. Mais elle avait des gros seins – une qualité à laquelle Pascal Rouve avait toujours été sensible – et elle était gentille, ce qui avait suffi à le détendre totalement. Dès qu'elle avait effleuré son sexe à travers son slip de coton, du bout de ses ongles vermillon, il s'était érigé plus vite que la fusée Ariane sur son pas de tir. Ils étaient passés tout de suite aux choses sérieuses : fellation, cunnilingus, pénétration vaginale, puis anale, pour finir par une éjaculation faciale. Bref, l'ordre classique des scènes pornos traditionnelles.

Pascal Rouve avait passé l'examen avec les félicitations du jury – le réalisateur, en l'occurrence –, qui lui avait confié que peu de candidats se montraient aussi à l'aise à leur première audition. Est-ce que c'était vraiment la première fois ?...

L'homme à la caméra, un certain Marco, lui avait affirmé qu'il pouvait se considérer comme engagé pour la prochaine production « Sweet Films ».

Et en effet, deux jours plus tard, il avait reçu un contrat à retourner signé et on lui avait confirmé par téléphone la date et le lieu de tournage : une villa située au Vézinet, l'une des banlieues les plus chic de Paris.

Le jour dit, Pascal Rouve était arrivé le cœur battant, tremblant comme un amoureux à son premier rendez-vous, à l'idée de rencontrer enfin sa belle, l'irréelle, la sublime Tamara. Il était entré dans la villa et s'était retrouvé sur ce qui ressemblait à un plateau de tournage traditionnel. Des techniciens s'affairaient dans tous les sens et personne ne faisait attention à lui.

Et puis, soudain, il l'avait vue.

Tamara.

Au centre de cette ruche, comme une reine qu'elle était, en grande discussion avec un homme qui devait être le metteur en scène, mais qui semblait davantage à ses ordres que vice-versa.

Elle portait une gaine noire – sa couleur fétiche –, avec des bas, jarretelles et culotte assortis. Des hauts talons la faisaient paraître encore plus grande et Pascal avait réalisé que s'il allait la saluer, son visage se trouverait exactement à la hauteur de ses seins nus. En s'efforçant de regarder la star dans les yeux, il était allé se présenter.

Mais Tamara l'avait à peine gratifié d'un regard. Et quel regard ! Le genre de regard qu'on accorde à un excrément sur lequel on a failli marcher.

Elle lui avait froidement, serré la main en disant : « Va voir la maquilleuse », qu'elle avait désignée d'un signe de tête.

Avant de lui tourner le dos.

Le monde de Pascal Rouve s'était écroulé.

Machinalement, comme une coquille vide ou une espèce de zombie, il s'était prêté aux étapes obligatoires – maquillage, habillage... Puis, vêtu d'un costume que sa partenaire était censée lui enlever à sa première scène, il avait attendu dans un coin.

Quand le réalisateur l'avait appelé pour lui expliquer sa scène, Pascal avait découvert que sa toute première partenaire allait être Tamara elle-même.

Le rêve de sa vie, la veille encore.

Mais maintenant, le cauchemar absolu.

Le moment venu, on l'avait installé sur un canapé et Tamara était venue s'asseoir à côté de lui.

Sans lui dire un mot ou lui accorder un regard.

Sur « action ! », elle s'était quand même mise à l'embrasser avec la langue et à le caresser d'une manière experte. Mais à cet instant, Pascal Rouve avait compris qu'avec les hommes, elle faisait semblant. Son truc, à Tamara, c'était les femmes. Pour les hommes, elle n'avait que du mépris et – parce qu'il en fallait bien dans ses films – elle les utilisait comme des objets sexuels et faisait avec eux le strict minimum.

Quand elle avait libéré sa virilité et qu'elle l'avait prise dans sa bouche, l'excitation avait malgré tout repris le dessus et Pascal s'était érigé triomphalement.

C'est tout de suite après que la catastrophe était arrivée. Quand il avait fallu changer de position, que Tamara s'était allongée sur le dos, jambes écartées, attendant qu'il la prenne.

Tout en tournant la tête sur le côté pour ne pas le regarder, comme s'il

n'existait pas.

Un hardeur expérimenté n'aurait probablement pas été gêné par ce traitement. Mais Pascal, lui, s'était écroulé intérieurement. Et son érection n'avait pas résisté.

Jamais, de toute sa vie, il n'oublierait le regard que Tamara lui avait jeté à ce moment-là : un regard de mépris, que l'imperceptible sourire qui l'accompagnait rendait plus humiliant encore.

Le réalisateur avait coupé, histoire de lui permettre de se caresser... devant tout le monde, humiliation supplémentaire. Pendant ce temps-là, Tamara s'était tranquillement levée et elle était allée se faire faire une retouche de maquillage. Toujours sans lui accorder un regard.

Plus Pascal s'acharnait sur sa propre virilité, plus celle-ci refusait de retrouver la moindre rigidité.

Finalement, on avait été obligé de le remplacer. On lui avait expliqué que, pour cause de défaillance « technique », « Sweet Films » se voyait dans l'obligation d'annuler son contrat.

Il avait quitté le tournage... la queue entre les jambes, sans que personne ne lui dise même au revoir.

Quant à Tamara, elle l'avait sans doute oublié avant même qu'il atteigne le métro.

Elle avait tort.

Parce que ce jour-là, le plus ardent de ses adorateurs s'était transformé en son ennemi le plus farouche.

Nourrie par l'humiliation, la haine que Pascal Rouve éprouvait désormais pour Tamara était à la mesure de son ancienne passion.

Totale, absolue. Sans limites...

Il avait continué, dans le secret de son peep-show personnel, à visionner les films de Tamara. Mais désormais, il le faisait comme on étudie son ennemi, pour mieux le détruire.

Car c'était exactement ce qu'il s'était juré de faire.

La détruire.

Comme toutes les stars du X, Tamara avait plusieurs sites web. D'abord, son site « officiel », où ses fans pouvaient trouver toutes les infos la concernant : actualités, prochains tournages et sorties de DVD, galeries photos, livres et dédicaces, filmographie, biographie (courte et très arrangée) ...

Et puis, le site de sa boutique en ligne, son sex-shop virtuel : La Boutique de Tamara.

C'était en explorant longuement les « rayons » de cette boutique que sa première idée lui était venue.

D'abord, il fallait découvrir l'adresse exacte de l'entrepôt par lequel transitaient tous ces « jouets intimes » et autres produits, avant d'être expédiés chez les clientes. Pour ça, Pascal Rouve avait commencé par commander un lubrifiant chaudement recommandé par Tamara : le *Bodyfluid*, qu'on pouvait, disait-elle, « également utiliser pour la masturbation masculine ». Trop d'honneur... Il l'avait fait expédier au nom d'une ancienne locataire d'une tour voisine, décédée, mais dont le nom figurait toujours sur la boîte aux lettres. Boîte à laquelle, avec un bon passe-partout, il avait accédé sans problème afin de récupérer son colis.

Sur le colis figurait un cachet postal indiquant la ville d'expédition : Beauvais.

Restait à explorer le secteur pour dénicher l'entrepôt. Ce qu'il avait fait, avec une patience et une discrétion de prédateur nocturne. Jusqu'à ce qu'il trouve. Après voir soigneusement noté les allées et venues, les rythmes de fonctionnement, les horaires d'ouverture de l'entrepôt en question, il s'était arrangé pour s'y faire enfermer pour la nuit.

Une nuit entière, pendant laquelle il avait pu, tranquillement, amorcer ce qu'il appelait ses « bombes à retardement ».

Il avait apporté avec lui une musette contenant tout ce qu'il fallait pour ça.

D'abord, une petite recette trouvée sur le net : un mélange de cyanure et de mercure, dont il avait pu se procurer les ingrédients en les commandant en ligne, tout simplement. On ne soupçonnait pas la quantité de choses qu'on pouvait se procurer sur le gigantesque supermarché qu'était le web.

Il avait choisi au hasard une dizaine de paires de *Smartballs*, les boules de geisha de la boutique de Tamara, les avait sorties de leur boîte et, à l'aide d'un petit pinceau – il avait pensé à tout – les avait enduites du mélange mortel. Il avait fait sécher à la chaleur d'un chauffe-mains de poche, puis avait passé une couche de vernis végétal que la chaleur du corps ferait fondre au bout d'une heure ou deux, libérant le poison.

Évidemment, il allait tuer « à distance » un certain nombre de femmes qui n'étaient pour rien dans l'inguérissable humiliation que Tamara lui avait infligée.

Mais c'était un bon moyen de détruire Tamara lentement. En commençant par sa réputation, son commerce, son fric, son nom... Jusqu'à la rendre folle. Jusqu'à la ruiner. Sans pour autant l'envoyer en prison, puisqu'elle ne pourrait pas être tenue pour responsable de ces meurtres qui l'atteignaient indirectement elle-même.

Il ne fallait surtout pas qu'elle se retrouve en prison. Parce qu'en prison, il ne pourrait plus l'atteindre.

Pour, une fois détruite, lui porter l'estocade finale.

La tuer pour de bon.

Il avait soigneusement remis les *Smartballs* dans leurs boîtes, souriant tout seul à cette espèce de Loto mortel qu'il venait de mettre en place.

Il se demandait combien de temps s'écoulerait avant que son petit procédé ne fasse sa première victime. Il se disait qu'il lui faudrait guetter les infos, et s'interrogeait : comment annoncerait-on la nouvelle ? Sûrement pas : « Une femme empoisonnée par ses boules de geisha » ! On parlerait sans doute d'empoisonnement, dû à des causes mystérieuses »...

Les hypocrites !

Après avoir fini de « traiter » les *Smartballs* de Tamara, Pascal Rouve était passé à ses godemichés. Une dizaine, pas plus.

Là encore, le hasard choisirait ses victimes.

Il avait un autre produit dans sa musette. Un produit encore plus « méchant ».

Une bouteille d'acide sulfurique.

Ça, il l'avait mélangé à une vingtaine de flacons de *Bodyfluid*, le lubrifiant qui, d'après Tamara rendait « soyeux le contact avec la peau ».

Celles qui utiliseraient ces flacons n'auraient pas l'impression d'un contact soyeux.

Mais de la brûlure irrémédiable d'un lance-flammes.

À l'ouverture des entrepôts de Beauvais, Pascal Rouve était sorti sans problème et sans se faire remarquer, et il avait tranquillement marché jusqu'à son scooter, garé à bonne distance.

Le jour même, il avait repris ses activités de coursier.

Et quand ces activités l'avaient emmené du côté des bureaux parisiens de « Sweet Films », il avait eu une idée supplémentaire.

Le jour de son casting dans ces mêmes locaux, il avait croisé un employé de la pharmacie voisine, qui livrait une caisse de préservatifs (pas étonnant que les productions « Sweet Films » les achètent par caisses, vu la consommation qu'elles en faisaient).

Encore une fois, il avait patiemment fait le guet, jusqu'à ce qu'arrive la prochaine livraison. L'employé de la pharmacie avait posé sa grosse boîte dans le hall, sur une chaise. Pascal Rouve n'avait eu qu'à attendre que l'hôtesse d'accueil s'absente pour aller aux toilettes ou se faire un café, pour entrer et subtiliser la caisse. Il avait foncé avec jusque chez lui, puis il avait « traité » un certain nombre de préservatifs, au hasard, à l'aide d'une seringue pour pouvoir le faire à travers leur étui. Enfin, il avait rapporté la boîte – soigneusement refermée – et l'avait déposée où il l'avait prise, à la faveur d'une nouvelle absence de l'hôtesse.

Pascal Rouve avait l'esprit ailleurs, en se caressant comme tous les soirs devant sa télé géante. Il pensait à toutes ses petites « bombes à retardement », avec fierté en pensant à son ingéniosité, mais avec une pointe de regret en se disant qu'il ne serait pas là pour constater leurs effets.

De plus, une chose le préoccupait, à propos des préservatifs empoisonnés, « livrés » chez « Sweet Films ».

Si jamais l'un d'eux, utilisé sur un tournage, tuait Tamara elle-même ?...

Bien sûr, il aurait atteint son objectif final : la détruire. Mais il ne voulait pas que ça aille si vite.

Parce que, concernant l'objet de sa haine, il avait d'autres projets en réserve.

CHAPITRE VI



Francis Mirard avait toujours ce même battement de cœur, quand il frappait à la porte de sa maîtresse, généralement sur le coup de douze heures trente. Il s'échappait un peu plus tôt de son bureau des Assurances Grandomage – le plus difficile étant de trouver une excuse pour ne pas déjeuner à la cantine avec les collègues – et fonçait comme un fou de Saint-Augustin à la rue d'Odessa, au pied de la tour Montparnasse, où se trouvait le petit trois pièces de Catherine. Il se garait au parking de la tour pour ne pas perdre de temps : un temps précieux. Dès qu'il serait chez elle, chaque minute de volupté lui serait comptée, avant de devoir sauter à nouveau dans sa voiture et retourner au bureau en se garant au parking du boulevard Malesherbes. D'un parking à l'autre, deux heures, deux heures quinze maxi. On ne plaisantait pas avec les horaires, chez Grandomage.

Du coup, une grande partie de son plaisir dépendait de la fluidité de la circulation parisienne. Bien sûr, il aurait pu prendre un taxi, mais à Paris, ils étaient loin d'être fiables à 100 %. Et s'il s'était retrouvé coincé à Montparnasse... il risquait la catastrophe. Son chef de service se demandant où il était, sa femme, téléphonant comme par hasard à ce moment-là et voulant savoir où il était passé...

Peu importait. Pour l'instant, Francis Mirard ne voulait penser à rien

d'autre qu'à Catherine, et au moment – une heure quarante, environ : ça avait bien roulé – qu'il allait passer avec elle.

Contre elle. En elle...

Elle lui ouvrit la porte, son éternel sourire étirant ses lèvres charnues, que Francis imaginait déjà coulissant autour de son membre, turgescent de désir. D'ailleurs, le simple fait de l'embrasser le faisait s'ériger dans son pantalon. Catherine le savait et elle avait pris l'habitude, en l'embrassant, de serrer rapidement sa virilité à travers le tissu de son costume – sa poignée de main à elle – avec une réflexion du genre : « Je vois que tu n'es pas venu tout seul... »

Catherine Lamourée était une fille simple, avec un humour simple et des goûts simples. Elle ne s'était jamais offusquée de ces visites minutées, à but exclusivement sexuel, qui se terminaient invariablement par une douche (à cause du parfum), une bise rapide sur la joue (à cause du rouge à lèvres) et un « À bientôt » envoyé depuis l'escalier, un œil sur sa montre. Elle se contentait des petits cadeaux qu'il lui apportait de temps en temps, ne lui faisait pas de scène en lui reprochant de ne jamais lui consacrer une soirée ou un week-end, ne le harcelait jamais pour qu'il divorce...

Non, Catherine était la maîtresse idéale : la petite quarantaine, un regard cochon, des formes pulpeuses, un cul de jument et des seins comme des obus qui se tenaient encore magnifiquement. Francis Mirard l'avait rencontrée dans un petit village breton, un été où il y était en vacances avec sa femme et ses deux filles. Ce jour-là, Martine et les gamines avaient voulu foncer à la plage dès le déjeuner avalé – pour une fois qu'il faisait un temps radieux ; il avait préféré faire une petite promenade digestive et avait promis de les rejoindre une heure plus tard. En se baladant dans les petites rues désertes du village, il avait découvert une minuscule boutique d'antiquités dont il avait machinalement poussé la porte.

Et là, il était tombé sur Catherine, la propriétaire du magasin.

Entre eux, ça avait été une sorte de coup de foudre instantané. Sans pratiquement échanger un mot, elle l'avait entraîné dans l'arrière-boutique, avait baissé son short de plage et lui avait pratiqué l'une des plus belles fellations de sa vie... avant de se faire prendre en levrette contre un buffet bigouden. Bref, le miracle ! Le rêve absolu de n'importe quel homme, mais qui reste généralement à l'état de rêve.

En plus, Catherine habitait Paris, comme lui, et ne tenait cette boutique que deux mois par an, tous les étés. Elle était amoureuse de lui. Elle le lui avait dit tout de suite après leur première étreinte en lui affirmant qu'elle était célibataire et qu'elle l'attendrait chez elle, à Paris, aux moments qui lui conviendraient et autant de fois qu'il le voudrait. Et qu'elle ne lui demanderait jamais rien en échange.

Francis Mirard s'était demandé ce qu'il avait bien pu faire pour mériter un

pareil cadeau du ciel.

Il se le à demandait chaque fois qu'il appelait Catherine et qu'elle lui répondait inmanquablement : « Quand tu veux, mon amour » avec cette petite voix suave qui à elle seule suffisait à le mettre en érection.

Il se le demandait encore maintenant qu'elle se tenait devant lui, dans l'entrée de son petit appartement de Montparnasse – le quartier de prédilection des Bretons de Paris –, offerte, prête à satisfaire ses moindres désirs.

Et à les devancer.

Parce qu'en plus de toutes ses autres qualités, Catherine Lamourée était une véritable reine du sexe !

— J'ai eu une idée, dit-elle de cette délicieuse voix suave qui déclenchait toujours des picotements dans le bas-ventre de son amant.

— Je te fais confiance, fit Francis Mirard en se laissant entraîner jusqu'à la chambre.

— Déshabille-toi complètement, ordonna gentiment Catherine, on va passer tout de suite aux choses sérieuses. Je te ferai déjeuner après, si tu as faim et si tu as le temps.

Elle sortit. Le sourire béat de Francis s'élargit.

Qu'est-ce qu'il avait fait pour mériter ?...

En un tournemain, il fut nu dans la pénombre de la chambre et se contempla dans le grand miroir que Catherine avait fait poser à la tête de son lit.

Encore une initiative érotique de sa part...

Il était encore plutôt bien foutu, pour ses quarante-cinq ans, pensa-t-il. Mais il faudrait vraiment qu'il trouve le moyen de faire un peu de sport, au moins une ou deux fois par semaine...

Le retour de Catherine l'arracha à ses réflexions narcissiques. Elle était nue, elle aussi, ses mamelles de rêve pointant vers lui comme un défi, son ventre plat appelant la caresse de sa main, sa féminité entièrement exposée par une épilation minutieuse... un détail dont elle savait qu'il le rendait fou.

Francis sentit le feu se ranimer dans son ventre et le sang se ruer à l'extrémité de lui-même...

— Allonge-toi sur le dos, dit-elle.

Il obéit, remarquant que Catherine tenait une sorte de gros flacon de plastique gris, qui aurait pu contenir de la crème à bronzer ou une boisson énergisante pour sportifs.

Mais il se doutait bien qu'il n'en était rien.

— C'est une de mes dernières trouvailles, annonça-t-elle avec un air coquin : le *Bodyfluid*. C'est un lubrifiant totalement nouveau que j'ai acheté

sur le web, à la boutique en ligne de Tamara. Tu vois qui c'est, Tamara ?

— Bien sûr, fit candidement Francis : une star du X.

Catherine eut un rire mutin en se laissant tomber sur lui pour l'embrasser :

— Et comment tu le sais, mon salaud ?

— Parce que quand tout le monde dort chez moi, répondit tranquillement l'assureur, je me branle souvent en regardant ses films.

Ils rirent tous les deux. Avec Catherine, Francis était totalement lui-même, totalement libre et ne se sentait obligé de jouer aucun jeu. Il l'aimait aussi pour ça.

— Bref, reprit l'antiquaire occasionnelle, ce lubrifiant, c'est Tamara elle-même qui le recommande : il paraît qu'il n'est pas gras, qu'il rend le contact avec la peau soyeux, qu'il est idéal pour la masturbation féminine ET... masculine, ainsi que pour les pénétrations anales. Bref, c'est un lubrifiant qui lubrifie sans même qu'on s'en aperçoive.

Francis Mirard eut un sourire un peu forcé :

— Tu sais bien que moi, tout ce qui est anal...

Elle le fit taire d'un doigt posé sur ses lèvres :

— Tu vas voir. Je vais te faire changer d'avis avec une petite recette que j'ai trouvée sur le net...

— Tu en trouves des choses, sur le net !

— Faut bien que je m'occupe quand tu n'es pas là. Alors voilà : en gros, il s'agit d'un double massage, de la prostate et du sexe.

Elle se pencha sur son oreille pour susurrer :

— Tu vas jouir encore plus fort que d'habitude, je te le garantis !

Cette promesse fit s'envoler les dernières réticences de Francis Mirard, qui s'abandonna aux mains expertes de sa maîtresse.

Catherine Lamourée déboucha le flacon « magique » et fit couler le liquide épais, à la fois dans le creux d'une de ses mains, sur le sexe dressé de son amant et jusqu'au fond du sillon des fesses de celui-ci.

Aussitôt, elle entreprit de masser langoureusement le membre orgueilleux qui se tendait vers elle, tout en forçant délicatement – de l'index de l'autre main – le petit anneau brun et plissé. Lequel commençait déjà à se donner.

— Eh bien, commenta-t-elle ironiquement, pour quelqu'un qui n'aime pas ça !...

Francis Mirard ne se crut pas obligé de se justifier. Il se contenta de sourire, les yeux fermés, et de laisser échapper un grognement de plaisir.

L'instant d'après, il bondissait en hurlant de souffrance.

Le feu de l'enfer était en train de lui dévorer le bas du corps !

Une brûlure atroce qui lui rongait la virilité et se propageait à l'intérieur

de lui-même.

Partout où Catherine avait répandu son fameux lubrifiant.

Dans un réflexe, Francis Mirard se rua vers la salle de bains en se tenant à la fois le sexe et l'anus – et en étant loin d'apprécier le comique de cette position. Il fit couler à fond l'eau froide de la douche, mais le feu qui le rongerait refusait de s'éteindre.

Quant à Catherine, elle l'avait suivi en hurlant de douleur, elle aussi. Les mains sous le jet du lavabo, elle regardait sa peau se couvrir de cloques et se détacher, dénudant la chair, comme du papier peint sous les flammes d'un incendie.

Installé en compagnie d'Aimé Brichot à sa terrasse préférée, place Saint-Michel, Boris Corentin contemplait le « paysage » en pensant avec regret que bientôt, l'automne serait là et que les filles allaient se rhabiller.

En attendant, tout en mordant voracement dans son sandwich jambon-beurre-cornichons, il traquait de son regard d'aigle les tee-shirts ajustés sur des poitrines qui semblaient vouloir les traverser, et les « bodys », débardeurs et autres « marcel », flottant sur des seins libres comme l'air. On les devinait, rebondissant à chaque pas de leur propriétaire, et on espérait toujours secrètement qu'ils s'échappent par l'une ou l'autre des vastes échancrures latérales du vêtement.

Aimé Brichot suivit le regard de sa flèche, qui lui-même collait à une ravissante brune d'une vingtaine d'années, vêtue d'un short en jeans ras-des-fesses et d'un débardeur qui ne dissimulait pratiquement rien de sa lourde et somptueuse poitrine. Elle balançait sur son épaule un petit sac en toile, façon « surplus US Army », et adressa au passage à Boris un sourire éclatant.

— Tu as remarqué, fit distraitemment Corentin en lui rendant son sourire : la mode du short en jeans revient.

Aimé Brichot reposa son demi et essuya sa moustache d'un revers de main :

— J'en suis ravi. En tout cas, que je ne voie pas mes filles avec ça, ou ça va barder !

Il lança à son supérieur et ami un coup d'œil suspicieux :

— Dis donc, tu m'avais dit que tu serais mieux dehors pour réfléchir à l'enquête. Tu es sûr que c'est à l'enquête que tu pensais, là ?

Boris avala à son tour une rasade de bière fraîche.

— L'un n'empêche pas l'autre, dit-il, j'ai un cerveau multifonctions.

Brichot laissa échapper un ricanement légèrement irrespectueux.

— Je ne sais pourquoi, le côté « multifonctions » me fait penser aux *sextoys* de la boutique en ligne de Tamara. Celui qu'on a trouvé dans la table de nuit de Sophie Rivière était drôlement ingénieux...

Corentin haussa les épaules :

— En tout cas, le labo nous a confirmé qu'il n'était pas enduit de poison. Ce qui prouve que tous les produits de ce sex-shop féminin virtuel ne sont pas destinés à tuer leurs utilisatrices.

— Hum, fit Aimé après un silence. Ce qui voudrait dire, d'après toi, que l'assassinat de Sophie Rivière ne devrait donc rien au hasard ? C'était elle, et uniquement elle, qui était visée ?

— Peut-être... ce qui nous ramène à la question qu'on s'est posée au départ : qui pouvait bien détester cette pauvre fille – qui n'avait sûrement jamais fait de mal à personne – au point de vouloir la tuer ?

Brichot reprit une rasade de son demi :

— Pour le savoir, vu qu'elle n'était pas mariée, il faudrait interroger son entourage : ses ex, et peut-être plus encore ses copines de boulot, les hôtesse d'accueil qui travaillaient dans la même agence et qu'elle retrouvait de salon en salon. Ça crée des liens, ce genre de choses, surtout entre filles. Elles devaient se raconter tous leurs petits secrets. Je te parie que si on les interroge, on finira très vite par ne plus rien ignorer de la vie de Sophie Rivière, jusque dans ses moindres détails.

Corentin mâchouilla pensivement une bouchée de sandwich.

— Sûrement, admit-il. Mais j'ai encore un peu de mal à croire que c'est de ce côté-là que se trouve la clé de l'énigme. Cette Sophie Rivière était trop... insignifiante.

— Tu penses que...

— Regarde ce qui nous arrive ! l'interrompt Boris.

Un garçon d'une trentaine d'années, tout sourire, s'avançait vers leur table au pas de gymnastique.

— Tiens ! s'exclama Brichot : le capitaine Marco Bala, du service de Recoupements. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur ! Tu as décidé de venir déjeuner avec nous ?

— Non, c'est fait, merci, fit le jeune homme en attirant à lui une chaise vide. Mais je prendrais bien un café.

Boris fit un signe au serveur.

— En fait, enchaîna le capitaine Bala, je voulais vous voir, tous les deux, d'une manière urgente. On m'a dit que je vous trouverais sans doute ici.

— On a eu raison, dit Corentin. Et qu'est-ce qu'il y avait de si urgent ?

— Vous êtes bien sur l'affaire de Sophie Rivière, l'hôtesse d'accueil, morte empoisonnée par les boules de geisha du sex-shop en ligne de Tamara ?

— Affirmatif, lâchèrent ensemble ses deux interlocuteurs.

Ni Corentin ni Brichot ne s'étonnèrent que le jeune officier soit au courant des moindres détails de leur enquête, y compris les plus récents. Depuis quelques années, toutes les polices d'Europe avaient inauguré des services de recoupements qui permettaient d'établir des comparaisons et des parallèles avec toutes les affaires en cours et toutes celles, présentes ou passées, classées ou non, sur le territoire national et dans toute l'Europe, qui pourraient avoir un rapport avec les premières. Cela consistait, en gros, à rassembler les pièces d'un puzzle que personne, auparavant, n'avait pensé à rassembler. Grâce à ces nouveaux services, qui « doublaient » avantageusement Interpol, on avait arrêté pas mal de tueurs et de violeurs en série, mais également démantelé des trafics de voitures volées ou d'objets d'art et pu enfin entreprendre contre les réseaux de prostitution mafieux une guerre qui, un jour, avait une petite chance d'aboutir à la victoire.

Ce système, pour fonctionner d'une manière parfaitement huilée, avait une seule exigence : que tous les enquêteurs lui transmettent leurs informations et leurs renseignements, au fur et à mesure qu'ils les obtenaient. Boris et Aimé se pliaient de bonne grâce à cette obligation, d'autant qu'ils avaient déjà eu souvent l'occasion d'apprécier l'efficacité du système. Et le supplément de paperasserie était désormais remplacé par un résumé de quelques lignes, vite rédigé et expédié sur le réseau Internet interne de la PJ.

— Eh bien, continua Bala, nous avons à ce jour cinq affaires similaires en France et une en Belgique !

Corentin, qui ouvrait la bouche pour mordre dans son sandwich, en resta figé sur place :

— Quoi ?

Le jeune officier, content de son effet, ne put retenir un léger sourire.

— Cinq femmes ont été empoisonnées par des boules geisha du même modèle et de la même provenance que celles de Sophie Rivière. Une de ces victimes est morte à Montpellier, une à Rennes, une à Sens, deux à Paris, et une à Mons, en Belgique.

Corentin et Brichot échangèrent un regard lourd de signification. Cette fois, la balance penchait sérieusement du côté de l'hypothèse selon laquelle Sophie Rivière n'avait pas été directement visée...

Marco Bala fit semblant de réfléchir une seconde, mais il était évident que son rapport était soigneusement préparé dans sa tête et parfaitement enregistré. D'ailleurs, il n'avait pas apporté la moindre note.

— D'autre part, continua-t-il, nous avons deux affaires de brûlures graves à l'acide sulfurique. L'une, à Paris, date d'hier midi ; l'autre, à Biarritz, d'il y a deux heures à peine.

Brichot fronça sa moustache :

— Quel rapport avec notre affaire ?

— Le rapport, capitaine, fit Marco Bala, c'est que dans les deux cas, l'acide était mélangé à un lubrifiant à usage sexuel nommé *Bodyfluid* et acheté...

— En ligne, sur le sex-shop virtuel de Tamara, acheva Boris.

À cet instant, son portable se mit à sonner dans sa poche. À peine l'eut-il collé à son oreille que l'organe tabagique de Charlie Badolini lui agressa le tympan :

— Boris ? Je vous cherche partout !

— Je ne suis pas loin, patron. En fait, vous devriez pouvoir m'apercevoir de la fenêtre de votre bureau.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, fit le chef de la Mondaine dans une quinte de toux grasse. Figurez-vous que je viens d'avoir un coup de fil furieux d'une espèce d'hystérique, une certaine Tamara. Personnellement, je croyais que c'était un plat grec, mais apparemment, c'est une actrice porno. Vous vous rendez compte ? Une actrice porno, qui se permet de m'engueuler au téléphone !

— Et pour quelle raison, patron ?

— Une de ses collègues de tournage est morte dans des circonstances bizarres et elle est persuadée que c'était elle qu'on visait ! Je ne sais pas ce qui est le plus énorme, chez cette fille : sa parano ou son ego ! Bref, elle s'indigne que toutes les polices de France ne soient pas déjà en train de la protéger.

— Elle n'a peut-être pas complètement tort...

Badolini balaya cette hypothèse d'un raclement de gorge éloquent :

— En tout cas, je lui ai dit que vous l'appelleriez. Vous vous débrouillerez avec elle.

— Merci du cadeau, patron !

Il raccrocha et se tourna vers Aimé :

— Figure-toi qu'une hardeuse est morte empoisonnée sur un tournage de Tamara et que la Tamara en question vient d'appeler Baba pour l'engueuler et exiger qu'on la protège.

Brichot laissa échapper un ricanement :

— Baba se faisant remonter les bretelles par une actrice porno... J'aurais aimé entendre ça !

Il reprit une gorgée de sa bière – qui commençait à se réchauffer au soleil – et enchaîna, plus grave :

— Décidément, cette Tamara est au centre de tout. Que sa présence soit virtuelle ou réelle, elle est liée à chacun des meurtres... mais certainement pas en tant qu'instigatrice : ce serait contraire à tous ses intérêts.

Marc Bala leva une main, comme à l'école :

— Ce dernier crime, celui du tournage... Je voulais vous en parler, mais le patron m'a coupé l'herbe sous le pied.

En fait, il n'a pas parlé de crime, le coupa Corentin, mais de mort dans des « circonstances bizarres »...

— On ne lui a pas encore donné tous les détails, reprit le jeune gradé, mais il y a bel et bien eu crime. La hardeuse, une Hongroise qui travaillait sous le pseudo de Verushka, a été empoisonnée par un préservatif. Celui-ci était enduit du même poison que celui qui recouvrait toutes les boules de geisha des victimes de cette affaire.

Un léger sourire flotta sur les lèvres de Boris.

— Alors ça, tu vois, mon petit Marco, dit-il, je m'en serais douté.

Il termina son demi avant d'ajouter :

— En tout cas, cette Tamara a raison de se faire du souci. Parce que cette fois, mon intuition est officiellement confirmée : ce n'est pas à Sophie Rivière, ni aux autres victimes, qu'on en voulait, mais à elle, la star du X. Il y a quelque part quelqu'un qui, pour des raisons qui restent à découvrir, a juré de la détruire. Mais progressivement ; à petit feu. L'assassinat de Tamara est sans doute programmé pour être le bouquet final...

— À nous d'arriver avant la fin du feu d'artifice, conclut Aimé Brichot en essuyant sa moustache.

CHAPITRE VII



— C’est au septième, fit la voix dans l’interphone. Je vous attends.

Corentin ne put s’empêcher d’être surpris, une fois encore, par le son de la voix de Tamara. Il l’avait déjà été, quelques heures plus tôt au téléphone, quand elle lui avait donné rendez-vous chez elle. Une voix qui n’était pas l’organe grave et légèrement rauque, autoritaire, auquel on s’attendait vaguement chez une aussi forte personnalité, à la limite de la dominatrice SM ; mais une sorte de chuintement soyeux, agréable, presque envoûtant, qui rappela à Boris l’actrice américaine Jodie Foster quand elle parlait français (à la perfection, d’ailleurs).

La porte de verre et d’acier s’ouvrit avec un claquement et Boris s’engouffra dans l’ascenseur. Dans cet immeuble ultramoderne de Neuilly, donnant sur le Jardin d’Acclimatation, le bois de Boulogne, le lac et le champ de courses d’Auteuil, le prix du mètre carré devait battre des records. Son « amie de cœur », la belle Ghislaine Duval-Cochet, dite la « panthère des beaux quartiers », habitait sur cette même avenue, un somptueux deux cents mètres carrés avec terrasse. Mais Ghislaine était dans le prêt-à-porter de luxe à l’échelle internationale – elle devait être en ce moment du côté de Tokyo –, à un niveau de responsabilité qui expliquait ses confortables revenus.

Qu’une reine du porno puisse avoir aujourd’hui les mêmes revenus – des

revenus suffisants, en tout cas, pour vivre sur le même pied –, Boris trouvait que c'était bien le reflet de cette époque, où les valeurs traditionnelles étaient quelque peu... chamboulées. Mais il se faisait cette réflexion avec une sorte de fatalisme amusé, en évitant de porter des jugements moraux. Le porno, tant que ça se passait, selon la formule, « entre adultes consentants », il n'avait rien à y redire. D'ailleurs, Corentin s'efforçait toujours, dans le cadre son travail de policier, d'appliquer la célèbre formule de Georges Simenon : « Comprendre et ne pas juger. »

Pas toujours facile...

Le palier du septième étage ne comportait qu'une seule porte, ornée d'un « T » doré. Boris sonna, ce qui ne produisit aucun son. Presque aussitôt, il y eut un bourdonnement métallique et la porte s'ouvrit toute seule, commandée à distance, comme celle du bas.

Corentin pénétra dans un immense appartement à la décoration ultramoderne, à base de verre, d'acier, d'ardoises et de pierres, où les sièges et les tables basses se perdaient entre les cascades miniatures, les ponts, la végétation et les sables d'un immense jardin japonais.

On aurait pu se croire chez un grand *designer* new-yorkais. Mais quelques détails trahissaient à la fois l'identité, l'occupation et les... tendances de la maîtresse des lieux. Les tableaux, d'abord, qui représentaient tous des femmes, seules ou avec une partenaire, dans des positions extrêmement suggestives ; les sculptures, ensuite, dans le même registre, certaines particulièrement détaillées dans leur intimité, surgissant ici et là, entre les éléments de décor du jardin-salon.

Des talons claquèrent sur la partie marbrée du sol – à l'autre bout de l'immense pièce – et Boris eut une vision : celle d'une déesse hiératique, une femme-vampire à la peau de neige et aux allures de top-modèle, aux jambes interminables et incroyablement minces, dans un pantalon de velours noir. En haut, elle portait une gaine de dentelles noires à l'ancienne, lacée sur le devant, qui faisait pigeonner sa poitrine volumineuse à rendre presque impossible de la regarder dans les yeux. Pourtant, les yeux de Tamara étaient aussi fascinants que le reste : noirs comme la nuit – un noir encore accentué par un lourd trait de khôl –, ils évoquaient deux puits sans fond, mystérieux et inquiétants comme l'enfer.

Ses cheveux aile-de-corbeau étaient relevés en chignon, ce qui allongeait encore son long cou. Ses lèvres sombres donnaient à sa beauté quelque chose de cruel, et le tatouage imposant, juste sous son épaule gauche – un cœur, traversé d'un ruban de croix – évoquait l'appartenance à quelque secte satanique.

Sur son site web – que Boris avait exploré en détail l'après-midi même –, Tamara multipliait les photos érotiques et souriantes à l'adresse de sa clientèle féminine.

Mais en se dirigeant vers lui du fond de son antre irréal, elle gardait un masque froid que n'éclairait pas le moindre sourire.

Le regard de Boris fut attiré par ses pieds, quand ses talons produisirent un son différent, sur le bois d'un petit pont enjambant un ruisseau artificiel : des talons aiguilles de vingt bons centimètres.

Quand elle fut tout près de lui, Corentin constata que, montée sur ces échasses, la grande prêtresse du X féministe le dépassait de plusieurs centimètres.

— Commandant Corentin, je suppose ? lâcha-t-elle froidement.

— Lui-même.

Sans même serrer la main que Boris lui tendait, elle se retourna et lui fit signe de le suivre jusqu'à la section de ce décor hallucinant qui faisait office de salon. Elle indiqua à son visiteur un siège qui semblait fondu dans la végétation. Corentin s'y installa avec circonspection, pendant qu'elle s'asseyait en face de lui, croisant ses longues jambes et ouvrant un coffret à cigarettes en argent, posé à sa portée.

Boris se précipita, mais le temps qu'il arrive jusqu'à elle, Tamara avait déjà allumé sa cigarette – une Orientale – sans même lever les yeux vers lui.

Corentin réintégra son siège avec une pensée vaguement sympathisante envers l'homme qui avait décidé de la tuer.

Car c'était forcément un homme. Maintenant qu'il avait Tamara en face de lui, en chair et en os, ça ne faisait plus aucun doute. Corentin comprenait mieux ce qu'un représentant du sexe masculin pouvait ressentir à son approche : la certitude absolue d'être à ses yeux... une merde ! Il n'y avait pas d'autre mot.

Que cela dorme à certains des envies de meurtre, ça pouvait se concevoir. À cet instant, Boris Corentin se serait même senti plutôt enclin à les comprendre... s'ils n'avaient pas assassiné ou mutilé d'innocentes filles, qui ne demandaient qu'à s'envoyer en l'air sans embêter personne.

— Je suppose que vous n'avez pas la moindre idée de l'identité de la personne qui a décidé d'avoir ma peau ? lâcha *ex abrupto* Tamara.

Incroyable ! Pas une formule de politesse en guise de préambule ! Pas un mot pour le remercier de s'être déplacé ! Pas même la courtoisie élémentaire de lui offrir un verre (après tout, c'était presque l'heure du dîner) ! Boris, s'il n'avait pas été assis, en serait tombé sur le cul ! Une grossièreté pareille, ça frôlait la provocation. Elle cherchait quoi ? Qu'il lui colle une beigne, pour s'assurer qu'il était un homme ? Si les choses continuaient sur ce ton, elle allait bientôt pouvoir le vérifier.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'on veut votre peau, comme vous dites ? demanda-t-il pour la forme.

Et aussi pour se donner le temps de se calmer.

Tamara eut un haussement d'épaules méprisante :

— Quand quelqu'un prend la peine d'enduire de je ne sais quel poison les préservatifs avec lesquels ma société de production travaille, vous ne pensez tout de même pas que c'est dans le but d'assassiner une pauvre hardeuse hongroise que personne ne connaissait et dont personne n'avait rien à foutre ?

« Désagréable, méprisante, et un silex à la place du cœur, pensa Boris. Décidément, elle a tout pour plaire, cette fille ! »

Elle avait surtout – comme Badolini l'avait déjà remarqué – un ego de la taille de la Tour Eiffel.

— C'est forcément moi qu'on visait, continua-t-elle. Et il s'en est fallu de peu qu'on réussisse. Au moment où quelqu'un a découvert le corps de Verushka, j'étais à une fraction de seconde de me faire prendre par un partenaire qui avait mis une capote sortant de la même boîte.

— Celle-là n'était pas empoisonnée, dit Corentin. Le labo l'a récupérée et analysée. Mais comment avez-vous su que c'était le préservatif qui avait causé la mort de... Verushka ?

Tamara agita sa cigarette au bout de ses longs doigts :

— Je n'en savais rien. On a tout arrêté automatiquement, dans une sorte de réflexe, quand on a découvert qu'elle était morte. Le choc, vous imaginez... Ce n'est que quand la police est arrivée que le médecin légiste m'a dit que c'était probablement le préservatif.

— Il est vrai qu'à l'examen, admit Corentin, on a constaté qu'une grande partie des préservatifs contenus dans la boîte était enduite de ce mélange de cyanure et de mercure qui a été fatal à votre... consœur.

La hardeuse expulsa un nuage de fumée bleutée :

— Ah, dit-elle, vous voyez ! Si ça ne vous suffit pas pour en conclure qu'on veut me tuer !...

Boris, qui avait plongé la main dans son blouson pour en extirper son paquet de blondes, en resta paralysé une fraction de seconde.

Il venait de réaliser dans un flash que Tamara ne SAVAIT PAS, pour le reste !

Elle ignorait les empoisonnements causés par les boules de geisha vendues sur son site ! Elle ne savait rien des brûlures graves provoquées par son « *Bodyfluid* » !...

Et pour cause : tous ces drames s'étaient produits dans les dernières quarante-huit heures et si les journaux avaient bien évoqué quelques affaires de « morts mystérieuses » et de mutilations à l'acide, personne n'en avait révélé officiellement les causes.

Encore moins citer la marque des produits responsables.

Ça, c'était le genre d'infos que la police ne partageait pas d'emblée avec la presse et le grand public.

Immergé dans l'affaire, Boris en avait oublié que Tamara, la principale concernée, n'était pas encore au courant de son étendue.

Il allait donc devoir l'informer, et pas plus tard que tout de suite. Ce qui n'allait pas être particulièrement plaisant.

Quoique... sans avoir de pulsions sadiques, Corentin ne se sentait pas obligé de prendre des gants avec cette incarnation vivante du mépris des autres.

— Mademoiselle... attaqua-t-il.

— Vous pouvez m'appeler Tamara, le coupa-t-elle. Je déteste ces appellations qui réduisent la femme à sa situation familiale.

Boris hocha la tête en signe d'acquiescement et enchaîna :

— Tamara... vous ne trouvez pas un tout petit peu surprenant que je me précipite chez vous, simplement parce que vous avez téléphoné à mon supérieur. Je ne voudrais pas me pousser du coude, mais je suis tout de même commandant de police – ce qu'on appelait autrefois commissaire – et les convocations, en général, c'est plutôt moi qui les fais...

Pour la première fois, Tamara sembla abandonner une partie de sa superbe. Ce que venait de dire Boris l'intriguait.

— Je ne comprends pas... articula-t-elle, déjà moins sûre d'elle.

— Vous permettez que je fume ? demanda Boris.

Elle eut un rapide hochement de tête et il enchaîna :

— Nous ne sommes pas encore certains qu'on en veuille à votre vie, mais il ne fait aucun doute que quelqu'un cherche à vous détruire, au moins professionnellement et financièrement...

Quand il eut terminé le compte rendu détaillé des affaires d'empoisonnements et de mutilations à l'acide qui s'étaient multipliées depuis quarante-huit heures, la redoutable Tamara était encore plus blanche que d'habitude.

Elle se leva, dans un état second, vacillant sur ses longues jambes et ses immenses talons.

— Je vais me chercher un whisky, fit-elle d'une voix absente. Vous en voulez un ?

— Oui, merci.

Au moins, le choc l'avait rappelée aux plus élémentaires civilités...

L'absence de Tamara dura deux minutes à peine. Le temps pour Boris d'admirer en détail un grand tableau érotique représentant deux filles superbes : l'une était allongée, les cuisses largement ouvertes, pendant que l'autre plongeait le visage au cœur de sa féminité.

Le travail de l'artiste était d'un réalisme si détaillé que Corentin sentit un flux d'adrénaline lui descendre dans la colonne vertébrale... et plus bas.

Le retour de Tamara fit disparaître son début d'érection.

Elle tendit un whisky à Boris et reprit sa place en face de lui.

— J'ai visité attentivement votre site web, cet après-midi, attaqua-t-il. C'est très intéressant...

La grande prêtresse du X lui jeta un regard lourd.

— Je parle très sérieusement, assura Corentin. Ce sex-shop en ligne, tous ces *sextoys*... Vous avez une façon de les décrire qui fait regretter de ne pas être une femme, pour pouvoir les essayer.

Elle eut un pâle sourire :

— Merci.

— C'est vous, personnellement, qui avez choisi chacun de ces objets, je suppose ?

— Naturellement.

— Où ça ?

Tamara eut un geste évasif :

— Chez différents fabricants hollandais, danois et suédois. C'est dans ces trois pays que j'ai découvert tous ces produits, en y allant pour des tournages. Là-bas, ils sont en vente dans les sex-shops. Là-bas, le plaisir féminin est traité avec la même considération que le plaisir masculin. Il existe même des sex-shops réservés aux femmes. C'est ce qui m'a donné l'idée de créer le mien... mais virtuel.

Corentin eut une moue appréciative :

— Ça me paraît une excellente idée. Là encore, je suis sincère. Je n'ai jamais été de ces hommes qui méprisent ou négligent le plaisir féminin comme si c'était un détail sans importance.

Tamara le regarda silencieusement, en biais, pendant quelques instants.

— Vous me prenez pour une lesbienne, n'est-ce pas ? lâcha-t-elle enfin.

La question prit Boris de court. Il opta pour la sincérité :

— Franchement ?... Oui.

Un sourire passa sur les lèvres noires de Tamara.

— Ça ne m'étonne pas, dit-elle. C'est mon côté féministe... Je suis devenue une féministe du porno, à force d'évoluer dans cet univers où tout est fait en priorité pour la satisfaction du mâle.

— C'est peut-être tout simplement parce qu'ils sont en écrasante majorité parmi les consommateurs de X, suggéra Corentin.

— Peut-être. Mais il y a de plus en plus de femmes qui regardent du porno. Et ces femmes, elles veulent que les femmes soient traitées à égalité avec leurs partenaires masculins, pas comme des esclaves sexuelles. C'est pour ça que dans mes films, il n'y a jamais d'éjaculations faciales, par

exemple. Parce que ça, c'est l'humiliation absolue.

— Je comprends, fit Boris, qui comprenait surtout qu'on s'éloignait du sujet.

— Je voulais simplement vous dire que je ne suis pas lesbienne, acheva Tamara. Juste bisexuelle. C'est vrai que j'aime les filles, c'est vrai aussi que j'ai une petite préférence pour elles... mais croyez-moi, j'adore aussi les mecs.

Son regard de braise le visa au bas du ventre quand elle ajouta :

— Surtout ceux qui ont une grande et belle queue et qui savent s'en servir.

Boris se dit tout à coup que ses relations avec Tamara pourraient prendre un tour différent de ce qu'il imaginait il y a encore un quart d'heure...

Il se reconcentra sur l'enquête :

— Vous m'avez dit que vous commandiez vos produits chez plusieurs fabricants, dans trois pays différents.

— Oui.

— Vous avez confiance en vos fournisseurs ?

Tamara n'hésita pas :

— Totalement. Ce sont des maisons très sérieuses, qui existent depuis longtemps. Et puis, ils ne fournissent pas que moi.

Boris resta songeur un instant et reprit :

— À votre avis, qui pourrait vous en vouloir, et même vous haïr au point d'avoir décidé de vous détruire.

Tamara eut un petit rire amer :

— Oh, là là ! la moitié de la profession ! Toutes les filles que j'ai éclipsées en devenant une star de ce métier, pendant qu'elles continuaient à se faire bourrer comme des tas de viande et traiter comme des merdes ; tous les réalisateurs que j'ai humiliés parce qu'ils avaient essayé de me sauter en échange d'un rôle ; tous les beaufs et tous les blaireaux qui me prennent pour une gouine parce que je ne suis pas une poupée soumise au plaisir du mâle...

Boris ralluma une cigarette, cette fois sans demander la permission :

— Finalement, dans votre image et l'idée que les gens peuvent avoir de vous, c'est quand même ça qui domine : ce côté féministe, ou tout au moins féminisant ?...

— Je suppose qu'on peut dire ça, oui.

— Et même s'il y a des femmes que ça agace, ce sont quand même les hommes qui sont le plus susceptibles de se sentir, disons... agressés par votre personnage.

Tamara eut un geste fataliste :

— Là encore, je crois qu'on peut difficilement affirmer le contraire.

Corentin se leva avec un sourire :

— Eh bien, voilà déjà une conclusion intéressante : l'individu qui vous persécute est forcément un homme...

Tamara se leva pour le raccompagner :

— Mais comme on ne sait pas si c'est quelqu'un que je connais, que j'ai croisé une fois ou deux, ou que je n'ai jamais rencontré mais qui fantasme sur mes films... ça nous fait quelques millions de suspects.

Arrivé dans l'entrée, Boris redevint grave :

— Peut-être... Mais les types dans le genre de votre maniaque commettent toujours une erreur, à un moment ou un autre. Ne vous en faites pas... on l'aura !

CHAPITRE VIII



Son taxi, venu tout droit de la gare centrale d'Amsterdam, déposa Boris en début d'après-midi devant l'usine De Hemel, première productrice-distributrice de *sextoys* d'Europe. En néerlandais, De Hemel signifiait « Le Ciel ». Un nom particulièrement bien choisi pour des produits destinés à envoyer ses clientes au septième, et qui en avaient expédié quelques-unes au ciel... tout court.

Au téléphone, Corentin avait pris rendez-vous avec la responsable de fabrication, une certaine Miki Frieder, qui avait le mérite de parler un français à peu près compréhensible.

Il regarda sa montre. D'ici une heure, si son avion n'avait pas de retard, Aimé Brichot se présenterait à l'usine Nilsen de Copenhague, le second fournisseur du sex-shop en ligne de Tamara. Et à peu près en même temps, l'auxiliaire de police Mariette Levrier visiterait la fabrique Bjorn Olaf d'Oslo, troisième de ses fournisseurs. Mariette, une petite rouquine un peu garçon manqué mais très mignonne, rongait son frein dans le service depuis un moment en attendant qu'on lui donne autre chose à faire que classer des vieux dossiers. Boris s'était dit que cette mission de confiance serait pour elle l'occasion tant espérée de faire la preuve de ses talents. Et peut-être aussi de ce fameux sixième sens féminin qui pourrait se révéler utile, sur ce terrain...

féministe.

Pour Aimé, pour Mariette et pour lui-même, Corentin avait fait en sorte de dénicher des « guides » parlant tant bien que mal le français.

Le sien – ou plutôt la sienne – apparut à l'entrée de l'usine dès que son taxi pila devant. C'était une belle blonde aux cheveux paille, du genre plantureux, couverte de taches de rousseur, avec des yeux bleu délavé et une poitrine que contenait difficilement sa blouse de travail immaculée.

Quand Boris descendit de voiture, le visage de Miki Frieder se mit à rayonner de bonheur à la vue de cet athlète brun et bouclé venu de France.

Elle se précipita, main tendue :

— Je suis Miki, dit-elle. Vous Boris ?

— Commandant de police Boris Corentin, rectifia l'intéressé, de la PJ de Paris. Merci de me recevoir, Mademoiselle Frieder.

— Vous appeler moi Miki, fit la blonde en blouse blanche en l'entraînant à l'intérieur. Vous voulez café ?

Ils étaient devant une machine et Boris accepta. C'est connu : les machines à café, dans le cadre de l'entreprise, ont toujours encouragé les conversations. Et même plus, si affinités.

Miki Frieder lui tendit son breuvage. Son sourire dégageait une vraie gentillesse, et une fraîcheur de fille de la campagne.

— Alors, dit-elle, pourquoi la Mondaine veut visiter notre usine ? Vous voulez acheter échantillons pour tester vous-même, peut-être avec jolies collègues femmes, hé ?

Elle lui adressa un clin d'œil suggestif, auquel Boris répondit par un sourire.

— Je vais vous expliquer la raison de ma visite, dit-il. Mais je propose qu'on bavarde en visitant les entrepôts et les chaînes de fabrication. Comme ça, on joindra, si j'ose dire, l'utile à l'agréable.

Deux minutes plus tard, ils se trouvaient devant une chaîne de montage d'un genre qui n'avait rien à voir avec les usines Renault. Des moules en métal sans forme particulière, ouverts en haut, défilaient sur un tapis roulant. Ils passaient sous une espèce de pompe qui les remplissait chacun à leur tour. Un peu plus loin, après un passage à travers un fourneau à haute température pour faire instantanément sécher le produit, le moule s'ouvrait, libérant un superbe godemiché couleur chair, véridique dans ses moindres détails.

— Ça, c'est produit standard, plus répandu, indiqua Miki : celui vous trouvez dans tous les sex-shops.

Elle conduisit Corentin vers une chaîne voisine, qui produisait un des *sextoys* de forme très particulière, vendus en ligne par la reine du X. Boris, qui avait longuement visité son site, reconnut l'objet au premier coup d'œil : il était vendu sous le nom de « Daisy dragon » et c'était un vibro en forme de

dragon souriant, dont la tête tournante stimulait le point G, tandis que la queue vibrante s'appliquait sur le clitoris. Les deux étant, bien sûr, réglables séparément au moyen de deux molettes posées sur le socle.

Miki s'approcha de Boris, qui sentit la volumineuse mais ferme poitrine de la Hollandaise lui frôler le bras.

— Vous savez quoi c'est, ça, je suppose ? fit la chef de fabrication avec un sourire entendu, en désignant les « Daisy Dragon » violets qui défilaient sur leur unité de fabrication.

Corentin lui rendit son sourire :

— Bien sûr. J'ai longuement étudié la question. Je suis pour ainsi dire devenu expert en la manière.

Elle s'approcha encore pour ajouter, sur le ton de la confidence :

— Je personnellement testé tous les produits fabriqués ici.

— Je vous félicite pour votre conscience professionnelle, fit Boris, pince-sans-rire. De nos jours, c'est devenu rare.

— Je peux dire, continua Miki sans relever l'humour à froid de Corentin, les produits achetés par sex-shop Tamara sont les meilleurs du marché !

— Je vous crois d'autant plus, fit Boris, que j'ai rencontré Tamara et que j'ai pu constater à quel point c'est une professionnelle exigeante...

Miki Frieder opina du chef et lui fit signe de la suivre.

— Et ça, dit-elle, vous savez quoi c'est ?

À une dizaine de mètres, les *Smartballs* tombaient de l'extrémité d'un tapis dans un conteneur. Celui-ci était quasiment plein à ras bord. Corentin s'empara d'une paire de boules de geisha, celles-là mêmes qu'il avait traquées avec tant de difficultés. Les sœurs jumelles de celles qui avaient tué Sophie Rivière.

Les faisant rebondir dans sa main, il les contempla rêveusement. Se méprenant sur ses pensées, Miki se colla à lui et lui chuchota dans l'oreille :

— Ça, boules de geisha. Totalement génial, pour les filles. Ils donnent plaisir toute la journée, sans rien faire.

Boris hocha la tête :

— Normalement, oui : seulement du plaisir... Vous permettez ? ajouta-t-il en les mettant dans sa poche.

— Bien sûr, fit joyeusement la chef de fab : souvenir. Et ça, vous devinez quoi servir ?

Elle l'entraîna vers une autre chaîne, d'où sortaient des canards en plastique jaune.

— Ça, rigola Boris, c'est pour jouer dans son bain !

— Oui, fit Miki, mais pas jouer comme vous pensez.

Elle attrapa l'un des canards et donna une tape sur le bout de sa queue retroussée. Aussitôt, celle-ci se mit à vibrer. Avant que Boris n'ait eu le temps de l'en empêcher, Miki Frieder ouvrit grand sa blouse de travail. Ses seins impressionnants, ornés de larges aréoles roses et libres de tout soutien-gorge, lui sautèrent littéralement à la figure. Elle ne portait sous sa tenue professionnelle qu'une fine culotte en coton blanc, contre laquelle elle colla la queue vibrante du canard, tout en se plaquant de l'autre bras contre Corentin. Les yeux révoltés, la mine extatique, la Hollandaise semblait déjà au bord de l'orgasme. En quelques secondes à peine !

Boris avait du mal à y croire.

Il la repoussa gentiment mais fermement, tout en jetant des coups d'œil circulaires autour de lui. Heureusement, les rares employés de la petite usine se trouvaient à l'autre extrémité du bâtiment !

— Merci, Miki, fit-il, j'ai compris l'utilité du canard en question. Vous pouvez arrêter la démonstration.

La chef de fabrication sembla retrouver ses esprits.

— Excusez-moi, dit-elle avec un sourire timide. C'est à force de vivre au milieu de tous ces... choses de sexe, n'est-ce pas. Ça finit par monter à la tête.

« Ce n'est pas à la tête que ça te monte », pensa Corentin.

— Ça ne fait rien, dit-il. Je comprends. Maintenant, écoutez-moi attentivement et réfléchissez bien avant de répondre...

— Oui, je... d'accord.

— Est-il possible que quelqu'un s'introduise dans cette usine sans que personne ne s'en aperçoive et se livre à des opérations de... disons, de sabotage de certains de vos produits, toujours à l'insu de tout le monde ?

Miki Frieder fronça ses sourcils couleur paille :

— Sûrement pas ! Dans la journée, il y a moi et huit personnes qui travaillent ici, et tout le monde se connaît. Et la nuit et les jours de fermeture, l'usine gardée par notre service gardiennage. Ils sont gens très sérieux, avec revolvers, chiens et tout ça.

— Donc, insista Corentin, personne n'est jamais entré par effraction dans votre usine ?

— Non. Et si c'était arrivé, on s'en serait aperçu lendemain matin.

— Pas forcément, si cette personne avait simplement touché à certains produits.

La responsable se drapa dans sa dignité – en l'occurrence dans sa blouse blanche –, qu'elle reboutonna.

— Ici, nos produits tous vérifiés un par un juste avant expédition, affirmait-elle. Pourquoi ? Il y a eu plaintes ? Produits défectueux ? Ici, nous pas reçu plaintes du tout. Mais vous savez, si clientes pas satisfaites, elles pouvoir renvoyer produit et nous rembourser intégral !

Boris eut un sourire amer en pensant que les pauvres filles empoisonnées par les boules de geisha du sex-shop virtuel de Tamara ne demanderaient jamais aucun remboursement.

— Non, fit-il, histoire de calmer la chef de fabrication. Il y a eu quelques problèmes, mais ça ne vient pas d'ici. N'y pensez plus.

Comme si elle avait instantanément obéi à Boris, Miki l'entraîna vers l'autre bout de l'usine, sur une unité de fabrication très différente des autres.

— Je veux montrer ça à vous, dit-elle en retrouvant soudain l'espèce de fièvre qui l'animait dès qu'elle parlait de ses produits. Regardez...

Cette fois, on était clairement dans le secteur des objets destinés aux hommes. Sous les yeux de Boris défilait une succession infinie de jambes féminines, largement ouvertes sur des intimités où aucun détail ne manquait. Seul ennui : les jambes s'arrêtaient à mi-cuisses, et les corps, à la hauteur du nombril.

— On rajoute le reste après, s'empressa d'expliquer Miki. Mais regardez ! Touchez le sexe de ces poupées hyperréalistes. Rien à voir avec les poupées gonflables des années soixante-dix ! Celles-ci, on croirait c'est de la chair et de la peau ! Et quand vous le baisez, vous croyez faire l'amour avec une vraie femme. En tout cas, c'est ce que me disent tous les hommes qui ont testé ce modèle.

Elle ajouta avec un clin d'œil complice :

— Vous voulez essayer, vous aussi ?

Par politesse, Boris s'empêcha de grimacer d'horreur. Copuler avec une poupée – même « hyperréaliste » -représentait à ses yeux le cauchemar absolu, et le fond de la misère sexuelle.

Mais il comprenait fort bien que certains, en proie à la solitude et à ladite misère sexuelle, aient recours à ce genre d'artifices.

« Comprendre et ne pas juger », toujours...

— Je vais vous en faire emballer une, insista Miki. Cadeau de la maison !

Corentin l'agrippa par le bras :

— Non, merci, sans façon ! Je vous jure que ça ne me dit rien.

Sans se démonter, la Hollandaise écarta de nouveau les pans de sa blouse, libérant encore une fois ses seins lourds et provocants.

— Alors, dit-elle... moi ! Vous baisez moi !

Elle fit glisser sa culotte de coton blanc. Son ventre était couleur paille, comme ses cheveux, et sa peau, tavelée de taches de rousseur. Elle passa les bras autour du cou de Boris et se colla à lui.

— Tu ne peux pas me refuser ça, dit-elle, ça ne serait pas gentil. Je suis tellement excitée, à force de vivre au milieu de tous ces trucs sexuels... Je vais exploser, si tu ne me baises pas.

Corentin, qui s'érigéait déjà sous les frottements du bas-ventre de Miki, se dit que ça ne serait effectivement pas gentil de la laisser dans cet état.

On était gentleman, ou on ne l'était pas.

Sortant de la gare du Nord, trois heures à peine après avoir quitté Miki Frieder, Boris se souvint que les bureaux de « Sweet Films », la « boîte de prod » de Tamara, se trouvaient du côté de la République. C'est-à-dire pas très loin. Si sa mémoire était bonne, ils se trouvaient même boulevard de Magenta, c'est-à-dire encore moins loin que la place de la République elle-même.

Il décida de s'offrir une petite balade à pied jusque-là. Non pour visiter les locaux de « Sweet Films », qui -pour l'instant, du moins – ne l'intéressaient pas, mais pour rendre une petite visite à la pharmacie voisine. Celle qui avait livré les capotes empoisonnées.

Après avoir parcouru un petit kilomètre dans le vacarme infernal de la circulation et une pollution qui rendait l'air quasiment irrespirable, Boris dénicha les bureaux de « Sweet Films ». Il y avait une porte vitrée, un petit hall d'accueil, et un bureau derrière lequel une hôtesse qui avait plutôt l'air d'une hardeuse entre deux scènes, mâchait un chewing-gum en fixant le plafond d'un regard absolument vide.

En se retournant, Corentin aperçut l'entrée du métro Jacques-Bonsergent. Et juste en face, de l'autre côté du boulevard Magenta, un magasin d'articles pour fumeurs dont l'enseigne proclamait fièrement. « À LA PIPE DU NORD ».

Avec un voisinage pareil, ils ne croyaient pas si bien dire...

Corentin se mit en quête de la pharmacie la plus proche, et mit moins d'une minute à la dénicher. Elle se trouvait dans la rue Jacques-Bonsergent, à cent mètres à peine des bureaux de « Sweet Films ».

Dans un réflexe de panique, Léonard Fourastier remonta ses épaisses lunettes de myope sur l'arête de son nez et se colla contre les tiroirs aux médicaments génériques.

Sa patronne, Madame Lassalle, avançait vers lui et il se sentait pris au piège.

— Léonard, dit-elle de sa voix grave, je te l'ai déjà dit et répété : je ne peux pas te titulariser pour l'instant. Nous traversons une passe difficile,

financièrement, et je ne pourrais pas faire face aux charges que cela représenterait. Il faut que tu me comprennes : soit tu t'en vas, soit tu acceptes de continuer en CDD.

Léonard Fourastier avala difficilement sa salive. Il avait acquis des convictions solidement ancrées, lors d'un précédent emploi pour un grand laboratoire pharmaceutique, et il avait même exercé des activités syndicales. Les règles sociales, il connaissait et il ne fallait pas la lui faire ! Ce n'était pas parce qu'il n'avait que vingt-deux ans qu'il allait s'en laisser imposer par une pharmacienne de quarante, qui n'était après tout qu'une simple apothicaire de quartier.

Mais malheureusement, pour lui, la pharmacienne en question le mettait dans tous ses états. En d'autres termes, il était fou d'elle. Il vénérât ses jambes longues et musclées, entretenues par des joggings réguliers, et qu'il entr'apercevait régulièrement par la fente de sa blouse. Il était fasciné par son épaisse chevelure noire et son teint hâlé de danseuse orientale, hypnotisé par ses yeux verts, légèrement en amande, et ses lunettes en demi-lune qui lui donnaient cet air sévère d'institutrice à l'ancienne.

Oui, Leonard Fourastier voyait moins Simone Lassalle comme sa patronne que comme sa maîtresse.

Au sens sadomaso du terme, bien sûr.

Ce qui n'empêchait pas qu'il aurait donné n'importe quoi pour en faire aussi sa maîtresse... au sens traditionnel.

Il avait fait quelques tentatives timides, qu'elle avait repoussées, non pas avec colère ou avec mépris, mais avec une sorte d'indulgence... maternelle, sur l'air de : « Tu te rends compte, Léonard, tu pourrais être mon fils !... Allez, oublie toutes ces bêtises ! »

Mais Léonard Fourastier n'avait rien oublié du tout. Et le fantasme œdipien était venu s'ajouter au reste.

Chaque fois que Simone Lassalle lui parlait ou le regardait, il se troublait, bégayait ou se mettait à transpirer.

Ou les trois à la fois.

Quand elle se changeait, les jours de chaleur, dans son petit vestiaire personnel, il se donnait le torticolis à tâcher de l'apercevoir en petite culotte.

Et quand il y arrivait, ça le mettait dans un tel état d'excitation qu'il s'enfermait aussitôt dans les toilettes pour se masturber frénétiquement.

Simone Lassalle n'ignorait rien de tout ça, bien sûr.

Et elle avait décidé d'en profiter, quand les revendications statutaires de Léonard s'étaient mises à devenir trop insistantes.

Elle était presque collée contre lui, à présent, si près qu'il devait sentir les pointes de ses seins contre sa poitrine, à travers sa blouse et son tee-shirt. Son haleine sentait la framboise des bonbons parfumés qu'elle suçotait à longueur

de journée.

Léonard adorait ça, comme le reste. Comme tout ce qui la concernait.

— Je vais te dire, mon petit Léo, fit Simone Lassalle d'une voix qui semblait être encore descendue d'un ton. Je vais te faire une proposition. Je sais que je te plais... Pas la peine de te défendre, je le sais. D'ailleurs, j'en suis très flattée, tu sais. Un jeune et beau garçon comme toi...

Léonard Fourastier ne put s'empêcher de sourire niaisement à ce compliment, qu'il prit pour argent comptant, malgré sa peau grasse, son acné tardive, et son faciès plutôt ingrat.

— Alors voilà, continua la pharmacienne. Je vais te faire un petit cadeau. D'ailleurs, on appelle ça une « gâterie ». En échange, tu me fouteras la paix avec tes revendications, au moins pendant un certain temps. Et si tu es gentil, eh bien je serai très gentille aussi, et on recommencera, O.K. ?

Léonard ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Simone Lassalle venait de lui empoigner la virilité à travers le tissu de son pantalon, qui ressemblait déjà à un chapiteau de cirque. D'une main experte et sans que son regard ne quitte le sien, elle libéra le membre tendu comme un arc du garçon, et s'en servit comme d'une poignée pour le traîner à sa suite dans son vestiaire personnel.

Une fois là, elle le poussa contre le mur et tomba à genoux. Quand elle le prit dans sa bouche, le pharmacien stagiaire, les yeux au ciel, fut persuadé d'y être.

Boris ne poussa pas la porte vitrée de la pharmacie Simone Lassalle, pour la bonne raison qu'elle était ouverte, sans doute à cause de la chaleur. Il ne vit personne à l'intérieur et, ses semelles de crêpe le rendant totalement silencieux, personne ne fut alerté par sa présence.

Il était sur le point d'appeler, quand il crut percevoir un léger râle, comme une sorte de gémissement étouffé. Il se pencha par-dessus le comptoir et comprit en un clin d'œil ce qui se passait.

La porte d'une petite pièce, dans l'arrière-boutique, était restée ouverte. Une brune à l'opulente chevelure, qu'il ne voyait que de dos, y était en train de pratiquer une fellation à un garçon d'une vingtaine d'années. Lequel, vu sa mine extatique, avait l'air d'apprécier.

Boris se demanda furtivement si la fréquentation de « Sweet Films » rendait la frénésie sexuelle contagieuse, et si elle allait s'étendre à tout le quartier...

Plus sérieusement, ce n'était pas difficile de deviner que la fellatrice était la titulaire de la pharmacie, madame ou Mademoiselle Lassalle, et que le

bénéficiaire de ses attentions était son employé.

Celui-là même, donc, qui avait livré les préservatifs empoisonnés à « Sweet Films ».

Corentin décida de les laisser terminer, avant de les interroger.

On était humain, dans la police.

CHAPITRE IX



Gerda Flaken aspira goulûment la dernière bouffée de son joint, qu'elle fut obligée de jeter quand il commença à lui brûler les doigts.

Les bouts de son pouce, de son index et de son médius droits et gauches étaient à la fois jaunis par le tabac des cigarettes et noircis par les brûlures de joints, fumés au-delà du possible.

Prise d'une soudaine angoisse, elle fouilla dans l'espèce de sacoche militaire qui lui servait à la fois de sac à main, de trousse de toilette et de valise, à la recherche de la petite pochette de tabac pour pipe contenant sa réserve d'herbe. En constatant qu'elle ne contenait plus que quelques brins, elle crut qu'elle allait se mettre à pleurer.

Il y avait de quoi : les joints, c'était la dernière chose positive et agréable qui lui restait, la dernière petite lumière qui lui permettait encore de voir la vie, sinon en rose, du moins pas tout à fait en noir.

À part ça, assise par terre contre le mur, gare de l'Est, devant l'alignement des quais, entre la brasserie « La Taverne » et les toilettes payantes, son avenir s'annonçait aussi sombre que son présent.

Il y avait deux mois qu'elle avait quitté sa petite ville de Furmburg, en Allemagne, en annonçant à ses parents qu'elle allait faire le tour de l'Europe en train avec une copine. Après tout, elle avait dix-huit ans, et ces expéditions

« initiatiques » étaient l'équivalent de ces voyages qui, autrefois étaient censés « former la jeunesse ». Trois ou quatre « petits boulots » lui avaient permis d'amasser un pécule suffisant. De toute façon, elle aurait préféré crever, plutôt que de demander un euro à ses parents : sa mère, une pauvre femme soumise et effacée avec qui elle ne partageait plus rien depuis des années, et son père, un petit chef des Telecom allemands qui, sans aller jusqu'à la violer, n'avait pas cessé de la tripoter, pratiquement depuis sa naissance.

Elle méprisait l'une et haïssait l'autre.

C'est pourquoi il n'était pas question un instant de leur donner la satisfaction de la voir revenir, « la queue basse ».

Pourtant, il y avait des jours – et surtout des nuits – où elle aurait donné n'importe quoi pour retrouver le confort douillet de sa chambre de petite fille.

La petite fille qu'elle était encore, il n'y a pas si longtemps...

Mais elle tenait bon. Et elle avait du mérite.

Parce que moins d'une semaine après leur départ d'Allemagne, sa copine Annika avait rencontré un beau et jeune Américain, en route pour la Grèce avec son sac à dos, et elle était partie avec lui, plantant là sa soi-disant meilleure amie.

Et trois jours plus tard, à peine arrivée à Paris, Gerda s'était fait piquer presque tout son argent par un pickpocket, dans le métro.

Après ce dernier incident, elle avait marché interminablement dans Paris pendant deux jours et deux nuits. Et puis, dans une sorte de réflexe de survie, ses pas l'avaient naturellement ramenée vers la gare de l'Est.

Au bout de ses voies, il y avait l'Allemagne. Le confort, la sécurité...

Malheureusement, elle n'avait même plus de quoi s'acheter un billet de retour. Alors, elle s'était assise là, contre le mur du bâtiment principal, face aux quais, sous la verrière...

Ça faisait quinze jours qu'elle y était. Pour survivre, elle faisait un peu la manche. De temps en temps, des routards lui offraient un sandwich ou une cigarette... L'un d'eux lui avait même offert ces quelques dizaines de grammes d'herbe dont elle venait de fumer le dernier brin.

L'un dans l'autre, elle arrivait à ne pas crever de faim. Mais côté hygiène, ce n'était pas brillant. Elle s'enfonçait un peu plus chaque jour dans la crasse, et n'avait même plus de quoi utiliser les toilettes payantes. Elle en était réduite, la nuit, à aller se soulager dans la petite allée obscure qui longeait la gare et menait aux quais réservés au fret.

Le pire, c'est qu'elle finissait par s'y habituer.

Elle avait bien conscience de descendre un peu plus chaque jour vers la clochardisation. Conscience, aussi, qu'elle y tomberait tout à fait si elle ne réagissait pas.

L'ennui, c'est qu'elle avait de moins en moins la force – et la volonté –

de réagir.

Gerda Flaken pensait à tout ça en parcourant d'un regard indifférent, pour la millième fois, le grand tableau des destinations banlieue et grande banlieue, suspendu au-dessus de l'entrée des voies. Pour la millième fois, elle « s'amusait » à essayer de prononcer certains noms bizarres : Brou-sur-Chantereine, Lagny, Thorigny, Pomponne, Marne-la-Vallée...

Puis, dans un mécanisme devenu régulier comme une respiration, elle baissait les yeux et regardait passer les gens. Comme dans toutes les gares du monde, les trains à l'arrivée déversaient de petites marées humaines, vite avalées par le métro et les sorties. Entre deux trains, la foule se clairsemait, ce qui permettait d'examiner plus en détail les passants, dont la plupart traînaient une valise à roulettes ou portaient un sac à dos, comme elle.

Enfin, comme elle, quand elle aussi en portait un. Avant que le sien ne lui serve de dossier et de matelas.

Gerda avait remarqué une chose : la gare de l'Est était fréquentée majoritairement par deux catégories de gens : des militaires et des Noirs. Elle en avait conclu qu'il devait y avoir pas mal de bases militaires dans l'Est de la France (peut-être les Français craignaient-ils encore une invasion allemande ?) et que la banlieue Est était suffisamment bon marché pour que les immigrés d'origine africaine puissent s'y loger.

Son cerveau tournait en roue libre, comme ça, toute la journée et toute la nuit. Généralement, aux premières heures de la matinée, les flics l'obligeaient à circuler. Alors, elle ramassait son barda et allait faire deux trois fois le tour de la gare, avant de revenir s'asseoir exactement à la même place.

À présent, les effets de son tout dernier joint se dissipaient, et elle commençait à ressentir quelque chose qui ressemblait à du désespoir.

Pascal Rouve adorait la gare de l'Est. Pour lui, plus que toutes les autres gares parisiennes, elle dégageait une atmosphère authentiquement populaire, avec sa brasserie installée au milieu du hall, face aux quais, et ses plaques commémoratives des grands départs pour la boucherie de 1914-1918, sur la façade. Les gens étaient, en moyenne, plus jeunes qu'ailleurs, lui semblait-il. Et surtout, il avait remarqué qu'on y croisait toujours un grand nombre de jolies filles. Ravissantes Blacks, roulées comme des déesses, en transit pour leurs banlieues, ou mignonnes routardes à sac à dos, fraîchement débarquées d'un pays de l'Est et toutes prêtes à s'initier au français avec un garçon un tant soit peu entreprenant et convainquant.

Autrefois, il lui arrivait souvent, pendant ses jours de congé, de venir draguer ici, à la sortie des quais ou à « La Taverne ». Et c'était rare qu'il

« reparte à vide », comme il disait. Presque à chaque fois, il ramenait dans sa vieille 4L – plus pratique pour draguer que son scooter de coursier – une petite banlieusarde bien roulée ou une voyageuse de l'Est, partie pour « faire » l'Europe. Gentleman, il commençait par leur offrir, selon l'heure, un casse-croûte ou une pizza, du côté de la Bastille ou de la Nation (c'était sur le chemin de chez lui). Une fois mise en condition par sa « générosité », sa gaîté, ses blagues à la bonne franquette et son apparente gentillesse, la fille ne faisait aucune difficulté pour le suivre jusqu'à son deux-pièces de Romainville. Elle comprenait bien qu'en échange des agapes et de l'hébergement gratuit, ce gentil Français n'allait pas se contenter d'un bisou sur la joue, mais elle n'avait généralement rien contre le fait de s'envoyer en l'air avec ce garçon jeune, sympa, et plutôt engageant physiquement.

De belles années, pleines d'insouciance, d'une multitude de filles dont certaines franchement belles, d'une infinité de parties de cul, dont certaines inoubliables...

Et puis, tout ça s'était arrêté presque du jour au lendemain, quand Pascal avait eu la « révélation » Tamara.

En quelques semaines, le coursier dragueur s'était transformé en disciple obéissant à une seule et unique maîtresse : Tamara, la déesse cruelle du X, la féministe du porno, qui s'était mise à hanter ses nuits, ses jours et ses fantasmes.

Quand sa passion s'était transformée en haine, en folie destructrice à l'encontre de ce qu'il adorait peu de temps encore auparavant, Pascal ne s'était pas pour autant remis à sortir en boîte avec les copains ou à fréquenter les filles.

Son noir projet, il l'avait conçu tout seul, dans l'ombre, comme une araignée tissant sa toile. Et c'était seul, encore, qu'il avait commencé, implacablement, à mettre son plan à exécution.

Malheureusement, il était arrivé à un stade où il allait avoir besoin d'une... auxiliaire féminine.

C'était énervant, frustrant... mais il n'avait trouvé aucun moyen de contourner le problème.

Alors, il avait repensé à la gare de l'Est. Et tout naturellement, y était revenu.

Parce que c'était là, pensait-il, qu'il avait le plus chance de dénicher la partenaire idéale.

D'abord, une fille qui ne saurait rien de lui et à qui il pourrait faire avaler n'importe quelles histoires le concernant.

Ensuite, une fille en état de relative fragilité, donc potentiellement docile. Une fille à qui il pourrait faire faire ce qu'il voudrait, sans qu'elle discute ou demande d'explications.

Et surtout, une fille dont il pourrait faire ce que bon lui semblerait, sans qu'elle proteste ou pose des questions...

Ça faisait un petit moment qu'il arpentait le grand hall couvert donnant sur les voies, mais il n'avait pas croisé une seule fille ayant retenu son attention. Pour une fois qu'il avait VRAIMENT besoin de trouver quelqu'un...

Et puis, d'un seul coup, en se retournant, il la vit.

Vêtue d'un jeans et d'un genre de veste militaire kaki aussi sales l'un que l'autre, elle était recroquevillée contre le mur, entre « La Taverne » et les toilettes publiques. Pascal remarqua tout de suite deux choses : un, qu'elle avait des jambes interminables ; deux, qu'elle avait les cheveux noirs comme la nuit (mais beaucoup plus sales). Ensuite, il vit ses mains, longues et décharnées, posées sur ses genoux...

Tout, chez cette inconnue, ressemblait à Tamara. Tout, sauf son visage, probablement, qu'il n'avait pas encore vu, étant donné qu'elle avait la tête baissée.

Soudain, comme répondant à son appel silencieux, elle la releva.

Pascal Rouve eut un choc presque aussi violent que lorsque Tamara elle-même était apparue pour la première fois devant ses yeux, sur un écran.

Dire que cette fille, cette espèce de clodo, était le sosie exact de la reine du X aurait été exagéré. Mais elle avait la même forme allongée de visage, un nez de rapace évoquant celui de Tamara, et des yeux aussi noirs que les siens.

Pascal Rouve ne croyait ni à Dieu, ni à Diable, mais il n'était pas loin de penser que l'apparition – il n'y avait pas d'autre mot – de cette fille était un signe du ciel. Sans hésiter, il marcha vers elle. En s'approchant, il constata qu'elle avait quelque chose de hagard dans l'expression...

« Merde, pensa-t-il, une camée ! » S'il devait l'alimenter en coke pour se faire obéir, l'opération, en plus d'être compliquée et dangereuse, allait devenir coûteuse. Heureusement qu'il avait deux trois copains ayant les connections nécessaires pour le fournir à crédit, le cas échéant.

Il s'accroupit devant la fille et lui adressa son sourire le plus lumineux.

— Salut, fit-il.

— Salut, répondit l'autre d'une voix d'outre-tombe.

— Tu t'appelles comment ?

— Gerda.

— Tu es Allemande ? questionna Pascal Rouve au jugé.

— Oui.

En tout cas, elle comprenait à peu près le français, ce qui allait faciliter les choses.

Ce fut elle qui prit l'initiative en demandant :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Pascal Rouve n'hésita pas :

— Je t'ai vue de loin, répondit-il, et j'ai tout de suite eu envie de t'offrir un verre. Et même à déjeuner, si tu as faim. Et aussi à dîner, si tu as encore faim.

— Tu veux me baiser, c'est ça ?

Camée, peut-être, mais pas tombée de la dernière pluie. En expert de la drague, Rouve botta en touche d'un trait d'humour.

— Pas avant de t'avoir fait prendre une douche, sourit-il.

Cette fois, elle sourit à son tour et Rouve sut que c'était gagné. Ou presque.

Il se leva et lui tendit la main pour l'aider à se remettre sur ses jambes. Quand elle fut debout, il put vérifier ce qu'il avait déjà subodoré : elle avait exactement la silhouette de Tamara. Et avec la bonne coupe de cheveux, le maquillage et la tenue adéquate, ce serait à s'y tromper.

Mais on verrait ça plus tard.

Dans un premier temps, Pascal Rouve installa Gerda Flaken sur une banquette de « La Taverne » et lui offrit un demi pression et une choucroute. Pas très original, pour une Allemande, mais nourrissant. Et elle crevait visiblement de faim. Il la fit parler d'elle, ce qu'elle fit d'autant plus facilement après le deuxième demi. De son côté, il avait préparé tout un baratin, comme quoi il faisait partie d'un nouveau service social français qui se consacrait à aider les étrangers en difficulté dans les gares, etc.

Mais lorsqu'enfin elle lui demanda : « Et toi, tu fais quoi, dans la vie ? », il comprit à la lueur ironique qui brillait dans son regard que ce n'était même pas la peine d'essayer de la bluffer.

— Coursier, répondit-il.

Il sut qu'il avait « tout bon » quand elle ajouta :

— Au moins, je sais que c'est vrai. Quand un type invente des bobards pour draguer, il ne raconte pas qu'il est coursier. Et moi, je supporte tout, sauf les menteurs.

Elle avala encore une tarte – « Elle n'a pas dû manger depuis une semaine ! » pensa Rouve – et un café. Puis, elle planta son regard noir dans le sien.

— Tu parlais de me faire prendre une douche, tout à l'heure, dit-elle. Je peux la prendre chez toi ?

— On y va ! fit Rouve en se levant.

Deux heures plus tard, Gerda Flaken était installée comme chez elle dans le deux-pièces de Pascal Rouve, à Romainville. Ses vêtements et le contenu

de son sac à dos étaient dans la machine à laver, elle s'était longuement décrassée et lavé les cheveux sous la douche, et elle était vautreée sur l'autre fauteuil du salon-vidéo de son hôte, vêtue d'un jogging généreusement prêtée par lui.

Rouve se laissa tomber dans son fauteuil de « peep-show » et la détailla longuement.

— Dans ton tour d'Europe, dit-il, tu avais prévu de rester combien de temps à Paris ?

L'Allemande eut un geste vague :

— Pas de durée précise. Tant que j'aurais quelque chose à y faire, je suppose. Pourquoi, tu veux m'épouser ?

Elle eut un petit rire sec et embraya :

— Tu n'as pas une cigarette ?

— Désolé, fit Rouve, je ne fume pas. Mais ça ne me dérange pas que tu fumes. On descendra en acheter tout à l'heure, si tu veux.

Gerda le fixa avec un drôle de sourire :

— Pourquoi tu es si gentil avec moi ? Ce n'est pas juste pour me baiser ? Je t'ai déjà dit que j'étais d'accord. Alors, pourquoi tu te donnes tout ce mal ? Surtout que d'habitude, tu te débrouilles très bien tout seul, non ?

— Comment ça ?

Avec un air malicieux, l'Allemande désigna du menton la table, à côté du fauteuil de Pascal, où se trouvaient encore le rouleau de Sopalin sur son support et un tube de lubrifiant.

Dont Pascal réalisa qu'il avait oublié de les cacher.

— Laisse-moi deviner, continua Gerda en désignant cette fois l'écran géant : tous les soirs, en rentrant du boulot, tu t'installes dans ton beau fauteuil et tu te branles en regardant un film de cul, *ja* ?

Elle prit le silence de Rouve pour un acquiescement et continua :

— Dans le fond, tu n'as pas tellement besoin d'une femme, ici. Tu es heureux comme ça, non ? Pas de femme qui t'emmerde, qui perturbe ta petite vie...

— On peut dire ça, reconnut Rouve.

Gerda Flaken se redressa dans son fauteuil.

— Alors, dit-elle, qu'est-ce que tu veux de moi, exactement ?

— Je te trouve belle et j'ai envie de toi, plaida Rouve.

— Oui, peut-être, mais ce n'est pas la vraie raison pour laquelle tu m'as ramassée à la gare. Surtout que dans l'état où j'étais, je ne devais pas être vraiment bandante. Je veux savoir ce qu'il y a derrière tout ça.

Pascal Rouve soupira :

— Tu es diplômée de psychologie, ou quoi ?

— Non, juste pas trop idiote et très curieuse.

Rouve hésita à nouveau et conclut encore une fois que ce n'était pas la peine d'essayer de lui raconter des bobards. Il décida de lui dire la vérité et de lui raconter son histoire – la sienne et celle de Tamara.

Mais une histoire en version soft et une vérité largement expurgée.

— Voilà, conclut-il après l'avoir fait, j'ai besoin d'une fille... d'une partenaire, pour m'aider à réaliser mon canular. Rien de méchant, tu vois. Mais cette actrice est anti-mecs et j'ai besoin d'une femme pour, disons... l'approcher. Tu veux bien m'aider ?

Gerda Flaken le fixa brièvement, un demi-sourire sur les lèvres.

— Oui, dit-elle enfin. Les monuments et les visites guidées, ça m'emmerde. Ça me donnera un truc à faire, pendant que je serai à Paris.

Spontanément, elle quitta son fauteuil et vint partager celui de Pascal.

— Mets-nous un film de cette fille, dit-elle en se collant contre lui, que je sache au moins à quoi elle ressemble.

Je ne suis pas experte en porno, comme toi.

Pascal avait déjà un film de Tamara – « L'Enfer de Tamara » – dans son lecteur DVD. Il n'eut qu'à attraper sa télécommande pour envoyer le film et à exécuter une manœuvre du pouce pour accéder directement au passage le plus chaud.

Il avait beau connaître par cœur chaque séquence de chacun des films de Tamara, il avait beau les avoir vus des milliers de fois, cette fille lui faisait encore le même effet qu'au premier jour.

Trente secondes après le début de la séquence, sa virilité était tendue à éclater, et une protubérance spectaculaire déformait son jeans.

Gerda s'en aperçut et, sans manières, mesura l'« objet » d'une pression des doigts.

— Pas mal ! fit-elle avec une expression admirative. C'est dommage de ne jamais partager ça avec personne.

Elle se laissa glisser du fauteuil et entreprit de le débarrasser de ses baskets et de son pantalon.

— Je vais te dire, fit-elle... Toi, tu vas continuer à regarder tranquillement tes cochonneries, et moi, je vais te les faire pour de vrai, d'accord ?

— D'accord, approuva Pascal Rouve.

En pensant que cette journée, décidément, avait été faste.

Il avait déniché une complice idéale et consentante, pour la suite de son plan de destruction de Tamara.

Et pour la première fois depuis longtemps, il allait jouir devant un porno... en conditions « réelles ».

CHAPITRE X



Boris se sentait un peu voyeur sur les bords, mais c'était bien malgré lui, s'il se trouvait dans cette situation. Il hésitait pourtant à toussoter ou manifester sa présence d'une façon ou d'une autre, pour attirer l'attention de la pharmacienne et de son employé... Quant à sortir de la pharmacie, par discrétion et revenir dans un moment, ça ne lui disait rien non plus.

Il y avait dans ce spectacle imprévu quelque chose qui le fascinait. Et auquel il n'arrivait pas à s'arracher.

Et si ça faisait de lui un voyeur, tant pis : une fois n'était pas coutume.

Par l'entrebâillement de la porte de l'espèce de cagibi de l'arrière-boutique, Corentin ne voyait qu'une « tranche » verticale de la scène. Mais cette « tranche » incluait le visage extatique, rejeté en arrière, de l'espèce d'adolescent attardé à qui la pharmacienne prodiguait une fellation, ainsi que – plus bas – la chevelure massive et soyeuse, animée d'un mouvement de balancier, de cette dernière.

Le fait que les deux personnages soient vêtus d'une blouse blanche identique donnait une touche d'étrangeté au tableau.

L'employé avait la bouche grande ouverte, comme s'il cherchait désespérément de l'air. Et ses yeux, qui semblaient sur le point de jaillir de ses orbites pour faire éclater ses verres de lunettes, exprimaient un mélange

curieux de béatitude, de surprise et de panique.

Un peu comme un garçon pas très dégourdi, ni très au courant des choses de la vie, à qui on pratiquait une « gâterie » pour la première fois de son existence, et qui serait tiraillé entre le plaisir et la terreur de commettre un péché mortel.

Dans ce cas précis, en tout cas, le plaisir ne tarda pas à l'emporter. La bouche de l'employé s'ouvrit encore davantage, et il se vida dans celle de sa patronne avec de longs gémissements de bonheur, chacun d'eux accompagnant un jet puissant de sa liqueur virile.

Simone Lassalle

— Boris présumait qu'il s'agissait bien de la personne dont le nom et la raison sociale figuraient sur la porte de l'établissement — ne s'attarda pas en roucoulades inutiles : elle se releva et approcha son visage de celui, empourpré, du garçon.

— Ça t'a plu ? feula-t-elle sans douter apparemment de la réponse.

— Oh, oui, madame, soupira le jeune homme, dans un état second.

— Alors, on recommencera, si tu continues à être gentil.

Boris nota la formule en se demandant ce qu'elle avait bien pu vouloir dire par là.

Sans cérémonie, Simone Lassalle tendit à son employé un mouchoir en papier sorti de la poche de sa blouse :

— Tiens, dit-elle, essue-toi avec ça.

Avec un autre mouchoir, elle s'essuya elle-même le coin des lèvres.

Elle avait tout avalé, avec une conscience et une spontanéité devenues rares à notre époque, pensa Corentin, non sans une pointe d'admiration.

La pharmacienne se retourna et fit un pas.

Puis elle se figea sur place en découvrant Boris, tout sourire, de l'autre côté du comptoir.

— Vous... êtes là depuis combien de temps ? interrogea-t-elle.

Corentin lui adressa un clin d'œil complice :

— J'arrive à l'instant, madame, par conséquent, je n'ai rien pu voir.

Simone Lassalle retrouva sa contenance et un sourire de tigresse éclaira son visage, lequel évoquait vaguement celui d'une actrice moyen-orientale : elle avait affaire à un homme du monde. Avec, en plus, une stature de décathlonien et une gueule de star de cinéma.

Des comme ça, elle n'en voyait pas tous les jours dans sa petite pharmacie de la rue Jacques-Bonsargent.

Il n'aurait pas fallu qu'il insiste énormément pour qu'elle lui prodigue les mêmes faveurs que celles dont elle venait de gratifier ce jeune crétin de Léonard.

Et encore, ça ne serait qu'un préambule... À une séance beaucoup plus complète.

Elle se colla à son côté du comptoir en se cambrant instinctivement, pour offrir au nouveau venu une vue plongeante sur sa somptueuse poitrine, libre de tout soutien-gorge sous sa blouse entrouverte.

Boris apprécia en connaisseur, d'un rapide coup d'œil, mais les obligations de son enquête lui interdisaient de s'attarder. Pour le moment, du moins.

Il sortit sa plaque de police et la mit sous le nez de la pharmacienne, dont le sourire – c'était un classique – disparut instantanément.

— Commandant de police Boris Corentin, de la Brigade mondaine, se présenta-t-il. Vous voulez bien me consacrer quelques minutes ?...

Son sourire chaleureux fit retrouver le sien à la quadragénaire.

— Mais certainement... commandant.

Boris désigna du menton l'arrière-boutique, d'où le stagiaire, comprenant qu'il avait tout vu, n'osait toujours pas sortir :

— J'aurai aussi besoin de parler à votre employé.

— Bien sûr. Je suppose qu'il s'agit de la suite des « mesures préventives » d'hier ?

— Quelles mesures préventives ?

Simone Lassalle s'appuya un peu plus au comptoir. Ils se touchaient presque :

— C'est comme ça que vos collègues, hier, ont appelé le fait de saisir la totalité de mes stocks de préservatifs. Pour analyses, ont-ils dit. Ils ont également précisé que j'avais interdiction d'en recommander et d'en vendre jusqu'à nouvel ordre. Et pas un mot d'explication ! C'est agréable, je vous jure !

Corentin plongea ses yeux sombres au fond des siens pour la tester. Mais a priori, il ne lisait que de la sincérité dans le regard de la pharmacienne.

Il décida de la secouer en lui balançant la vérité. Une partie, tout au moins. C'était toujours risqué, mais souvent efficace.

— Je vais vous dire pourquoi on a saisi vos préservatifs, chuchota-t-il : quelqu'un est mort, empoisonné par l'un d'eux.

Sous le coup de la stupeur, la bouche de la pharmacienne s'ouvrit plus largement encore que précédemment, quand elle engloutissait la virilité de son employé.

— Ce n'est pas possible ! lâcha-t-elle quand elle retrouva l'usage de la parole.

— Malheureusement, si. Vous connaissez les établissements « Sweet Films » ?

Simone Lassalle n'hésita pas :

— Bien sûr, c'est la maison de production de films pornos dont les bureaux se trouvent tout près d'ici, boulevard Magenta. C'est nous qui les approvisionnons en préservatifs. Ne me dites pas que...

— Si ! Une pauvre fille. Une hardeuse, comme on dit. Une Hongroise qui se faisait appeler Verushka. Il y a moins de quarante-huit heures de ça. Vous comprenez maintenant pourquoi on a saisi vos préservatifs ?

La pharmacienne cherchait à retrouver à la fois son souffle et ses esprits. Choquée, elle en oubliait de faire du charme à Corentin. Et c'est de leur propre initiative que ses deux seins voluptueux et hâlés s'agitaient sous le nez du policier, dans leur blouse de plus en plus ouverte.

— Et vous pensez que j'aurais pu !... s'indigna Simone Lassalle. Mais pour quelle raison ?

— Vous connaissez Tamara ? enchaîna Boris sans répondre à sa question.

— C'est la... l'actrice porno qui est la patronne de « Sweet Films », fit la quadragénaire. Mais je ne la connais pas personnellement. Je ne l'ai même jamais rencontrée.

Boris ne la lâcha pas du regard :

— Qu'est-ce que vous pensez d'elle ?

Simone Lassalle haussa les épaules sous sa blouse, ce qui eut pour effet d'en faire – presque – jaillir ses seins :

— Que je serais bien incapable de faire ce qu'elle fait. Mais pour moi, chacun même sa barque à sa guise. Vous savez, dans ma partie, on en voit pas mal non plus.

Elle baissa d'un ton pour ajouter :

— Et puis, vous avez pu constater vous-même que je suis quelqu'un de plutôt... libérée, de ce côté-là. Ce n'est pas moi qui donnerais des leçons de morale à qui que ce soit, dans ce domaine.

— Je sais, fit Boris, pour un certain nombre de raisons, que quelqu'un cherche à atteindre Tamara...

Il posa une main sur l'avant-bras de la pharmacienne :

— Mais maintenant que je vous connais, je ne crois pas que vous ayez pu tremper dans cette histoire, vous, personnellement. Il fallait que je vous interroge, pour la bonne forme. N'empêche qu'une chose est certaine : aucune autre affaire de préservatifs empoisonnés ne nous a été signalée sur le territoire français. Par conséquent, il s'agit d'un attentat perpétré avec préméditation et soigneusement préparé. Et le préservatif tueur – si j'ose l'appeler ainsi – est bien parti de votre magasin.

Simone Lassalle baissa la tête un instant et passa sa main aux longs ongles rouge vif dans son opulente chevelure, qui dégageait un parfum capiteux.

— Je ne sais pas quoi vous dire, fit-elle.

— Moi, je peux vous dire ceci, répliqua Corentin : de deux choses l'une : soit le « préservatif tueur » est parti d'ici avec son poison, soit il a été « traité » quelque part entre son arrivée chez « Sweet Films » et le tournage de ce porno.

La brune en blouse blanche ne répondit rien. Boris se détourna d'elle un instant, histoire de réfléchir à l'hypothèse qu'il venait de soulever. C'était vrai qu'il y avait forcément un certain nombre d'endroits par où la boîte de capotes était passée, entre la pharmacie Lassalle et le moment où le partenaire de Verushka l'avait mise...

— Ça ne simplifiait pas les choses.

Il se retourna :

— Si vous le permettez, je vais interroger votre employé...

Ajoutant avec un sourire entendu :

— S'il a retrouvé tous ses esprits, bien sûr.

Simone Lassalle ne prit pas la peine de jouer les effarouchées :

— Il devrait, on lui a laissé assez de temps. Mais un dadais pareil... M'étonnerait pas qu'il soit encore puceau, à vingt-deux ans. Ah ça, pour la revendication syndicale, ils sont très forts. Mais il suffit d'une femme un peu avertie pour leur faire perdre tous leurs moyens.

Au moment de se déplacer pour aller sortir le dénommé Léonard Fourastier de son placard, la pharmacienne se retourna une dernière fois vers Boris. Elle s'appuya au comptoir en se penchant vers lui à lui faire sauter ses seins à la figure :

— Je peux vous parler franchement, commandant ?

— Bien sûr, fit Corentin avec un sourire engageant.

— Mon mari est décédé depuis des années et, en dehors de quelques histoires qui n'ont pas duré, ma vie sexuelle se limite à me caresser avec un gode, en regardant le porno de Canal +.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue en entrant.

Elle balaya l'allusion d'un revers de main :

— Oh, ça... C'était la première fois aujourd'hui. Et probablement la dernière. C'était pour qu'il me lâche avec ses histoires de CDI... Non, j'ai vraiment besoin d'un bonhomme, d'un vrai.

Elle cambra les reins et bomba le torse :

— Comme vous pouvez le constater, pour mes quarante ans, je tiens encore bien la route. Et côté sexe, avec moi, il paraît que ça apporte plus que le *Space Mountain* de Disneyland. Alors voilà ce que je vous propose, commandant : le soir de votre choix, je vous invite chez moi, je vous mitonne un souper fin, et après, je vous offre une partie de cul dont même un homme

de votre expérience se souviendra toute sa vie. Voilà. C'est direct, comme proposition, je sais, mais ça a le mérite de la franchise.

— Ça a tous les mérites, admit Corentin. Y compris celui de nous faire gagner un temps précieux en drague et autres formalités obligées. Franchement, je me sentirais à la fois peu galant et pas malin de laisser passer une offre pareille. Je vous promets de vous téléphoner, disons, la semaine prochaine. Et maintenant, si vous vouliez bien appeler...

— Léonard... Léonard Fourastier. Ne bougez pas.

Le stagiaire de la pharmacie Lassalle correspondait tout à fait au portrait qu'en avait fait sa patronne : boutonneux, binoclard, la peau et les cheveux gras... et pour couronner le tout, un regard fuyant qui n'inspirait pas confiance.

Malgré tout, Boris ne le « sentait » pas, en tant que « client ». L'homme qui avait froidement commis tous ces crimes pour détruire une seule personne était forcément dur, intelligent, calculateur et déterminé : les caractéristiques typiques des terroristes ou des assassins professionnels.

Et le dénommé Léonard Fourastier n'avait vraiment pas le profil.

Cela dit, il fallait se méfier des préjugés. Il y avait des siècles qu'on savait, dans la police, que les « têtes d'assassin » le sont rarement, et réciproquement.

D'ailleurs, Léonard Fourastier avait moins une « tête d'assassin » que de pervers.

Gentil ou méchant, inoffensif ou dangereux, toute la question était là.

— C'est vous qui avez livré la boîte de préservatifs à « Sweet Films », lundi dernier ? attaqua Corentin en mettant sa plaque de police devant la figure du stagiaire.

— Euh... oui. Enfin, je crois, oui. Je suppose. De toute façon, c'est toujours moi qui livre les... les trucs. Les préservatifs, je veux dire, vu qu'il n'y a personne d'autre pour le faire. Pourquoi ? Ils les ont pas reçus ? Parce que s'ils les ont perdus, j'y suis pour rien, moi !

Boris le regarda attentivement. Était-il possible que, enfermé dans son cagibi, il n'ait vraiment rien entendu de la conversation avec sa patronne ? Ou se faisait-il plus bête qu'il ne l'était vraiment ?

— Est-ce que, à un moment ou un autre, insista Corentin, vous avez ouvert la boîte ou touché à son contenu ?

L'autre ouvrit des yeux ronds derrière ses hublots :

— Ben... non, pourquoi faire ?

« Décidément... » pensa Boris.

— Est-ce que quelqu'un d'autre que vous a pu y toucher ?

Le stagiaire plissa le front dans un violent effort intellectuel.

— Ben... Moi, je dépose ça dans le hall, chez « Sweet Films », sur le bureau de l'hôtesse. Après, c'est sûr qu'un tas de gens doivent y toucher.

Boris n'avait pas entendu la dernière phrase. Il venait d'avoir un flash. On pouvait même dire une révélation. Sur la phrase précédente...

— Et ce jour-là, quand vous avez déposé le paquet, interrogea-t-il, la réceptionniste était-elle à son poste ?

De nouveau, le stagiaire se concentra :

— Alors là, vous me posez une colle...

— Réfléchissez ! Essayez de vous souvenir !

— C'est ce que je fais...

Au bout d'un temps qui parut interminable à Boris, Léonard Fourastier se redressa avec un sourire triomphant.

— Ça y est, fit-il, je me rappelle ! Non, Brigitte n'était pas là, cette fois-là. Elle avait dû aller aux toilettes ou se chercher un café. Mais je la connais, depuis le temps. Quand elle s'absente, ce n'est jamais pour plus de deux ou trois minutes. Vachement sérieuse, comme fille !

Corentin hocha la tête, pensif.

« Vachement sérieuse », en effet ! Grâce à ses deux ou trois minutes d'absence, l'assassin — qui devait la guetter depuis un bistrot ou le trottoir d'en face — avait pu entrer sans problème, s'emparer du paquet de préservatifs, l'emporter, et en « traiter » tranquillement un certain nombre au cyanure et à l'arsenic. Ensuite, il n'avait plus eu qu'à guetter la prochaine « pause pipi » ou arrêt café de la dénommée Brigitte pour aller reposer le paquet à l'endroit exact où il l'avait pris.

Pour autant, on ne pouvait pas mettre sur le dos de l'hôtesse d'accueil de « Sweet Films » la mort de la hardeuse Verushka, simplement parce que pendant sa journée de travail, elle était allée aux toilettes ou se faire un café.

Boris se tourna vers Léonard Fourastier :

— Tamara, vous voyez qui c'est ?

L'adolescent attardé devint rouge vif :

— Heu... oui, vaguement. Une actrice porno, c'est ça ?

— C'est ça. Vous regardez ses films ?

Le stagiaire de la pharmacie était à la torture. Surtout que sa patronne se tenait au fond du magasin et, l'air narquois, n'en perdait pas une miette.

— Ça... ça a dû m'arriver une fois, bredouilla-t-il. Une fois ou deux...

Si Corentin continuait cinq minutes de plus à le cuisiner, il allait s'évanouir de peur ou faire sous lui.

De deux choses l'une :

Soit c'était le plus grand acteur français depuis Michel Serrault.

Soit il n'avait rien à voir dans toute cette histoire.

Boris opta pour la seconde option, avec d'autant moins d'hésitation que ce brave Léonard venait, sans s'en rendre compte, de lui fournir l'explication concernant le préservatif empoisonné.

Il cessa de le torturer et le rendit à son travail.

Simone Lassalle dit au revoir à Boris avec un sourire qui, à lui seul, tenait presque les promesses qu'elle lui avait faites.

Et qui lui donna envie d'accepter sa proposition.

Mais pour l'instant, il y avait quelque part un tueur en liberté.

Et Boris, tout homme à femmes qu'il était, ne cessait jamais d'être flic avant tout.

— Le stagiaire de la pharmacie Lassalle n'a pas fait le coup, annonça Boris en entrant dans le bureau des Affaires recommandées, qu'il partageait avec Aimé Brichot, Rabert et Tardet. Je l'ai interrogé, juste après sa patronne. C'est un grand benêt mollasson, incapable de faire un truc pareil. Il n'a ni les couilles, ni... l'imagination.

Aimé Brichot s'essuya le front avec le vaste mouchoir à carreaux qui ne le quittait jamais. À neuf heures du matin, en cette fin septembre, il faisait déjà une chaleur infernale.

— Dommage, soupira-t-il... C'était pourtant la piste la plus intéressante, puisque nous avons tous fait chou blanc, toi à Amsterdam, moi à Copenhague et Mariette à Oslo.

— Oui, poursuivit Corentin sur sa lancée, mais sans même s'en rendre compte, le pharmacien stagiaire en question, un certain Léonard Fourastier, m'a appris comment les préservatifs avaient pu être, disons, « détournés » et empoisonnés.

— C'est un élément positif, admit Brichot quand Boris lui eut fait part de ses conclusions, mais ça ne nous donne toujours pas la moindre indication sur qui a fait le coup.

Corentin alluma une cigarette blonde et soupira en exhalant un nuage de fumée bleue.

— Je sais... Et Rabert, au fait, qu'est-ce que ça a donné, aux entrepôts de triage de Beauvais ?

Aimé produisit une sorte de pet buccal :

— Rien. Personne n'a rien vu, rien entendu... C'est pourtant de là que sont partis les boules de geisha empoisonnées et les lubrifiants à l'acide, j'en mettrais ma tête à couper ! Parce qu'à bien y réfléchir, ça ne pouvait pas être

des usines d'Amsterdam, de Copenhague ou d'Oslo...

— Pour la bonne raison que les entrepôts de Beauvais, contrairement aux usines d'origine, desservent exclusivement la France, enchaîna Corentin. À partir de Beauvais, notre type était sûr de faire des victimes en France, où se trouvent la quasi-totalité des clientes de Tamara, et donc de la toucher directement.

Un ange passa, les ailes frappées d'un sigle : « interdit aux moins de 18 ans. »

Boris alla ouvrir la fenêtre. Aussitôt, une rumeur de circulation automobile monta jusqu'à eux, accompagnée d'une sensation de fraîcheur provenant des eaux de la Seine.

Il se retourna vers son coéquipier :

— Tu vois, Mémé, le problème avec cette affaire, c'est qu'une femme comme Tamara a tellement d'ennemis, tellement de gens qui voudraient la voir crever ou tout au moins la détruire professionnellement, qu'on ne sait pas dans quelle direction chercher. Ça peut être n'importe qui.

— Comme tu dis, soupira Aimé Brichot, n'importe qui. Du coup, on est complètement dans le brouillard.

— Oui, admit sombrement Corentin... Réduits à attendre la prochaine victime.

CHAPITRE XI



Françoise Vernon tira son mari par la manche, tout en regardant la feuille de bloc-notes sortie de son sac :

— C'est là. Viens.

Gérard Vernon suivit sa femme en traînant les pieds et en poussant tous les deux mètres un soupir destiné à lui rappeler combien il était contre cette démarche, combien il la désapprouvait, combien il la trouvait inutile et ridicule, et combien il ne s'y soumettait que pour faire plaisir à son épouse.

Toutes choses que Françoise Vernon savait parfaitement, mais dont elle se foutait comme de sa première paire de collants.

L'immeuble, situé dans l'un des quartiers les plus calmes et les plus cossus de Neuilly-sur-Seine – une commune déjà cossue dans son ensemble –, possédait un porche ouvrant sur un vaste jardin intérieur où donnaient les quatre escaliers de l'immeuble.

Françoise et Gérard Vernon longèrent un ruisseau artificiel entouré de végétation, le tout rappelant vaguement la « Rivière enchantée » du Jardin d'acclimatation, et gravirent les quelques marches en marbre de l'escalier B.

Ils sonnèrent à l'interphone marqué « Consultation » et une voix féminine leur répondit presque tout de suite :

— Oui ?

— Monsieur et madame Vernon, annonça Françoise. Nous avons rendez-vous.

— C'est exact, fit la voix après un court silence. Montez. C'est au quatrième.

Gérard Vernon, quarante-cinq ans, directeur d'une importante agence immobilière de Neuilly, avait eu un frisson dans la moelle épinière en reconnaissant l'organe chuintant, caressant, presque hypnotique...

La voix de Tamara.

Dont il regardait fréquemment les films sur son ordinateur portable. Et même sur son téléphone-palm pilot nouvelle génération.

Sans que sa femme le sache, évidemment.

Et dire que c'était elle qui, aujourd'hui, l'emmenait voir Tamara !

Tamara, dont elle avait découvert sur le net qu'elle donnait des consultations aux femmes ayant des problèmes sexuels et, éventuellement, aux couples.

Jamais aux hommes seuls.

Quelle ironie ! pensait Gérard Vernon. Cette hardeuse qui le mettait dans tous ses états et devant laquelle il s'était tant de fois masturbé à l'insu de sa femme... sa femme allait la lui faire rencontrer en chair et en os !

La vie avait un de ces sens de l'humour, parfois...

Quand la porte du quatrième étage – où aucune inscription ne figurait – s'ouvrit, le cœur de Gérard Vernon se mit à battre un peu plus vite.

Tamara en personne se tenait dans l'encadrement.

Mais une Tamara « en civil », sans cuissardes et corset de cuir noir, sans talons de vingt centimètres.

Une Tamara en tenue de ville. La hardeuse avait coiffé sa « casquette » de consultante en sexologie et portait une sage jupe noire s'arrêtant au-dessus du genou, des bas gris perle (Gérard Vernon ne pouvait imaginer qu'il s'agisse de collants), des bottines de cuir noir et une veste noire assortie à la jupe et fermée par un seul bouton.

Sans rien en dessous, à première vue.

La casquette « consultante » de Tamara était certes différente de la « casquette » hardeuse, mais elle n'en demeurait pas moins très suggestive.

Et noire, bien sûr, la couleur fétiche de la grande prêtresse du X.

Elle sourit et tendit la main à Françoise Vernon, qui, à quarante-deux ans, avec sa silhouette mince, entretenue par le sport en salle, son léger hâle artificiel et sa blondeur dorée, dégageait une impression de santé tonique et d'appétit sexuel.

À l'adresse de Gérard, en revanche, Tamara n'eut qu'un hochement de

tête à peine poli.

Elle installa le couple dans son bureau. Qui n'évoquait que de loin le cadre de travail habituel des membres du corps médical.

Les stores baissés créaient une demi-obscurité destinée, sans doute, à mettre les « patientes » en confiance. Le bureau lui-même avait disparu au profit d'un profond fauteuil de velours grenat, faisant face à deux autres, identiques. La moquette était sombre et épaisse. Dans une cheminée artificielle brûlait un feu... tout aussi artificiel, mais créant une atmosphère infiniment douce et complice.

C'est le fond de la pièce qui évoquait le plus directement les spécialités de Tamara. Il était occupé par un grand lit rond, recouvert de fourrures et entouré de miroirs teintés. Au plafond, à la verticale du lit, un spot diffusait un éclairage réglable. Et près du lit, sur une longue table chinoise, se trouvait la gamme complète des produits du sex-shop en ligne de Tamara.

Dans un réflexe typiquement masculin, Gérard Vernon ne put s'empêcher de glisser un œil sous la jupe de Tamara, quand celle-ci s'installa face à lui. La hardeuse s'en aperçut, lui jeta un regard noir et se tourna vers Françoise Vernon.

— C'est sur mon site web que vous avez trouvé le numéro de ma consultation, je suppose ? fit-elle de sa voix chaude.

— Oui. Heureusement que vous m'avez expliqué, au téléphone, parce que ce n'est pas facile à trouver.

— C'est exprès, fit Tamara avec un regard lourd en direction de Gérard Vernon. C'est pour éviter d'être embêtée par les pervers et les dingues de toutes sortes. Et aussi par les hommes seuls. Si l'un d'eux avait le culot de s'aventurer jusqu'ici, Adolf le boufferait tout cm.

— Adolf ? s'étonna Françoise Vernon.

Un demi-sourire révéla un coin des lèvres noires de Tamara :

— Oui... mon bouledogue. Il fait la sieste dans la pièce à côté.

— Eh bien dites donc, rigola Françoise Vernon, heureusement que Gérard n'est pas venu tout seul !...

— Je ne l'aurais pas laissé venir seul, rectifia froidement Tamara. Et au téléphone, je ne donne jamais cette adresse à un homme.

Après un silence, elle ajouta en désignant le mari comme un simple objet :

— Mais vous avez bien fait de l'amener. Je suppose que c'est lui, votre problème ?...

Le couple échangea un regard interloqué.

— Disons que... reprit Françoise Vernon, ça vient peut-être davantage de lui que de moi, en effet.

— Quoi ?

— Eh bien, une... une insuffisance de... de désir.

Gérard Vernon se décida à intervenir :

— C'est le problème classique. Banal, même. On est mariés depuis quinze ans et on a de moins en moins de rapports sexuels.

— Et quand vous en avez, interrogea la sexologue, qui prend l'initiative ?

— Moi, répondit Françoise Vernon.

Tamara se tourna vers le mari :

— Bref, vous n'avez plus envie de votre femme.

Gérard Vernon eut une moue gênée qui était aussi une approbation silencieuse.

— C'est typiquement masculin, enchaîna la hardeuse-sexologue : les hommes sont capables de se taper n'importe quoi n'importe où, à condition que ce soit la première fois. Mais mariés depuis quelques années à la plus belle fille du monde, ils préféreront la tromper avec un boudin ou se masturber devant un film porno que de lui faire l'amour.

Un sourire éclaira le visage de Françoise Vernon. Ses yeux brillèrent de la complicité qu'elle se découvrait soudain avec Tamara.

— C'est bien vrai, dit-elle. D'ailleurs, personnellement, je ne leur reproche pas. Ils sont comme ça et ils n'y peuvent rien.

— Combien de fois avez-vous trompé votre femme, demanda à brûle-pourpoint Tamara à Gérard Vernon.

— Mais... jamais ! s'indigna l'agent immobilier.

— C'est ça, oui ! répliqua la hardeuse avec un ricanement méprisant. Et combien de fois par semaine vous masturbez-vous en regardant un porno ? Les miens, peut-être ?

— Mais... pas du tout ! Je vous assure que... pas du tout.

Tamara se leva et se planta face à lui.

— Je suis sûre, dit-elle en vissant son regard noir dans le sien, que vous savez précisément à quoi ressemble ma chatte. Comment je suis « coiffée ». Et quel accessoire je porte. Allez-y, je vous écoute ?

Gérard Vernon secoua la tête, paniqué et rouge vif, cherchant désespérément une issue de secours.

Tamara se pencha et le prit aux épaules :

— Écoutez, Gérard... et c'est pour Françoise aussi, que je dis ça : je ne pourrai vous aider que si on installe d'abord entre nous la franchise la plus absolue. C'est clair ?...

Gérard Vernon la fixa, paralysé comme un rongeur par un cobra, sans pouvoir prononcer un son. Puis, comme un automate, il articula péniblement :

— Vous... avez le sexe totalement épilé, avec juste un bouc noir au-

dessus, et...

— Et ?

— Et... un piercing dans la grande lèvre gauche.

Satisfaite, Tamara l'abandonna et pivota vers Françoise Vernon, tout en soulevant sa jupe jusqu'à la taille.

Tamara ne portait ni porte-jarretelles, ni collants, mais des bas à jarretières qui tenaient tout seuls.

Et comme à son habitude, pas la moindre petite culotte.

Ce qui permit à Françoise Vernon de constater – preuve à l'appui, à vingt centimètres de son visage – que son mari n'ignorait rien, en effet, de l'intimité de la hardeuse.

— Je suis sur le cul ! lâcha-t-elle, l'émotion lui faisant oublier son langage de femme du monde.

Tamara se rajusta et s'adressa de nouveau à Gérard Vernon, tout en lui désignant son épouse :

— Vous voyez cette femme ? fit-elle.

— Oui, répondit Vernon en se demandant où la sexologue voulait en venir.

— Elle est belle, continua Tamara.

— Je n'ai jamais dit le contraire, admit Vernon.

— Non, mais vous ne le voyez plus. Parce que vous ne la regardez plus comme un mâle, avec une bite et des couilles, et l'envie ardente de s'en servir.

Ces mots crus fouettèrent les sangs de Gérard Vernon, qui se sentit rougir... mais aussi, à sa grande surprise, s'ériger partiellement.

— Moi, je vais vous dire comment je la vois, cette femme, continua Tamara en dévorant des yeux une Françoise Vernon subjuguée.

Mais rosissante d'une satisfaction anticipée.

— Je la vois comme une fille superbe, bien roulée, chaude et excitante... C'est-à-dire exactement ce qu'elle est, et que vous ne voyez plus. Vous qui regardez mes films, Gérard, vous savez que j'aime les filles...

— Oui, admit timidement l'interpellé.

— Eh bien Françoise, elle m'excite, poursuivit Tamara en dévorant des yeux sa future proie.

Qui n'arrivait plus à détacher son regard du sien.

— Ça vous ennuerait que je me tape votre femme, Gérard ? fit Tamara.

Gérard Vernon avait l'impression d'avoir traversé l'écran et d'être entré de plain-pied dans un film porno.

Avec Tamara en vedette.

Et lui-même dans un rôle secondaire.

La sensation était tellement vertigineuse que la tête lui tournait. Il ne savait plus d'où venait la voix de la hardeuse. Il ne voyait que les flammes du feu artificiel qui dansaient devant ses yeux.

Il s'entendit répondre :

— Non, pas du tout.

Mais il avait bien conscience de ne pas être hypnotisé, ni sous l'effet d'une drogue ou d'un tour de magie quelconque.

Non, ce qui était en train de se passer n'était que le résultat de l'incroyable perception qu'avait Tamara de la sexualité de tous ceux qu'elle approchait. Cette fille n'était pas qu'une grande star du X. C'était aussi une réelle experte de tout ce qui concernait le sexe, douée d'une capacité quasi médiumnique à deviner chez les autres la moindre particularité sexuelle, les secrets les mieux enfouis...

Et possédant par surcroît une autorité naturelle à laquelle peu d'hommes – ou de femmes – devaient être capables de résister.

Pour l'heure, ni Gérard, ni Françoise Vernon, ne s'en sentaient capables.

Et dans le secret de leur subconscient, ni l'un ni l'autre n'en avaient envie.

Tamara se pencha à l'oreille de Françoise.

— Viens par ici, lui souffla-t-elle en l'entraînant vers la partie « boudoir » du cabinet de consultation. Déshabille-toi.

Françoise Vernon ne fit même pas semblant d'hésiter ou de jouer les timorées. De toute son âme, à présent, elle voulait ce qui était sur le point de se passer.

Alors que, avant d'entrer dans cette pièce, l'idée de faire l'amour avec une fille ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Tamara devina son inexpérience dans le domaine saphique.

— Je suis sûre qu'aucune femme ne t'a jamais touchée, sourit-elle.

— Non, admit Françoise Vernon, rouge pivoine.

Mais les yeux brillants de désir.

Tamara entreprit de la débarrasser de sa veste de tailleur, de son chemisier, puis de sa jupe.

— Tu vas voir, fit-elle de sa voix envoûtante. Ce à quoi il va assister va mettre ton mari dans un tel état qu'il va en jouir dans son pantalon. Après, il te désirera tellement qu'il sera à ta merci. Tu n'auras plus qu'à dire oui ou non, selon tes humeurs et tes envies...

La hardeuse-sexologue s'écarta pour présenter Françoise Vernon à son mari. La femme de l'agent immobilier était nue, à l'exception de son porte-jarretelles saumon, de sa culotte et de son soutien-gorge assortis.

Passant derrière elle, Tamara dégrafa le soutien-gorge et prit dans ses mains les deux seins fermes, en forme de pommes, de sa « patiente ».

— Jolis, fit-elle en les caressant. Très jolis. Deux petites merveilles. Si vous n'en voulez pas, Gérard, moi, j'en veux.

Elle vint se coller à la blonde et entreprit de lui lécher les seins, d'en mordiller goulûment les pointes, de les agacer entre le pouce et l'index.

Le visage levé, plus empourpré que jamais, Françoise Vernon respirait lourdement, les paupières à demi baissées sur un plaisir inavouable.

Tamara abandonna ses seins et descendit progressivement le long de son ventre plat et dur, léchant et embrassant les alentours du nombril, puis descendant encore.

Quand elle plongea sa main aux longs ongles noirs dans la fragile culotte de dentelle saumon, Françoise Vernon laissa échapper un cri rauque.

— Ça lui plaît, commenta Tamara à l'attention de Gérard Vernon. Et vous... ça vous plaît ?

Vautré dans son fauteuil — qu'il avait retourné pour être face à la scène —, l'agent immobilier fixait le spectacle avec des yeux qui semblaient sur le point de lui jaillir des orbites. De sa bouche entrouverte s'échappait un souffle rapide, pendant que, dans un geste incontrôlé, sa main droite massait à travers le tissu un membre gonflé à faire exposer son pantalon d'alpaga.

Tamara eut un sourire narquois :

— Oui, apparemment, ça vous plaît. Tous les mêmes, hein ? Incapables de baiser vos femmes, mais il suffit de deux filles qui se gouinent pour vous faire bander comme des cerfs. C'est pourtant vrai que vous avez une bite à la place du cerveau !

Gérard Vernon eut un pâle sourire, signe que son esprit enregistrait vaguement les insultes de Tamara, mais les reléguait dans un dossier à examiner plus tard. En clair, qu'il s'en foutait.

À cet instant, elle avait parfaitement raison : il avait réellement « une bite à la place du cerveau ».

Sa température monta encore de quelques degrés quand la hardeuse fit glisser la petite culotte sur les cuisses de Françoise, révélant une toison blonde, mousseuse, enveloppant la corolle nacrée d'une féminité délicate.

— Qu'il voyait, lui semblait-il, pour la première fois.

Votre femme a un sexe ravissant, feula Tamara. J'ai envie de le bouffer. Et je peux vous dire qu'elle en crève d'envie, elle aussi. Cette fois, je ne vais même pas vous demander la permission.

Elle approcha son visage de celui de Françoise Vernon :

— Tu as envie que je te bouffe la chatte ? susurra-t-elle.

— Oui... gémit la blonde... s'il vous plaît.

La hardeuse la repoussa gentiment en arrière, jusqu'à ce qu'elle tombe en douceur sur la fourrure du grand lit rond. Instinctivement, elle écarta les

jambes au maximum, offrant à son mari et à Tamara une vue détaillée de sa féminité la plus secrète.

Tout en contemplant d'un œil satisfait ce qui s'offrait à elle, Tamara se déshabilla. Comme Gérard Vernon l'avait subodoré en entrant, elle ne portait rien sous sa veste noire. Et comme sa femme avait déjà pu le constater, elle n'était vêtue, sous sa jupe sombre, que de bas à jarretières.

En découvrant sous ses yeux, « en direct live », ce corps qui l'avait tant fait fantasmer – et jouir, par écran interposé –, Gérard Vernon faillit exploser dans son pantalon.

Habillée uniquement de ses bas gris perle et de ses bottines, Tamara se laissa tomber à quatre pattes sur le lit rond, entre les jambes de Françoise. Après quelques préliminaires rapides consistant à parcourir de baisers le ventre et l'intérieur des cuisses veloutées, elle plongeait sa bouche, langue pointée, au cœur même de l'intimité la plus délicate de sa patiente.

Qui poussa un tel cri de bonheur que Tamara releva brièvement la tête, surprise, croyant qu'elle avait déjà atteint l'orgasme.

Elle reprit la caresse savante qu'elle venait seulement d'entreprendre. Et Françoise Vernon reprit au « bas de la pente » la montée progressive qui allait la conduire à l'explosion.

N'y tenant plus, Gérard Vernon se dégrafa, libérant un membre plus tendu qu'une catapulte, plus gorgé de désir qu'un fruit gavé de soleil, et commença à se caresser ouvertement.

Au stade où on en était, pensait-il, plus la peine de se gêner.

Finalement, ici, ce n'était rien d'autre qu'une sorte de bordel.

Et cette Tamara, avec ses airs supérieurs de grande prêtresse du sexe et ses poses de thérapeute, n'était rien de plus que ce qu'elle était à l'écran : une salope impériale, chaude comme la braise et affolée du cul. Pour qui ces soi-disant consultations de sexologie n'étaient qu'un prétexte de plus pour s'envoyer en l'air.

Il fallait reconnaître que c'était bien trouvé : elle avait une préférence avouée pour les filles, elle réservait donc ses « consultations » en priorité aux femmes. Elle leur faisait à toutes cracher le maximum, tout en s'envoyant celles qui lui plaisaient. C'était sûrement aussi lucratif et – pour elle – bien plus agréable que de se faire bourrer devant les caméras par des étalons avec lesquels elle faisait probablement semblant de jouir.

Quoi qu'il en soit, les quatre cents euro qu'elle allait réclamer à sa femme à la fin de cette séance de galipettes, c'était de sa poche à lui qu'ils allaient sortir, vu que Françoise ne travaillait pas.

Par conséquent, il n'y avait pas de raison qu'il fasse ceinture et se contente de regarder.

Que Tamara initie Françoise aux délices du « gazon », il était pour : ça lui

permettrait, plus tard, d'organiser d'autres petites séances à trois, avec des amies de sa femme.

Mais dans l'immédiat, il n'était pas question une minute de plus de s'amuser sans lui.

En deux temps, trois mouvements, il se déshabilla entièrement. Puis, son membre à la main, pointé comme une lance, il se présenta derrière Tamara. La hardeuse, croupe cambrée, levée vers lui comme une offrande sacrée, avait toujours le visage enfoui entre les cuisses de Françoise. Qui gémissait de plus en plus fort.

Il avait intérêt à se dépêcher d'entrer dans la danse avant que tout soit fini.

Il écarta les jambes pour que son membre se présente à la hauteur de la vulve de Tamara... ornée du petit anneau qu'il avait vu dans tant de films. Il éprouvait une excitation supplémentaire à l'idée que dans un instant, il allait se trouver à la place de Rocco Siffredi, Ian Scott, Philippe Dean, et tous les autres hardeurs qui avaient emprunté le même chemin...

Bien calé sur ses antérieurs, il empoigna les deux demi-sphères charnues de la diva du sexe, les écartant en même temps pour mieux s'ouvrir le passage.

Ce fut comme s'il venait de poser la main sur un crotale en train de faire sa sieste.

La hardeuse se retourna vers lui à une vitesse foudroyante, et sa main, comme propulsée par une catapulte, le gifla sans même qu'il l'ait vue venir.

La baffa, à lui dévisser la tête, le sonna comme un uppercut asséné par un boxeur poids lourd et il recula, à la recherche de son équilibre.

— Je t'interdis de me toucher, espèce de merde ! cracha Tamara avec un rictus de haine. C'est ta femme qui a besoin de moi ! C'est elle dont je m'occupe et vous allez en profiter tous les deux ! Ça devrait te suffire, non ! Alors tu restes dans ton fauteuil et tu te branles si ça te fait plaisir, mais c'est tout ! Si jamais tu me touches encore, je lâche Adolf et il te bouffe les couilles ! Vu ?

— Vu, fit Gérard Vernon, hagard, en se laissant retomber dans son fauteuil de velours grenat.

Il recommença à se caresser machinalement, mais son érection avait fondu et il eut un peu de mal à la récupérer.

Pour Françoise, en revanche, tout allait bien.

À la voir – et surtout à l'entendre –, on aurait eu du mal à croire qu'elle avait le moindre problème sexuel.

Et encore plus à croire que c'était la première fois qu'elle faisait l'amour avec une fille.

En tout cas, Tamara, toute garce qu'elle était, avait raison : Gérard Vernon avait envie de sa femme pour la première fois depuis des années.

Et plus qu'il se souvenait avoir jamais eu envie d'elle.

Il se rajusta sans avoir joui, décidé à garder toutes ses réserves de désir et d'énergie sexuelle retrouvée pour ce soir.

Ce soir, Françoise allait y avoir droit.

Ah, elle se plaignait que son mari la délaissait sexuellement ? Eh bien ce soir, elle allait voir ce qu'elle allait voir.

Une séance auprès de laquelle celle de cet après-midi, avec Tamara, n'était qu'un préliminaire.

Ce soir, elle allait goûter au bâton, au vrai ! et ça serait autre chose que de se faire brouter par cette pute. C'est ça qu'elle voulait, cette chienne ? Elle allait être servie !

Françoise interrompit les réflexions de son mari en poussant une série de cris annonçant qu'elle venait d'être fauchée par un orgasme violent. Son corps se tendit comme un arc, la bouche de Tamara toujours collée à son ventre. Quand elle retomba, les deux femmes se détachèrent enfin et la hardeuse, le visage trempé, se tourna vers Gérard Vernon avec un sourire triomphant.

— Alors, fit-elle de sa célèbre voix, vous avez envie de la baiser, maintenant, oui ou non ?

— Oui, admit l'agent immobilier... Terriblement.

Tamara eut un petit rire :

— Ça ne rate jamais. Jusqu'à aujourd'hui, votre femme n'était que votre femme, c'est-à-dire la dernière au monde dont vous aviez envie. Maintenant que vous l'avez vue dans la peau d'une actrice porno, dans une scène porno, avec une hardeuse professionnelle, elle vous apparaît sous un jour complètement différent : elle est entrée dans le monde de vos fantasmes.

Gérard Vernon hochait la tête en une approbation muette. Il devait bien reconnaître que Tamara avait raison.

Il regarda sa femme, qui achevait de se rhabiller.

C'était vrai, qu'il la voyait différemment.

— Excusez-moi pour tout à l'heure, au fait, dit Tamara, j'ai réagi un peu violemment. J'aurais dû vous prévenir que je ne supporte pas qu'un homme me touche sans que j'y sois mentalement préparée.

— Ça ira... fit Vernon en frottant sa joue endolorie.

— Tiens, fit la diva du X, ça me fait penser qu'il faut que je donne à manger à Adolf. Sinon, c'est moi qu'il va bouffer...

Elle disparut dans la pièce voisine en appelant son chien. Françoise et Gérard Vernon l'entendirent l'appeler plusieurs fois de suite, avec insistance et avec des : « Alors, mon gros, réveille-toi !... Réveille-toi, quoi !... »

Puis, soudain, le couple sursauta quand la hardeuse poussa un hurlement !

Un cri déchirant, à faire trembler les murs !

Dans le même réflexe, Françoise et Gérard Vernon se précipitèrent.

Dans la pièce voisine, Tamara était couchée contre le corps d'un énorme bouledogue inerte, dont elle serrait contre elle la tête à la mâchoire prognathe et aux yeux fermés.

Elle leva vers le couple un regard noyé de larmes.

— Adolf est mort ! gémit-elle d'une voix brisée. Cette ordure me l'a tué !

CHAPITRE XII



Cette fois, la porte de l'appartement de Tamara ne s'ouvrit pas automatiquement, commandée à distance par la maîtresse des lieux. Elle s'écarta sur une créature que Boris Corentin ne connaissait pas encore, mais avec laquelle il eut tout de suite envie de faire connaissance.

Vu qu'elle était au moins aussi spectaculaire que Tamara elle-même.

Elle aussi était brune-aile-de-corbeau et devait mesurer un bon mètre quatre-vingts. Ses cheveux raides, défaits, tombaient sur ses épaules laissées nues par une sorte de polo très échancré.

Et gonflé par une paire de seins qui devaient avoir la taille et la fermeté de deux melons bien mûrs.

Elle ne portait pas de talons hauts, mais une paire de mocassins chic, et un pantalon de daim qui allongeait encore un peu plus ses jambes interminables.

Son visage à l'ovale parfait était agrémenté par une bouche aux lèvres gourmandes, un nez légèrement busqué, des pommettes hautes et des yeux noisette au fond desquels brillait une flamme que Boris connaissait bien : celle de la soif insatiable de sexe.

Un sourire dévoila ses dents éclatantes quand elle découvrit Corentin. « Au moins, pensa-t-il, celle-ci n'a pas l'air trop braquée contre les hommes. »

— Bonjour, fit-elle d'une voix douce en lui tendant la main, je m'appelle Flavia. Je suis la meilleure amie de Tamara.

— Commandant de police Boris Corentin, fit Boris en entrant pour la deuxième fois dans l'immense appartement-jardin japonais de la star du X. Ravi de vous connaître. Vous êtes sa meilleure amie, ou ?...

Flavia eut un petit rire espiègle :

— Voyons, commandant. Vous connaissez suffisamment Tamara, à présent, pour savoir qu'on ne peut pas être sa meilleure amie sans être aussi sa partenaire sexuelle.

— Où avais-je la tête ! s'excusa Boris.

Tamara avait demandé à son amie de la réveiller vers vingt heures, et il n'était que dix-neuf heures trente. Boris était arrivé un peu en avance. Flavia l'installa dans le salon-jardin, un verre à la main, dans le même fauteuil où il avait eu sa première conversation avec Tamara. Et elle se laissa tomber sur le siège occupé par la hardeuse lors de cette même entrevue. Mais en balançant négligemment sa jambe gauche par-dessus l'accoudoir. Ce qui lui fit faire une sorte de grand écart, face à Boris.

Lequel ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil à son entrejambe... en imaginant qu'elle portait autre chose qu'un pantalon.

Flavia surprit son regard.

— Si vous voulez, je vous la ferai voir, sourit-elle.

— Quoi ?

— Ma chatte. C'est bien elle que vous imaginiez, il y a une seconde... commandant ?

Boris eut un raclement de gorge embarrassé.

— Ne soyez pas gêné, poursuivit Flavia, un beau et grand garçon comme vous ! Vous oubliez qu'ici, vous êtes chez Tamara, c'est-à-dire dans une autre dimension sexuelle, une dimension où les préjugés, les tabous et la morale bourgeoise ou religieuse n'existent pas. Tu me plais, je te plais, on a envie l'un de l'autre, on baise. C'est aussi simple que ça.

Corentin avala une lampée du *single malt* douze ans d'âge que la somptueuse créature avait eu la prévenance de lui servir.

— Je m'en souviendrai, dit-il. Et maintenant, puisque vous êtes sa meilleure amie, parlez-moi un peu de Tamara, en attendant que je puisse la voir. Dans quel état est-elle ?

— Très choquée. La première chose qu'elle a faite en rentrant chez elle, en début d'après-midi, a été de me téléphoner pour me supplier de venir. Elle ne pouvait pas rester toute seule, m'a-t-elle dit. Elle m'a appris qu'on venait de lui tuer son chien et m'a demandé de vous appeler en vous demandant de venir le plus vite possible. C'est tout. Rien que ça, elle a eu du mal à le dire, tellement elle était déchirée par la douleur.

Flavia dégusta une gorgée du même whisky qu'elle avait servi à Corentin :

— Très franchement, commandant... Je connais Tamara depuis l'adolescence et je peux vous dire qu'elle est dure comme du *kevlar*. C'est la première fois que je la vois pleurer comme ça ! je savais qu'elle adorait son clebs par-dessus tout, mais à ce point-là !...

— Eh bien moi, ça ne m'étonne pas tant que ça, fit Corentin. Elle a même tout à fait le profil : femme célibataire, faisant un métier dur, en bagarre constante pour s'affirmer, sans homme sur lequel s'appuyer... pour peu que cette femme ait un animal domestique – généralement un chien –, il se créera entre elle et lui un lien sentimental hyper-développé, compensant l'absence de réelle relation affective.

La sculpturale brune eut un hochement de tête admiratif :

— Bravo ! Flic et psy en même temps...

— Élémentaire, chère madame, fit modestement Boris.

Il se pencha en avant, vers son interlocutrice :

— Je voudrais que vous me disiez quelque chose...

— Oui ?

— Quels ont été les mots exacts de Tamara, quand elle vous a appelée pour vous annoncer la mort de son chien ?

Flavia n'hésita pas :

— Oh ça, ils sont gravés : « Viens tout de suite ! J'ai besoin de toi ! Cette ordure m'a tué Adolf ! » Voilà... Ensuite, elle m'a juste donné votre nom et votre téléphone en me demandant de vous appeler pour vous faire arriver le plus vite possible. Elle n'avait pas la force de le faire elle-même, m'a-t-elle dit. Et elle a raccroché.

Corentin réfléchit, tout en avalant une autre lampée du précieux nectar écossais.

« Cette ordure m'a tué Adolf... » répéta-t-il à mi-voix, pour lui-même.

Il sortit de son absence pour demander :

— Mais qu'est-ce qui la rendait aussi certaine que son chien n'était pas mort de mort naturelle ? Elle n'est pas vétérinaire, après tout.

— Non, fit la voix de Tamara, derrière lui. Mais Antoine Feuillant, il l'est, lui !

Boris se retourna d'un bond.

Tamara le dominait de toute sa hauteur. Elle portait une sorte de robe d'intérieur chinoise en soie noire, boutonnée de l'épaule jusqu'au cou, mais fendue de chaque côté jusqu'au-dessus des hanches. C'était la première fois que Boris la voyait avec les cheveux dénoués, cascading sur ses épaules, ce qui lui donnait un vague air de famille avec Flavia, sa « meilleure amie ».

En fait, la principale différence entre les deux filles ne venait pas de leur apparence, mais de l'intérieur : Flavia dégageait un mélange de force et de douceur, alors que chez Tamara, la froideur et la dureté dominaient tout.

En tout cas, elle semblait à peu près remise du choc qu'elle avait subi.

Corentin se leva :

— Asseyez-vous, je vous en prie. Vous avez besoin de vous reposer...

Les yeux noirs de la hardeuse lancèrent des éclairs :

— J'ai surtout besoin de tuer l'ordure qui a tué Adolf ! Assassin et sans couilles, en plus ! S'en prendre à un chien !

Elle sortit de sa transe meurtrière pour enchaîner :

— Je crois que je vais aller me réallonger dans ma chambre. Venez avec moi, il faut qu'on parle.

Avec un pâle sourire à Flavia :

— Chérie, tu as été sage, au moins, avec monsieur Corentin ?

— Je n'ai pas eu le temps de te tromper avec lui, répondit gaiement son amie. Tu es arrivée trop tôt.

— Merci d'avoir pris soin de lui, en tout cas, fit Tamara en se dirigeant vers sa chambre.

Celle-ci ressemblait à peu de chose près à ce que Boris avait imaginé.

Tendue de noir, moquetée de même, avec un lit immense aux draps noirs, eux aussi. La commode, les portes coulissantes du dressing, les fauteuils... tout était noir.

On avait beau savoir que c'était la couleur fétiche de la maîtresse des lieux, ce catafalque avait quand même de quoi donner des idées... aussi noires que tout le reste.

— Ça ne vous donne pas le cafard, tout ce noir ? ne put s'empêcher de demander Boris.

— Moi, c'est le blanc qui me fout le bourdon, répondit Tamara en se jetant sur le lit. Pour moi, le blanc, c'est la couleur des salles d'opération et de dissection. La vraie couleur de la mort.

Corentin n'insista pas. Chacun ses perversions, chacun ses petites manies...

Il s'assit au pied du lit.

Tamara ne se glissa pas entre les draps mais s'allongea dessus en se calant contre ses oreillers. Les pans de sa longue robe d'intérieur noire s'écartèrent, découvrant une de ses jambes jusqu'à l'aîne. Et même au-delà. Boris entraîner le « bouc » qui ornait son sexe presque entièrement épilé.

Elle ne fit rien pour rectifier sa tenue. Mais c'était vrai que, comme Flavia l'avait rappelé à Boris, on était ici dans « une autre dimension sexuelle ».

— J'ai peur, dit-elle soudain... Je joue les bravaches, comme ça, mais je crève de peur.

— Ne vous en faites pas, tenta de la rassurer Corentin : à partir de maintenant, j'installe une surveillance permanente en bas de chez vous et vous aurez droit à une protection rapprochée, où que vous alliez. Vous serez en sécurité à cent pour cent.

— Merci, fit Tamara d'une petite voix.

— Je parlais de vétérinaire, tout à l'heure, reprit Corentin, et vous avez mentionné le nom de ?...

— Antoine Feuillant, dit Tamara. C'est le plus important et le meilleur vétérinaire de Neuilly. Dès que j'ai trouvé Adolf... inerte, je l'ai transporté dans ma voiture – non sans mal, parce qu'il pesait une tonne ! – et j'ai foncé chez Feuillant, qui l'a examiné.

Elle s'empara d'une feuille à en-tête qui traînait sur le lit et la tendit au policier :

— Voilà son diagnostic : empoisonnement. Il a gardé le corps pour analyses avant la crémation, mais je sais très bien ce qu'il va trouver : un mélange de cyanure et de mercure... Le même petit cocktail que cette ordure utilise depuis le début !

— D'ailleurs, reprit Boris, j'ai l'impression que vous avez tout compris, à l'instant où vous avez découvert le corps de votre chien. C'est pour ça que votre premier cri a été : « Cette ordure me l'a tué ! » Pas une seconde vous n'avez pensé qu'il avait pu mourir de mort naturelle. Et pas une seconde vous n'avez pensé que le coupable pouvait être quelqu'un d'autre que celui qui cherche à vous atteindre depuis le début de cette histoire.

— C'est vrai, admit Tamara. Mais pourquoi mon chien ?...

Boris retint un petit rire sec :

— Mais parce que c'était l'être auquel vous teniez le plus au monde, et qu'il le savait. Il voulait vous atteindre, et il a réussi. Reconnaissez que la mort des autres victimes ne vous a pas autant bouleversée.

— Je ne les connaissais pas.

— Non, mais Verushka, la hardeuse hongroise, vous la connaissiez. Je ne dis pas que c'était votre meilleure amie, mais vous la connaissiez. Et quand nous avons évoqué ensemble son assassinat, les mots que vous avez utilisés ont été très précisément : « Une hardeuse dont personne n'avait rien à foutre ».

Tamara leva vers Corentin un regard lourd :

— Et alors ?... Vous êtes en train de me dire que je suis une mauvaise fille ? Que j'ai le cœur sec ?

Boris eut une moue évasive :

— Je ne vous juge pas et je ne vous reproche rien. Vous êtes ce que vous

êtes. Disons seulement que vous ne faites pas vraiment penser à Mère Teresa.

Tamara eut un drôle de sourire, et cambra légèrement les reins sur ses oreillers :

— Le bon côté, c'est que physiquement non plus, je ne ressemble pas à Mère Teresa, avouez-le.

— Je le reconnais. Dites, pour revenir à ce qu'on disait... En tuant votre chien, il se peut que notre homme se soit partiellement trahi. Il savait que ça vous blesserait profondément, donc il vous connaît.

Tamara roula sur le côté pour attraper son paquet de cigarettes, sur sa table de nuit. Dans le mouvement, sa robe d'intérieur s'ouvrit complètement, dénudant ses longues jambes et ses fesses hautes et pommelées, fermes comme celles d'une gymnaste olympique.

Elle resta dans cette position le temps de fouiller dans son paquet et d'allumer sa cigarette, c'est-à-dire assez longtemps pour que Boris puisse profiter amplement de la vue sur sa croupe, et la féminité charnue qui se devinait entre ses jambes.

Pas plus qu'auparavant, Tamara ne sembla gênée de s'offrir ainsi aux regards de son visiteur masculin.

— Oui, il me connaît probablement, répondit-elle en se retournant. Mais il suffit de m'avoir vue cinq minutes avec mon chien pour comprendre que je l'adore... que je l'adorais. Ce qui signifie que ce type peut aussi bien être un proche que quelqu'un que j'ai rencontré une fois... Ça fait encore quelques centaines de suspects.

Corentin lissa pensivement le couvre-lit noir du plat de la main.

C'était l'évidence même : des centaines de suspects, parmi lesquels aucun ne ressortait vraiment.

— Et je suppose que ni la gardienne, ni aucun autre occupant de cet immeuble n'ont vu qui que ce soit de louche ou d'inconnu s'y introduire ?...

À la question, somme toute banale, de Corentin, Tamara eut une réaction étrange : elle détourna le regard et souffla sur le côté la fumée de sa cigarette. On aurait dit, soudain, qu'elle avait quelque chose sur la conscience. Quelque chose de difficile à avouer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Boris. Vous me cachez quelque chose, ou quoi ?

La reine du hard se redressa sur ses oreillers et plia les genoux, ce qui eut pour effet de libérer ses jambes de la robe noire, dont le tissu se trouva rassemblé au milieu, comme une sorte de cache-sexe.

— Je ne vous ai pas tout dit, la dernière fois, fit-elle après un temps d'hésitation.

— C'est-à-dire ?...

— Eh bien, me concernant, concernant mon business, mes activités, tout

ça...

— Et qu'est-ce que vous ne m'avez pas dit ?

Après une nouvelle hésitation, Tamara se lança, avec l'air d'une gamine prise en faute :

— J'ai une... consultation de sexologie, à Neuilly, pas très loin d'ici. Je loue un petit appartement près du Pont de Neuilly, où je reçois mes... patientes. Ce sont des femmes en difficulté sexuelle, que j'aide à résoudre leurs problèmes.

Corentin crut qu'on venait de lui renverser une casserole d'eau glacée sur la tête. S'il ne s'était pas retenu, il l'aurait giflée !

— Quand je pense, rugit-il, que vous êtes venue quémander notre aide et notre protection ! Que vous vous êtes permise d'engueuler le patron de la Mondaine et de me convoquer comme un larbin !... Tout ça pour me faire des cachotteries dignes d'une... d'une gamine arrogante et irresponsable ! Vous voulez que je vous dise ? Vous avez de la chance que l'autre dingue se soit contenté de votre chien ! Il aurait aussi bien pu vous tuer, vous, sans être le moins du monde inquiet ! Vous aviez tout fait pour ça !

Tamara se rebiffa :

— Calmez-vous ! fit-elle en frappant son couvre-lit du plat de la main. J'ai eu tort de vous cacher ma consultation de sexologie, je le reconnais. Je ne sais pas ce qui m'a prise : une envie de me garder une espèce de jardin secret, j'imagine, un endroit où la police n'irait pas fouiller. Naïvement, je n'imaginais pas que « l'autre dingue », comme vous dites, pourrait y avoir accès.

— Tiens ! Et pourquoi donc ?

— Parce que seul le numéro de téléphone figure sur mon site web, et que je ne donne jamais l'adresse à un homme.

Boris haussa les épaules :

— Et il ne vous est pas venu à l'idée que votre ennemi pourrait tout simplement avoir une complice féminine ? Une fille qu'il utiliserait juste pour se faire communiquer cette adresse tellement secrète que vous ne l'avez même pas donnée à la police ?...

La reine du X, piteuse, secoua la tête en recrachant la fumée de sa cigarette :

— Non, ça ne m'est pas venu à l'esprit. J'ai été conne, je le reconnais. Excusez-moi. Et s'il vous plaît, arrêtez de m'engueuler.

Boris respira profondément :

— N'en parlons plus... Ou plutôt, si, parlons-en, au contraire. Racontez-moi un peu ce que vous faisiez à votre « cabinet de consultation », aujourd'hui. Vous allez me dire que vous consultiez. Qui, pourquoi, comment ?... Faites-moi un récit détaillé.

Tamara obéit exactement aux exigences de Boris. Elle lui raconta sa petite séance du début d'après-midi, avec Françoise et Gérard Vernon.

Avec tous les détails.

Et sur un ton parfaitement détaché, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre.

Quand elle eut terminé, la température de Boris était montée de quelques degrés.

Il prit sur lui-même pour demander :

— En tout cas, cet après-midi, vous avez fait une exception à votre règle : il y avait un homme, présent à votre consultation.

La diva du sexe balaya cette évocation d'un revers de main :

— Je vous l'ai dit : je reçois les couples, quand la femme tient absolument à venir avec son mari, mais ce sont d'abord et avant tout les femmes, que je traite.

Corentin réfléchit.

— Et vous n'avez pas constaté d'effraction ? Personne ne s'est introduit dans votre cabinet de consultation en votre absence ?...

Tamara eut une moue évasive :

— Je suppose que si. Mais je n'ai rien remarqué : il s'est arrangé pour faire ça proprement, sans laisser de traces.

Elle hésita et ajouta :

— Je me souviens, maintenant... Hier... Une fille m'a appelée. Elle avait une voix jeune, avec une petite pointe d'accent allemand. Ce qui m'a étonnée, ce n'est pas l'accent, c'est la jeunesse...

— Pourquoi, interrogea Boris, les jeunes n'ont pas de problèmes sexuels ?

— Si, mais ils consultent rarement les sexologues. Bref, la fille a pris rendez-vous pour ce matin, fin de matinée... mais elle n'est jamais venue.

— Vous m'étonnez ! fit Boris. Elle n'est pas venue, mais votre empoisonneur, lui, il est venu, probablement armé d'un bon passe-partout. Il a attendu que vous sortiez déjeuner et il est allé tranquillement mélanger son poison à la pâtée de votre pauvre toutou...

À cette évocation, le masque de Tamara sembla se fissurer et elle fondit en larmes.

Pas longtemps.

Au grand étonnement de Boris, elle releva la tête quinze secondes plus tard, les yeux secs, comme si rien ne s'était passé.

Elle fixa Corentin avec cet air étrange qu'elle avait quelquefois, comme si elle était soudain devenue quelqu'un d'autre.

— Vous savez quoi ?... fit-elle.

— Quoi ?

— Ces boules de geisha... passé un certain seuil de stress et d'anxiété, ça n'a plus aucune efficacité.

D'un geste vif, elle rejeta le pan de sa robe qui recouvrait son ventre, offrant son sexe épilé – et le « bouc » qui le couronnait – aux regards de Boris.

Qui remarqua tout de suite le cordon argenté qui sortait de la féminité de la hardeuse et pendait entre ses cuisses.

Elle s'en empara entre deux doigts et tira dessus, délicatement mais fermement, faisant sortir d'elle-même les fameuses *Smartballs* de son catalogue virtuel.

Les mêmes que celles qui avaient tué Sophie Rivière, la première victime de l'histoire.

— Eh bien, remarqua Corentin, vous n'avez pas peur, vous, au moins !

— Je les ai fait analyser avant de m'en servir : aucun risque.

Elle les jeta sur le lit :

— De toute façon, elles ne suffisent plus à me faire du bien. C'est autre chose, dont j'ai besoin...

— Ah oui ? fit Boris, mi-figue, mi-raisin. Et de quoi donc ?

Au lieu de répondre, la star du X se leva et déboutonna sa robe de la nuque à l'épaule. Puis, elle la fit glisser à terre.

Quand elle s'avança vers Boris jusqu'à le frôler, elle n'était plus vêtue que du petit anneau d'argent qui ornait sa fleur intime. Elle lui tendit la main pour le faire lever.

— Il n'y a qu'une seule chose qui puisse me faire du bien, au stade où j'en suis, murmura-t-elle à son oreille... c'est toi.

Avec une habileté diabolique, elle fit glisser le blouson de Corentin et sauter les premiers boutons de sa chemise, avant même qu'il ait le temps de s'en apercevoir.

— J'ai une envie folle de toi, feula-t-elle à son oreille... de ta queue... Tu vas me baiser et tu vas me faire jouir.

— Je croyais que vous... que tu préfèrais les femmes, se défendit faiblement Boris.

— D'habitude, oui, mais depuis que je te connais, j'ai presque envie de virer ma cuti. Ce soir, en tout cas.

Une petite voix, dans le subconscient de Boris, lui disait d'envoyer promener cette fille qui se croyait tout permis, y compris de le traiter, lui, Boris Corentin, comme un des nombreux godemichés de sa collection.

Mais la formidable érection qui déformait le tissu de son pantalon lui disait exactement le contraire.

— À propos de filles, dit-il encore. Qu'est-ce que celle d'à côté va...

— C'est un canon, tu as raison, l'interrompit Tamara. Moi, elle me fait mouiller, rien que de penser à elle. Et avec ça, une vraie tornade sexuelle. Ne t'inquiète pas : elle va nous rejoindre dans une minute. Elle suit nos ébats par un petit guichet prévu à cet effet, histoire de ne pas rentrer trop tôt, ou trop tard...

Boris n'en revenait pas de ce qu'il entendait. Et encore moins de ce qu'il faisait...

Un instant plus tard, complètement nu, il roulait sur le lit de Tamara, chaque centimètre carré de son corps collé à celui de la diva du porno. Qui grognait littéralement de désir.

Soudain, elle s'écarta de lui et le poussa, dos contre les oreillers, à peu près dans la position qu'elle occupait tout-à-l'heure.

— Avant de m'empaler dessus, je veux y goûter, murmura-t-elle.

La hardeuse poussa un petit cri de surprise et d'excitation, en découvrant le magnifique pieu de chair qui se dressait au bas du ventre de Boris.

— Quelle queue ! fit-elle. Y'a longtemps que j'en ai pas vu d'aussi belle !

De sa part, il y avait de quoi être flatté.

Boris ferma les yeux de contentement, quand il se sentit disparaître à l'intérieur du puits brûlant de sa bouche...

Mais il les rouvrit en entendant soudain la voix de Flavia :

— C'est vrai qu'elle est belle ! On partage ?...

Surgie d'on ne savait où, la brune longiligne était debout au pied du lit.

Entièrement nue, offrant à la vue de Boris ses magnifiques seins ronds et lourds, ainsi que la luxuriance d'une toison noire, beaucoup plus abondante que celle de Tamara.

Flavia plongeait littéralement sur le lit pour prendre sa place, tout contre Tamara, entre les jambes largement ouvertes de Boris.

L'instant d'après, deux dizaines de doigts féminins caressaient sa colonne virile et jouaient avec les sacs lourds et soyeux qui pendaient entre ses cuisses ; deux paires de lèvres couvraient de baisers toute la longueur de son membre gorgé de sang, avant de l'engloutir tour à tour... Deux langues tourbillonnaient ensemble autour du champignon violacé qui couronnait sa virilité triomphante...

Chacune de ces langues était ornée d'un piercing avec une petite borde d'argent, ce qui démultipliait les sensations de l'heureux bénéficiaire...

Le cerveau noyé dans un océan de plaisir, Boris Corentin se disait que s'il y avait quelque part un tueur en liberté, il était loin...

Très loin...

CHAPITRE XIII



Boris gara sa Mégane banalisée dans le vaste espace en friche qui faisait office de parking, à gauche de l'allée conduisant à la villa.

Impressionnante, la villa.

Entourée d'un parc de vingt hectares, lui-même cerné d'un haut mur, clos par une grille commandée électriquement depuis la maison, elle avait été conçue dans les années soixante par un architecte français de renommée internationale. Celui-ci y avait donné libre cours à sa fantaisie, son imagination et son talent. Résultat : un assemblage audacieux de cubes blancs jetés les uns sur les autres, avec d'immenses terrasses communicantes et des murs de verre, presque pas de cloisons intérieures, le tout donnant l'impression d'une sorte de gigantesque loft à plusieurs niveaux où il était pratiquement impossible de s'isoler.

Même les salles de bains n'étaient pas closes, mais « plantées » au milieu d'espaces – on pouvait difficilement parler de « pièces » – ouverts d'un côté sur l'extérieur, de l'autre sur le reste du bâtiment.

Boris connaissait la disposition des lieux avant même d'avoir pénétré dans la maison de Feucherolles, située à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Paris, pour la bonne raison que Tamara lui en avait montré un jeu de photos.

En même temps qu'elle lui en avait donné l'adresse et expliqué la façon la

plus rapide d'y accéder.

La patronne de « Sweet Films » était familière de l'endroit, que sa maison de production avait déjà loué plusieurs fois pour des tournages.

Après leur trio érotique de la veille, avec la sculpturale Flavia, Boris et les deux femmes avaient bu un verre, histoire de reprendre souffle et de réfléchir posément à la situation.

Même si ça ne l'avait pas empêchée de s'éclater sexuellement, Tamara reconnaissait qu'elle était grave... la situation.

Et pour tout dire, même si on ne l'avait pas cru un quart d'heure avant, elle crevait de peur.

L'homme qui avait tué plusieurs fois par l'intermédiaire des sex toys vendus sur son site, qui avait brûlé à l'acide des victimes innocentes, pour finalement empoisonner son bouledogue, allait maintenant s'en prendre à elle, directement.

C'était, selon une logique terrifiante mais incontournable, l'étape suivante.

La dernière.

Le problème qui se posait maintenant à Corentin était d'empêcher le tueur d'aller jusqu'au bout de son plan.

Et donc de protéger Tamara par tous les moyens.

Le premier de ceux-ci, et sans doute le plus efficace, consisterait à ne plus la quitter d'une semelle à partir de maintenant.

Lorsqu'ils avaient évoqué ensemble son rôle de « garde du corps » et sa tactique de « sécurité rapprochée », Tamara l'avait pris au pied de la lettre en se « rapprochant » de lui une nouvelle fois et en lui confiant son corps à « garder », pour qu'il en fasse ce que bon lui semblerait. Pour un petit moment, en tout cas.

Une nouvelle fois, Boris avait laissé sa conscience de flic être emportée par le formidable raz de marée de désir que Tamara lui inspirait. Il se le reprochait, bien sûr. Mais il s'était senti incapable de lutter contre cette attirance soudaine et irrésistible dont il avait été le premier surpris.

Lors de leur première rencontre, la célèbre hardeuse ne lui avait inspiré qu'une vive antipathie, qui semblait d'ailleurs réciproque.

La vie, décidément, était pleine de surprises...

Boris s'approcha de la villa « Floridia » – c'était le nom que son architecte lui avait donné – en se remémorant la fin de sa conversation avec Tamara, tard dans la nuit. « Je commence un tournage demain, avait-elle dit. Impossible que ma société reste improductive un jour de plus. Avec mes frais de fonctionnement, mes charges et la masse salariale que j'ai sur les bras, je cours tout droit au dépôt de bilan. Et il n'est pas question que je donne cette satisfaction à l'enfoiré qui a juré de me détruire. »

Boris avait eu beau protester, tenter de la décourager, tout faire pour la persuader de rester enfermée chez elle, ça n'avait pas entamé sa détermination. Et comme il n'avait aucun moyen légal de l'empêcher de travailler...

— On n'a qu'à faire comme ça, avait-elle proposé : tu te pointes sur le tournage en fin de matinée, quand on aura commencé à travailler et que tout le monde sera pris par ses occupations respectives. Si on te pose des questions, tu es un hardeur que j'ai rencontré et engagé personnellement.

Avec un demi-sourire, et en flattant du bout des doigts l'espèce de python sommeillant dans le pantalon de Boris, elle avait ajouté :

— D'ailleurs, c'est à peu près la vérité : je t'ai effectivement testé personnellement, et tu as effectivement tout ce qu'il faut là où il faut. En plus, tu t'en sers comme un dieu ! Bref, toutes les qualités pour devenir le Rocco Siffredi français.

— J'y songerai, avais souri Corentin, si je quitte la police et que je cherche une nouvelle voie.

Je mettrai mon réalisateur dans le coup. Il sera le seul à savoir qui tu es vraiment. Il s'appelle Max Imum. Serge Couzinet, de son vrai nom.

En passant devant une sorte de mobil-home à claire-voie qui devait être la cantine de l'équipe, Boris Corentin songeait à ce détail cocasse : le vrai nom de ce réalisateur de films de cul qui se faisait appeler Max Imum, était Serge Couzinet !

Mais après tout, ça valait bien Sylviane Leboeuf, le vrai nom de Tamara.

L'entrée de la villa « Floridia » – une sorte de hall blanc et marbré, façon tour de La Défense – était désert.

Vu le nombre de véhicules dans l'« espace parking », tout le monde devait se trouver de l'autre côté de la villa, le plus intéressant, celui qui donnait sur la piscine et l'immense pelouse, elle-même donnant sur la petite forêt qui s'étendait jusqu'au mur d'enceinte de la propriété.

Une chose était sûre : l'équipe de tournage de « Rêves de sexe » ne risquait pas d'être dérangée par les voisins ou par des intrusions intempestives. La villa « Floridia » était le décor idéal pour un film porno : somptueuse, immense... et totalement à l'abri des regards.

Malheureusement, l'homme qui, dans l'ombre, traquait Tamara depuis le début de cette affaire, pouvait s'y introduire sans difficulté. Comme Boris venait de le faire : il avait sonné à l'interphone et quelqu'un avait actionné l'ouverture automatique de la grille, sans même lui demander qui il était.

L'homme pourrait aussi se mêler à l'équipe sans être repéré, au moins pendant un moment. Comme Boris le constata en contournant la villa, l'équipe en question, sans être « hollywoodienne », comptait suffisamment de

gens – acteurs, assistants, techniciens, etc. – pour qu’un nouveau venu puisse s’y glisser sans attirer immédiatement l’attention.

D’ailleurs, lui-même allait faire le test, pas plus tard que tout de suite.

Il s’avança vers le « plateau » inondé de soleil, dans la chaleur moite de l’été finissant et le parfum de l’herbe fraîchement coupée.

Pour l’instant, tout le monde se trouvait autour de la piscine. Au bord de celle-ci étaient allongées deux filles magnifiques, une brune et une blonde. En découvrant ces beautés sculpturales, aux jambes interminables, aux seins défiant les lois de la pesanteur et aux visages de stars, Boris se fit la réflexion que les actrices du porno avaient bien changées, depuis l’époque où la Mondaine faisait la chasse aux films illicites, tournés dans une semi-clandestinité avec des budgets minables et des filles au physique approximatif. Leurs héritières avaient – physiquement, en tout cas – tous les atouts nécessaires pour faire carrière à Hollywood ou sur les podiums des défilés de haute couture.

Seul leur comportement professionnel différait légèrement de celui de leurs consœurs actrices ou mannequins.

La brune, en l’occurrence, avait la tête entre les jambes largement écartées de la blonde, et ce qu’elle y faisait ne laissait aucun doute possible : il suffisait de voir le mouvement régulier de sa chevelure, et d’entendre les cris d’extase de sa partenaire. Des cris qui, à voir l’expression extatique de son visage, semblaient tout ce qu’il y avait de sincère.

À deux mètres des filles, un technicien tenait un réflecteur – une sorte de grand panneau argenté – destiné à diriger sur elles la lumière du soleil. Debout, de l’autre côté, trois assistantes – dont, sans doute, la maquilleuse et la scripte – observaient la scène d’un air indifférent. Entre les hardeuses et Boris, lui tournant le dos, un homme avait l’œil collé au viseur d’une caméra vidéo, un deuxième était installé devant un écran de contrôle, et trois ou quatre autres, aux fonctions indéfinies, suivaient attentivement le déroulement des opérations.

À l’autre bout de la piscine, un garçon d’une vingtaine d’années, entièrement nu, était assis sur le bord, les jambes dans l’eau. Il avait un corps régulièrement entretenu par des séances de bronzage et de musculation, le cheveu court travaillé au gel « effet mouillé », les dents éclatantes. Et tout en suivant à distance le manège érotique des filles, il se masturbait nonchalamment, histoire d’entretenir une érection qui allait probablement lui servir dans la scène suivante.

Il se trouvait à une bonne vingtaine de mètres de Boris, mais même à cette distance, la virilité du hardeur – son instrument de travail – était impressionnante : lorsque, histoire de varier, il se caressait des deux mains posées l’une sur l’autre, la partie de son sexe qui dépassait encore avait la longueur de celui de la moyenne des hommes.

Même Corentin, pourtant particulièrement gâté par la nature, était battu... d'une courte tête.

Il cessa de s'intéresser à l'éphèbe priapique pour reporter toute son attention sur l'extrémité opposée de la piscine.

D'où Tamara surveillait l'ensemble du tournage.

Installée à l'écart, la star évoquait une sorte de reine, à la fois distante et inquiétante. Une fois de plus, Corentin constata chez elle cette étonnante personnalité que dans le cinéma traditionnel on appelle de la « présence ». Même à l'écart, même à l'ombre d'un vaste parasol, on ne voyait qu'elle. Et c'était comme si chacune et chacun, sur ce tournage, sentait peser sur elle ou sur lui le regard brûlant de Tamara, derrière ses grandes lunettes noires.

C'est vrai qu'elle était impressionnante. Assise sur un matelas de plage posé sur un sommier inclinable, elle était entièrement nue, elle aussi.

Mais ce qui frappait, chez elle, c'était que la nudité avait une dimension supplémentaire. Chez ses « collègues » de travail, hommes ou femmes, la nudité était décontractée, sans complexe, et même bon enfant.

Chez Tamara, elle avait quelque chose d'un défi. Quelque chose d'arrogant et d'agressif.

Habillée uniquement d'une paire d'escarpins noirs, elle se tenait assise, parfaitement droite, ses jambes de mante religieuse largement écartées, ses talons aiguilles de vingt bons centimètres plantés dans le sol comme pour marquer son territoire.

Ou affirmer sa présence.

Dans cette position, sa vulve charnue et parfaitement épilée (à l'exception du célèbre bouc noir), aux grandes lèvres maquillées de noir et percée, pour l'une d'elles, d'un anneau d'argent, se projetait à la rencontre des regards comme une provocation supplémentaire.

Ses bras, jetés en arrière par-dessus le dossier du matelas, lui donnaient une cambrure exagérée et faisaient saillir sa fabuleuse poitrine, aussi blanche que parfaite, couronnée à ses extrémités saillantes de deux minuscules anneaux d'argent, « assortis » à celui de son intimité.

Ses cheveux relevés en un chignon flou allongeaient encore son long cou, accentuant son côté reine primitive. Ou maîtresse de secte.

Et ses énormes lunettes noires aux montures carrées lui conféraient quelque chose d'irréel. Femme, machine, cyborg, clone ?... On avait l'impression d'une mécanique glaciale, sous la peau d'une brûlante gladiatrice du sexe.

Tamara était à la fois la star et – par l'intermédiaire de « Sweet Films » – la productrice de « Rêves de sexe ». Son vieux complice Max Imum, producteur, avec « Maximum Films », de la plupart des films de Tamara, avait pour une fois renoncé à la plus grosse part du gâteau en se contentant de tenir

la caméra. Après avoir un peu râlé, il avait fait contre mauvaise fortune bon cœur. Après tout, un film avec Tamara en vedette restait toujours une bonne affaire, même avec un pourcentage réduit.

Max Imum, Boris le repéra tout de suite, même de dos, grâce au « portrait parlé » que la star lui en avait fait.

C'était celui qui se tenait accroupi sur un pliant, le nez littéralement collé à l'écran de contrôle, comme s'il avait voulu pratiquer lui-même, par cet intermédiaire, une « minette » à ses actrices.

Son vaste derrière, enveloppé dans un jeans sale, débordait de son siège. Et son tee-shirt douteux et trop court, relevé jusqu'à mi-dos, révélait une pilosité quasiment simiesque et peu ragoûtante.

Quand il se retourna brusquement – comme s'il avait soudain senti la présence de Boris – celui-ci acheva de comprendre pourquoi Tamara avait toujours refusé de coucher avec lui, bien que le réalisateur la poursuive de ses assiduités depuis de nombreuses années.

Le mot « porc » qu'elle utilisait fréquemment pour le décrire était à peu près exact. Il avait de minuscules yeux noirs et rapprochés, des lèvres si minces qu'il semblait ne pas avoir de bouche, un nez à la fois retroussé et épaté comme un groin, et une peau rosâtre et parsemée de vilaines rougeurs.

À bien y réfléchir, traiter Serge Couzinet, dit Max Imum, de porc, n'était pas gentil pour les cochons, ces sympathiques animaux chez qui, c'est bien connu, « tout est bon »... sauf le caractère.

— C'que v'foutez là, vous ? grogna-t-il.

Même le son de sa voix rappelait vaguement le grognement du porc !

— Je m'appelle Boris, fit Corentin. C'est Tamara qui m'a fait passer le casting. Je crois qu'elle vous a prévenu...

Max Imum le fixa quelques secondes d'un regard aussi vierge qu'un tableau noir après un coup d'éponge. Le temps que son cerveau établisse la connexion. Puis, s'étant apparemment souvenu de ce que Tamara lui avait dit sur son « garde du corps », il eut un rictus qui voulait passer pour un sourire.

— Ah, ouais ! C'est vous le...

Boris lui fit signe de se taire avant que l'autre ne prononce le mot « flic ».

— Le... le nouveau, rectifia Max.

Se rappelant soudain qu'il était en plein tournage, il pivota sur son pliant comme une énorme pomme au caramel sur son bâton, et hurla :

— Coupez ! Bon, les filles, ça suffira pour la minette.

La brune sortit la tête d'entre les jambes de la blonde, et essuya son visage trempé de liqueur féminine dans la serviette qu'une assistante lui tendait.

— Fred, hurla Max en direction du hardeur qui se caressait toujours mécaniquement, à l'autre extrémité du bassin. Amène ta queue par ici, ça va

être à toi !

Le bellâtre se leva d'un bond agile et s'approcha, tenant son sexe à la main pour l'empêcher de se balancer douloureusement.

Max Imum le rejoignit à l'endroit que les deux filles n'avaient pas quitté.

— Bon, dit-il, Sonia et Mina finissent de se brouter. Elles s'arrêtent quand elles te voient arriver, elles se mettent à genoux et se mettent à te bouffer la bite toutes les deux. À mon signal, on coupera pour passer au plan suivant.

— Ça sera quoi ? demanda innocemment la blonde.

— Il te baise en levrette, pendant que ta copine lui lèche les couilles. On poursuivra par une sodo chacune à tour de rôle et on terminera par une éjac faciale où il vous inonde la gueule à toutes les deux. C'est vu ?

— Vu, Max ! firent les trois protagonistes.

Boris attendit que le réalisateur ait regagné son pliant pour se pencher à son oreille :

— Et Tamara, fit-il, elle ne tourne pas ? Je croyais qu'elle avait le rôle principal ?

— Mais bien sûr que si, elle tourne, répondit Max sans le regarder. C'est à elle tout de suite après, avec Fred et les deux filles.

Corentin se recula et Max Imum cria « Action ! » Celle-ci méritait bien son nom. Les trois acteurs suivirent à la lettre ses instructions, sous la surveillance distante, mais toujours aussi présente de Tamara, qui n'avait pas bougé de son matelas. Elle se fendit tout juste d'un hochement de tête discret, quand elle aperçut Boris. Mais ne bougea pas d'un millimètre pour venir à sa rencontre.

Le dénommé Fred, à présent, était occupé à pilonner la hardeuse blonde, pendant que la brune, couchée sur le dos, la tête entre ses jambes, lui léchait les bourses avec une gourmandise de chatte lapant une assiette de lait frais. Tout en se caressant, d'un rapide mouvement circulaire. Un petit plus artistique...

Max Imum décréta une pause de vingt minutes entre ce plan et le suivant, le temps de faire un nouveau réglage de lumières : celles-ci consistaient – en plus du soleil – en quatre projecteurs ajoutés au déflecteur argenté.

Boris se dirigea nonchalamment vers les filles de l'équipe technique et en choisit une au hasard : une petite rouquine plutôt gironde, dont les seins tendaient le boléro de coton rouge.

— Salut, fit-il, moi, c'est Boris.

En le découvrant, la rouquine eut un sourire qui lui fit le tour de la tête.

— Jessica, fit-elle, les yeux brillants. Je suis l'habilleuse du film.

— Tu ne dois pas avoir trop de boulot ? ironisa Corentin.

— C'est ce qu'on croit toujours. Mais y'a plein de costumes, sur les

pornos. La différence avec les autres films, c'est qu'ils les enlèvent. Et toi, t'es là pour quoi ? C'est la première fois que je te vois, il me semble.

Corentin désigna du menton la star hiératique, toujours immobile sous son parasol :

— C'est Tamara qui m'a engagé.

La rouquine ouvrit des yeux ronds :

— Ah bon ? Elle t'a fait passer le casting ?

— Disons que... on s'est rencontrés par hasard, dans une soirée... On a fait connaissance et elle m'a proposé de participer à son prochain film. Comme l'idée m'excitait, j'ai accepté.

La dénommée Jessica contempla silencieusement Boris avec des hochements de tête admiratifs.

— Putain !... lâcha-t-elle enfin. Tu dois être un étalon de chez étalon, toi ! Avec une queue comme une barre à mine ! Tu as réussi à la baiser sans débander ?

L'air de rien, Corentin l'entraîna vers la villa, histoire de mettre un peu de distance entre eux et les oreilles qui traînaient dans le coin.

Il prit un air faussement modeste pour répondre :

— Ben... oui, pourquoi ?

La rouquine le regarda avec une admiration accrue... et une étincelle de désir dans le regard :

— Mais parce que !... Tu ne connais pas la réputation de Tamara, ou quoi ? C'est la hardeuse la plus féministe de tout le business ! Pour elle, les hommes sont des merdes et j'aime mieux te dire qu'elle les traite comme tels. Y compris ses partenaires de tournage ! J'ai vu des vrais marteaux-pilons se mettre à bander comme des cravates, sous l'effet de son mépris ! Ceux qui lui résistent et qui arrivent à la baiser sont des vrais champions toutes catégories !

Elle ne put empêcher son regard de glisser vers le bas-ventre de Boris, avant d'ajouter :

— C'est pour ça que je dis que tu dois être un mec exceptionnel.

— C'est gentil, fit Boris avec un sourire modeste.

Tout en parlant, ils étaient entrés par la terrasse dans l'immense villa déserte. Jessica poussa Boris dans l'un des rares coins à peu près à l'abri des regards.

— Je peux te demander une faveur ? fit-elle d'une voix suppliante.

— Laquelle ?

— Je voudrais prendre ta queue dans ma bouche et te sucer jusqu'à ce que tu jouisses ! Comme ça, je pourrai dire que j'ai sucé un type qui a réussi à baiser Tamara. Ça compte, dans le métier, tu sais ! Ça sera un souvenir fabuleux.

— Je ne crois pas que le moment soit bien choisi... se défendit Corentin.

— Tu rigoles, ou quoi, insista l'habilleuse. Tout le monde passe son temps à ça, sur les tournages X. À force de regarder des scènes de cul en *live*, il faut qu'on libère la pression, nous aussi. Sinon, on deviendrait dingues !

Elle tomba à genoux et entreprit de dégrafer le pantalon de Boris.

— En plus, dit-elle, même si on nous voit, tu sais, tout le monde s'en fout !

Corentin allait protester une nouvelle fois, mais une partie de lui-même avait déjà disparu, avalée par la maquilleuse rousse. Laquelle avait dû prendre des cours de fellation auprès des hardeuses qu'elle fréquentait toute la journée : des vagues de plaisir se mirent à noyer le cerveau du policier. Le spectacle du bord de la piscine avait dû l'exciter, lui aussi, sans même qu'il s'en rende compte car le plaisir ne tarda pas à monter de ses reins, comme un geyser inarrêtable.

Avec des râles de bonheur, il se vida à longs traits au fond de la gorge de Jessica, dont le visage était soudé à son ventre. La maquilleuse le but jusqu'à la dernière goutte avec des ronronnements de satisfaction.

Elle se releva, tout sourire.

— Merci, lança-t-elle joyeusement. Je comprends maintenant pourquoi elle t'a choisi. J'ai hâte d'assister à ta première scène avec Tamara.

— Il se peut que ça ne soit que pour demain, d'après ce que j'ai compris, fit Boris. En tout cas, merci pour la petite gâterie. C'était formidable. À tout à l'heure.

Il s'éloigna, avec la conviction accrue que tout le monde était plus ou moins cinglé, dans ce métier.

La coupure de vingt minutes décrétée par Max Imum n'était pas encore terminée, et le réalisateur fumait une cigarette, un peu à l'écart. Boris se dirigea vers lui, mine de rien, et l'aborda en désignant Tamara :

— Vous ne profitez pas de la pause pour aller lui dire un petit mot ?

Max eut un rire sec et un haussement d'épaules :

— Pour lui dire quoi ? Il y a quinze ans qu'on se connaît, Sylviane et moi, alors vous savez, on a un peu épuisé nos sujets de conversation. Et puis franchement, si c'est pour me faire insulter et traiter comme une merde... j'aime autant garder mes distances.

Corentin nota que le réalisateur avait appelé Tamara « Sylviane », son vrai prénom, ce qui dénotait une familiarité certaine. C'était sûrement vrai, qu'il la connaissait depuis longtemps. D'ailleurs, ça lui revenait, Tamara aussi le lui avait dit.

N'empêche que leurs relations n'avaient pas l'air d'être des plus chaleureuses.

— Vous n'en avez pas assez de travailler avec elle ? fit Boris, mi-figue,

mi-raisin, en allumant à son tour une cigarette. Après tout, si elle me traitait aussi mal, moi...

Il laissa volontairement le reste de sa phrase en suspens.

Max Imum leva vers lui un œil torve, dans lequel brillait une lueur de malice.

— Vous feriez quoi ? dit-il. Vous cherchiez à la détruire, avant de l'assassiner purement et simplement, c'est ça ? Et vous vous demandez si par hasard je n'aurais pas eu la même idée ? Et si je ne suis pas en train de la mettre à exécution ?...

— C'est juste une hypothèse, se défendit Boris. Je dois toutes les envisager.

Max Imum lui souffla la fumée de sa cigarette à la figure :

— Alors laissez-moi vous répondre qu'avec moi, vous faites fausse route, commissaire...

— Commandant.

— Si vous voulez. C'est vrai que Tamara, faut se la faire, si j'ose dire, et je ne vous cacherai pas que l'envie de la zigouiller me vient au moins une fois par jour, quand je travaille avec elle. Mais c'est la plus grande star européenne de ce métier. Elle a fait ma fortune et elle continue de la faire. Et moi, le fric, j'adore ça, commandant, et je n'ai aucune envie de devoir réduire mon train de vie. C'est pourquoi mon vœu le plus cher est que Tamara se porte aussi bien que possible, le plus longtemps possible, et que je puisse encore faire le plus possible de films avec elle. Voilà. Si je croyais en Dieu, j'irais même mettre des cierges pour ça. Ça vous suffit, comme réponse ?

Boris hocha la tête avec un sourire.

Oui, ça lui suffisait.

D'ailleurs, ce que venait de lui dire Max Imum correspondait grosso modo à ce qu'il avait déjà déduit.

L'air dégagé, il se rapprocha du bord de la piscine.

Mais s'arrêta avant.

Tamara s'était finalement décidée à quitter son matelas et elle s'était avancée au bord du bassin. Toujours nue. Une tenue dans laquelle elle était de toute évidence aussi à l'aise que dans n'importe quelle autre, ce qui n'était pas donné à tout le monde.

Avec ses talons aiguilles qui lui faisaient frôler les deux mètres, elle évoquait une de ces immenses femmes, irréelles et sévères, pour lesquelles le grand photographe allemand Helmut Newton avait une prédilection.

Baignée de soleil comme la star qu'elle était dans une « poursuite » allumée à son intention, Tamara était plantée en face du jeune hardeur prénommé Fred.

Entièrement nu, lui aussi.

Boris n'entendait pas ce qu'elle lui disait, mais remarqua que Fred avait l'air totalement désespéré.

Et que son érection avait disparu.

C'était vrai, décidément, que cette fille était la terreur des mâles...

CHAPITRE XIV



Boris tournait en rond depuis un moment dans le bureau des Affaires recommandées, qu'il partageait avec Aimé Brichot et leurs collègues Rabert et Tardet. Il s'arrêta machinalement devant ce qu'ils appelaient leur « petit musée privé ». Oh, bien modeste, le musée. Mais amusant : trois étagères, couvertes d'un bric-à-brac ramassé au fil des enquêtes, où l'on trouvait, au hasard : une gode ceinture à tête de diable, un photomontage de la femme de l'ancien président de République pratiquant une fellation à un acteur célèbre, une ceinture de chasteté version XXI^e siècle en plexiglas aéronautique, un levier de changement de vitesse de Ferrari contenant une réserve de préservatifs et un tube de lubrifiant, des anneaux de piercing pour seins, petites lèvres et gland... etc.

Il y avait aussi, encadrée, la photo en noir et blanc d'un inspecteur, décédé depuis longtemps, qui avait été leur mentor à tous, au début de leurs carrières : il s'appelait Guy Loiseau et avait été un des pionniers de la Mondaine, dans les années d'avant et d'après-guerre. Boris eut un petit sourire en pensant qu'à la grande époque de « l'Occupe » et juste après, l'essentiel du travail des inspecteurs de la Mondaine consistait à traquer les bordels clandestins – les « clandés » – et à faire des descentes dans les bains turcs où se retrouvaient les homosexuels.

Le « paysage » sexuel français avait bien changé, depuis...

Les « saunas gays » avaient pignon sur rue et faisaient de la pub dans les magazines ; et la célèbre Marthe Richard avait gagné son combat, puisque les « maisons closes » hexagonales avaient fini par l'être définitivement.

— À quoi tu penses ? fit la voix d'Aimé Brichot, dans son dos.

— Au bon vieux temps... Celui qu'on n'a pas connu.

Brichot eut une sorte de hoquet ironique et enleva ses lunettes de myope léger pour les essuyer dans son vaste mouchoir.

— Une chose est certaine, dit-il, ta copine Sylviane Lebœuf, dite Tamara, ne se donne pas un mal fou pour se faire aimer. La popularité, ce n'est pas son truc, à elle. Je ne crois pas qu'elle réussirait en politique.

— Ça me paraît évident, Mémé, admit Boris, toujours aussi songeur.

Assis à son propre bureau, le capitaine Rabert, dit « le gros » Rabert pour des raisons visibles à l'œil nu, attaquait son troisième sandwich pâté-cornichons de la matinée. Il désigna Corentin d'un coup de menton.

— En tout cas, elle lui a fait de l'effet, la déesse du sexe ! Et pourtant, le Boris, il en a vu d'autres !

Les trois inspecteurs gloussèrent comme des gamins, ce qui provoqua chez Corentin une sorte d'électrochoc.

— Les castings ! fit-il soudain.

Les autres s'immobilisèrent. Ils connaissaient assez Boris pour savoir que chez lui, ce genre de « flash » débouchait toujours sur quelque chose de déterminant.

— Quoi, « les castings » ? fit Aimé.

Boris s'assit sur le coin de son bureau métallique :

— Hier, sur le tournage du film produit par Tamara, j'étais censé être un acteur engagé par Tamara elle-même. C'est elle qui a eu l'idée de cette couverture. Ce qui signifie que, contrairement à ce que je croyais, il lui arrive de faire passer des auditions elle-même, personnellement !

— Et alors ? fit Tardet.

— Et alors, vu la personnalité de Tamara, je l'imagine facilement profitant du casting d'un aspirant hardeur pour, non seulement le recalcr, mais l'humilier en le traînant plus bas que terre.

— Je te vois venir, fit Brichot en lissant sa moustache : notre homme serait un de ces « recalés-humiliés ».

— Évidemment, je peux me tromper, admit Boris, mais avoue que c'est quand même la piste la plus vraisemblable !

En débarquant au bord de la piscine de la villa « Floridia », où se poursuivait le tournage de « Rêves de sexe », Aimé Brichot se figea.

Et rougit instantanément, à sa manière inimitable : le front, les oreilles, les joues, le nez enfin.

À quelques mètres de lui, la sculpturale Tamara était en train de chevaucher le visage de la plantureuse blonde que Boris avait vue la veille en pleine action. Tamara se trouvait face à Aimé, qui ne perdait pas un détail de son impressionnante féminité, à la fois charnue, glabre, maquillée de noir, et percée d'un anneau d'argent.

La reine du X empoignait fermement la chevelure abondante de sa partenaire pour littéralement enfoncer son visage au plus profond de son intimité. Tout en poussant des feulements sourds, elle semblait parfaitement maîtresse d'elle-même... et fixait d'un regard sombre, comme pour le défier de lui en faire autant, le pauvre Aimé Brichot. Qui, à cet instant, aurait aimé se trouver n'importe où... sauf à cet endroit.

Boris le poussa discrètement du coude :

— Pas de panique, Mémé, elle ne va pas te manger !

— Tu crois ? fit l'intéressé, à moitié sérieux.

La scène se termina par une impressionnante « éjaculation féminine » de Tamara, qui, avec des râles semblant parfaitement sincères, inonda le visage de sa partenaire.

Encore une des spécialités de la féministe du porno. Un talent caché que se partageaient une minorité de femmes... dont une poignée seulement de hardeuses.

À la coupure suivant la fin de la scène, Tamara se dirigea directement vers les deux policiers.

Uniquement vêtue de ses talons aiguilles, ce qui commençait à devenir une habitude.

— Je te présente mon ami et partenaire, le capitaine Aimé Brichot, fit Boris.

Tamara tendit une main peu chaleureuse à un Brichot cramois, d'autant plus qu'il avait le visage à la hauteur des seins de la hardeuse.

Elle se désintéressa aussitôt de lui pour s'adresser à Boris :

— Alors, où on en est ?

— Justement, fit Corentin, hier, sur le tournage, j'ai eu une idée. Il t'arrive bien de faire passer des castings, toi personnellement ?

— Oui.

— Eh bien je suis quasiment sûr que notre homme est un garçon à qui tu as fait passer un casting et que tu as refusé. Vu la façon dont tu les traites...

— C'est un reproche ?

— Non, un constat. Vu la façon dont tu les traites, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que l'un d'eux en ait conçu à ton égard une telle haine qu'il a décidé de... Enfin, tu connais la suite.

— Oui, fit sombrement Tamara.

Familièrement, Corentin la prit par le bras pour l'entraîner plus à l'écart du reste de l'équipe.

— Chez « Sweet Films », tu dois bien avoir un dossier informatique contenant les noms et les coordonnées de tous les postulants hardeurs qui se présentent aux castings ?

— Je crois, oui.

— Je dois absolument y avoir accès.

— Pas de problème. Je donne tout de suite les ordres nécessaires.

Elle pivota sur ses immenses talons et se dirigea vers son réalisateur, Max Imum, offrant à Boris et Aimé une vue admirable sur sa croupe haute, ferme et pommelée comme celle d'une jument de course.

Tamara était un pur-sang, elle aussi.

— Max, espèce de gros porc, passe-moi ton portable ! hurla-t-elle.

Un pur-sang avec une classe inimitable.

Kevin Meyer avait tout de Ken, le « mari » de la célèbre poupée Barbie.

Cheveux courts, travaillés au gel « effet mouillé », teint hâlé, musculature athlétique qui se devinait sous son costume cintré, sourire en clavier de piano... et de grands yeux clairs, totalement inexpressifs.

Bref, le bel étalon un peu fade, tel qu'on en voit couramment dans les films pornos.

Sauf que Kevin Meyer, lui, n'était pas hardeur, mais... statisticien. Il était l'un des coresponsables régionaux de l'ISTAT, premier institut de statistiques français, dont le siège – un bel immeuble tout en verre – se trouvait à Levallois-Perret.

Il accueillit cordialement Boris Corentin et Aimé Brichtot dans son bureau, un bel espace ultramodeme très « aéré », et les invita à prendre place dans deux fauteuils à tubulures.

— Alors comme ça, vous êtes de la célèbre Brigade mondaine, fit-il avec un sourire encore plus large que précédemment. J'avoue que ça me change des chefs d'entreprises et des politiques que je fréquente habituellement. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Corentin ne répondit pas tout de suite. C'était à croire que Kevin Meyer avait oublié que, dans « une autre vie », sans doute, il avait voulu faire une carrière d'étalon professionnel dans le cinéma porno.

Il est vrai que, là où il était maintenant, c'était le genre de choses qu'il avait sans doute préféré effacer de sa mémoire.

Mémoire que Boris allait se faire une joie de lui rafraîchir.

— Je pense que vous voyez qui est Tamara ? fit-il.

Sa question eut l'effet attendu : le sourire « clavier de piano » disparut instantanément du visage bronzé de son interlocuteur. Comme si on avait fermé le couvercle.

Il se contenta d'un « oui », sur le souffle. Il aurait même fait plus court, si le mot existait.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous donner envie de devenir hardeur ? enchaîna Aimé Brichot.

Meyer baissa les yeux comme un adolescent pris en faute. Il avait pâli, comme si son petit univers si patiemment construit s'écroulait autour de lui.

— C'était... il y a déjà un moment, fit-il.

— Quand ? demanda Boris.

L'autre fit semblant de chercher :

— Deux ans et demi... trois ans...

— Deux ans et huit mois exactement, rectifia Corentin, qui avait la fiche sous les yeux.

— Oui, admit Meyer. En tout cas, c'était avant d'entrer ici.

— Vous n'avez pas répondu à la question de mon collègue, insista Boris.

Kevin Meyer respira profondément et dénoua son nœud de cravate :

— J'aime le sexe. J'adore ça... Je peux même dire que c'est une obsession, et ce, depuis l'adolescence. Très jeune, je me suis mis à dévorer des films pornos à la chaîne. Et puis, comme j'avais la chance d'être, disons... gâté par la nature... l'envie m'est venue de tenter ma chance. Après tout, être payé pour passer sa vie à baiser des filles toutes plus belles les unes que les autres... y'a pire, non ?

Boris le fixait droit dans les yeux, sans lâcher son regard, traquant la plus petite étincelle de culpabilité, le moindre indice de quelque chose qui pourrait le trahir...

— Il y a sûrement pire, en effet, admit-il. Mais personne ne vous reproche d'avoir été tenté par cette... orientation professionnelle. Qui n'a rien d'illégal.

— Alors, quel est le problème ?

Dans un numéro parfaitement huilé, les deux policiers laissèrent passer un silence, et Brichot enchaîna :

— Quel souvenir gardez-vous de Tamara ?

— Tamara ?...

— Mais oui, vous savez bien de qui je veux parler. C'est elle qui vous a fait passer le casting, chez « Sweet Films ».

Kevin Meyer regarda alternativement les deux hommes, puis se lâcha :

— Une vraie garce ! dit-il. Une salope ! Elle a tout fait pour me casser et d'ailleurs, elle y est arrivée ! Avec elle, impossible de bander ! Alors que d'habitude, j'aime mieux vous dire que je n'ai pas de problèmes de ce côté-là. Je me souviens encore de cette séance... Je n'ai jamais été aussi humilié de ma vie.

Boris fouilla dans son blouson, à la recherche de son paquet de blondes.

Meyer l'interrompit d'un geste :

— S'il vous plaît, ne fumez pas ici, je ne supporte pas la fumée de cigarette.

— Et depuis ? interrogea Corentin en rangeant à regret son paquet.

— Quoi ?...

— Votre vie privée ?

L'autre eut un geste comme pour excuser la banalité de ce qu'il allait dire :

— J'ai une femme, deux enfants en bas âge... tout va bien.

Aimé Brichot se racla discrètement la gorge :

— Vous avez quitté la France, ces derniers temps ?

Meyer n'hésita pas :

— Non, pas depuis début juillet : nos quinze jours de vacances annuels dans la maison familiale de Pontarlier. Vous savez, ce boulot ne nous donne que rarement l'occasion de voyager, malheureusement.

— Vous lui en voulez toujours ? reprit Corentin.

— À Tamara ? Bien sûr, que je lui en veux ! explosa spontanément l'ex-postulant hardeur. Je ne suis pas près d'oublier ce qu'elle m'a fait, cette salope !

Soudain, il se figea et fixa en alternance les deux policiers d'un air soupçonneux :

— Merde ! fit-il... je viens de comprendre !

— Quoi ? demanda Boris, presque amusé.

— Tamara... Quelqu'un lui fait des misères... peut-être même qu'on l'a assassinée... et vous êtes en train de chercher qui aurait pu la haïr suffisamment pour faire le coup, histoire de lui faire porter le chapeau.

— Bravo, rigola Boris en se levant. Mais après essayage, je ne crois pas que le chapeau soit à votre taille. Je vous demanderai quand même de passer

demain à la PJ, pour qu'on enregistre votre déposition.

— Eh bien tu vois, moi, je trouvais qu'il faisait un coupable tout à fait honorable, ce type-là, ronchon Aimé Brichot en grimpant dans leur Mégane de service, garée sur un trottoir. Sa tête ne te revient pas, ou quoi ?

Boris prit le temps d'allumer la blonde légère dont il avait envie depuis une demi-heure.

— Ce n'est pas lui, dit-il, je suis prêt à te parier un gueuleton à la Coupole.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'il a trop de choses à perdre : une famille, un bon job... Deuxièmement, parce que seul un loup solitaire peut avoir fait tout ce qu'il a fait – déplacements nocturnes, voyages à l'étranger, effractions, achat et stockage de produits illicites, etc. Tu te vois faire tout ça avec une femme qui te demande où tu étais à chaque fois que tu rentres ?...

Brichot eut une moue dubitative :

— Il y en a qui ne posent pas de questions...

C'est vrai. Mais ce Kevin Meyer est un mou. Un de ces petits cadres comme il y en a des millions, morts de trouille à l'idée de perdre leur job. L'homme que nous cherchons est une sorte de samouraï solitaire, avec des nerfs d'acier.

Il embraya en ajoutant :

— Et puis tu vois... notre coupable a non seulement des nerfs d'acier, mais l'estomac bien accroché. Ça m'étonnerait qu'il tombe malade si quelqu'un a le malheur d'allumer une cigarette dans la même pièce que lui.

Avec sa gueule de boxeur mal réveillé, sa carrure de docker, ses battoirs à distribuer des gnons, son mètre quatre-vingt-dix et ses cent vingt kilos (à vue de nez), Patrice Catano avait très précisément l'air de ce qu'il était : un gorille. Ou, en termes professionnels, un « agent de sécurité ».

D'après son CV, que Corentin s'était fait fournir par les RG, Catano avait grandi dans la banlieue de Metz, où il avait accompli ses premiers exploits – vols de voitures, « bastonnages » de colleurs d'affiches de gauche, etc. -avant de s'assagir et de consacrer son énergie au travail. Il avait fait partie d'une agence spécialisée dans la protection rapprochée de « personnalités sensibles » [9]. Trop « sensibles » pour lui, apparemment, puisqu'on l'avait licencié. Il avait ensuite été le videur attitré d'une célèbre boîte de nuit parisienne, avant de devenir « agent de sécurité » sur les concerts des

chanteurs en tournée.

À mesure que Boris et Aimé s'approchaient de l'entrée du stade municipal de Rennes où Patrice Catano montait la garde, la voix d'une chanteuse célèbre progressait en volume. La chanteuse en question se produisait ce soir-là dans l'arène rennaise, pleine à ras bord d'une foule presque aussi bruyante qu'elle et son orchestre.

Le gorille se planta devant les deux policiers comme un mur de briques.

— Le concert est commencé, plus personne n'entre, annonça-t-il sans faire de frais de civilité.

Boris lui mit sa plaque professionnelle sous le nez :

— Ça tombe bien : on n'avait aucune envie d'entrer. On est venus de Paris uniquement pour bavarder avec vous, mon collègue et moi.

— C'est à quel sujet ? grogna l'ex-délinquant.

Corentin força la voix, pour couvrir le bruit du concert et de la foule, qui venait encore d'augmenter de quelques décibels :

— Au sujet de Tamara, la star du porno. Vous la connaissez, je crois ?

La mâchoire de Patrice Catano se décrocha légèrement et son visage devint encore plus inexpressif que d'habitude.

— Je l'ai rencontrée une fois, lâcha-t-il comme à regret. Y'a deux ans, environ.

— Vingt-deux mois exactement, rectifia Aimé, en sortant la fiche fournie par « Sweet Films ».

— C'est possible. Et alors ?

Debout devant l'une des entrées d'un stade chauffé à blanc par des fans en délire, Boris Corentin et Aimé Brichot firent subir à Patrice Catano à peu près le même interrogatoire que celui auquel ils avaient soumis Kevin Meyer.

En gros : Catano était lui aussi un grand consommateur de films pornos et c'est en tombant par hasard sur une petite annonce « casting » de « Sweet Films » que l'idée de faire une carrière de hardeur lui était venue. Dans son esprit, il avait toutes les qualités nécessaires : gâté par la nature, performant, et pas gêné à l'idée de baiser devant un public : avec Nanette, sa copine, ils avaient participé à des tas de partouzes, dans les boîtes échangistes provinciales qu'ils fréquentaient assidûment. C'était même elle qui l'avait poussé à tenter sa chance.

Mais le jour J, en face de Tamara, Patrice avait perdu tous ses moyens. Elle était tellement glaciale, tellement méprisante !... Elle l'avait même giflé, quand il s'était permis de suggérer une « petite pipe », histoire de se mettre en train.

Bref, non seulement il n'avait pas été retenu, mais il était reparti... la queue entre les jambes, après avoir subi la pire humiliation de sa vie.

— Est-ce qu'il en voulait encore à Tamara ? « Bien sûr ! Qu'elle crève, cette pute ! » avait-il répondu en substance.

Ce ne fut qu'après avoir longuement déversé sa bile et craché sa haine de la hardeuse que Patrice Catano pensa à demander aux deux policiers la raison de cet interrogatoire. Boris se fit une joie de le renseigner, ne serait-ce que pour le voir se décomposer en comprenant – enfin ! -qu'il avait peut-être eu tort de se « lâcher » aussi complètement.

Corentin le convoqua à la PJ pour le lendemain, afin d'enregistrer sa déposition.

Ce n'est qu'après s'être éloigné d'une bonne quinzaine de mètres qu'il céda enfin au fou rire qui le tenaillait depuis un moment.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit Brichot sous sa moustache. Ça te met en joie à ce point-là, ce qu'il nous a raconté ?

— Disons que c'est... l'ensemble du personnage qui me met en joie, articula Corentin entre deux éclats de rire.

— Ah bon ? Parce que je suppose que lui aussi, tu l'élimines de la liste des suspects ?

Boris retrouva son sérieux et posa une main sur l'épaule habillée de tweed de son coéquipier :

— Ça me paraît évident, non ? Le type qu'on cherche depuis le début a réussi à faire tout ce qu'il a fait sans se faire piquer, parce qu'il est d'une intelligence supérieure à la moyenne. Or, celui qu'on vient d'interroger... plus con, ça doit être difficile à trouver !

Aimé Brichot se laissa lui aussi gagner par le fou rire.

Boris avait raison... c'était évident.

Mais du coup, on n'avancait pas. Et pour Tamara, le compte à rebours avait peut-être commencé.

CHAPITRE XV



Boris Corentin, Aimé Brichot, le capitaine Tardet et l'auxiliaire de police Mariette Levrier étaient réunis dans le bureau des Affaires recommandées. Il ne manquait que le capitaine Rabert, dit « le gros » Rabert, à qui Boris avait confié la mission délicate de surveiller l'entrée de l'immeuble de Tamara, à Neuilly.

Le tournage de « Rêves de sexe » avait dû s'interrompre quarante-huit heures, pour cause d'indisponibilité de la villa « Floridia » pendant cette durée. Boris avait conseillé à Tamara de s'enfermer chez elle et de n'en sortir qu'en cas de nécessité absolue.

Si Rabert avait une provision de sandwichs suffisante, il devrait tenir le coup...

— Bon, décréta Corentin, on fait le point. Mémé et moi, on a vu une dizaine de types, parmi ceux figurant sur la liste fournie par « Sweet Films », aucun d'eux ne correspond au profil.

— Rabert et moi, c'est pareil, enchaîna Tardet. On en a vu quinze en vingt-quatre heures. Tous sur Paris-région parisienne, heureusement. On les a travaillés au corps : aucun n'a le profil d'un tueur en série méthodique et organisé, suffisamment malin pour agir pendant des semaines sans laisser derrière lui le moindre indice.

Il passa un doigt dans le col de sa chemise :

— Ou alors, c'est qu'on ne comprend plus rien à ce boulot, Rabert et moi.

— Le lot ressemblait à quoi ? demanda Boris.

Tardet consulta sa liste :

— Oh... Trois petits cadres sans envergure... un ouvrier de chantier portugais... un prof de philo dans un lycée de filles... tu imagines !... un chef de rang dans un grand restaurant... un barman dans une célèbre boîte de nuit... un concessionnaire automobile à Cergy, un prof de gym... également dans un lycée de filles...

— Décidément, ça leur donne des idées, commenta sombrement Brichot en pensant à ses jumelles de treize ans, Rose et Colette.

— ... un informaticien, continua Tardet.

Corentin sursauta :

— Un informaticien ? Ça pourrait bien être notre client, celui-là !

Tardet le calma d'un geste :

— Ne t'excite pas. J'ai eu la même idée, figure-toi, et je l'ai cuisiné à fond. Celui-là se contente de faire du dépannage à domicile et de la configuration de logiciels. Bref, du basique. Il n'a rien d'un cerveau. En plus, il n'a pas quitté la région parisienne depuis un an, j'ai vérifié.

Il y eut un silence, troublé seulement par un profond soupir de Boris.

— Tous ces types, conclut Tardet, sont des bonshommes tout ce qu'il y a d'ordinaire et de médiocre qui, à un moment donné, ont rêvé d'être le nouveau Rocco Siffredi. Ds ont vu une petite annonce de casting et ont cru que c'était le signe du ciel... Malheureusement pour eux, ils sont tombés sur un os.

— Un os nommé Tamara... fit Aimé.

— Oui, conclut Tardet... Tamara. Qui les a renvoyés à la niche, d'où ils ne sont plus jamais sortis. Il pianota sur sa liste :

— Boris, si l'un de ces types est notre homme, je donne ma démission de la police. Aucun d'eux ne peut l'être, c'est une quasi-certitude : pas d'envergure, pas de couilles, pas de cerveau... pas assez, en tout cas. Et tous ont une petite vie bien rangée avec une femme, une copine, parfois des gosses, ce qui est un argument supplémentaire.

Corentin alluma une blonde légère et exhala un épais nuage bleuté.

— Je n'irai pas te chercher des poux dans la tête, Tardet, étant donné que tout ce que tu viens de dire correspond à peu de chose près aux conclusions que nous avons tirées de nos propres interrogatoires, Mémé et moi.

Il poursuivit après un silence :

— N'empêche que je n'arrête pas de penser à cette histoire de castings... C'est vrai, quoi, j'ai beau retourner le problème dans tous les sens, quelle

situation peut être plus humiliante que celle-là, pour un mec ? Ne pas arriver à bander avec une actrice porno, et en plus devant un type qui te filme en vidéo ?... Je ne vois que ça, pour déclencher des envies de meurtre chez le macho moyen.

L'auxiliaire de police Mariette Levrier, une jolie petite rousse espiègle qui rappelait Marlène Jobert jeune, eut un petit rire qui attira l'attention de ses trois collègues masculins. D'autant qu'elle n'avait pas encore dit un mot.

— Oui, Mariette, fit Boris, tu as une suggestion à nous faire ?

— Oh, c'est juste un peu comique, dit-elle avec sa voix aiguë et son accent parigot, de penser que toute cette affaire vient des problèmes des mecs avec leur bite. C'est pourtant vrai que tout tourne autour de ça, chez vous !

Corentin lui jeta un regard sombre :

— Si tu n'as rien de plus constructif à dire, je suggère que tu...

— Non, non, attends, j'ai une idée !... Tu viens de dire que tu n'imaginais rien de plus humiliant, pour un mec, que de ne pas arriver à bander au cours d'un casting porno...

— Oui, et alors ?

— Et alors, fit la rouquine dont les jolis seins en poire pointaient sous le tee-shirt, il y a bien plus humiliant que ça !

— Ah oui, fit Aimé, et quoi donc ?

— Être pris au casting, engagé pour tourner dans le film, et LÀ, ne plus arriver à bander, non seulement devant Tamara, mais devant les autres actrices et acteurs, et devant toute l'équipe ! Laquelle comprend deux ou trois filles, ce qui est encore pire ! Tu imagines : Tamara qui te regarde comme une merde, plus quinze ou vingt personnes qui se foutent de ta gueule !... C'est carrément la mort, pour le macho de base !

Pendant quelques secondes, les trois éléments de choc des Affaires recommandées fixèrent la jeune auxiliaire comme la Vierge de Fatima (alors qu'elle ne s'appelait pas Fatima et qu'elle était tout sauf vierge, Boris en savait quelque chose).

— Nom de Dieu ! s'exclama finalement Corentin. Tu es géniale !

— Je savais que tu t'en apercevrais un jour.

— Ça nous crevait les yeux depuis le début et on ne le voyait pas ! J'étais certain que ça avait un rapport avec les castings, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus ! Voilà pourquoi !

Dans un flash, il revit la scène à laquelle il avait assisté la veille : le jeune hardeur prénommé Fred, qui avait entretenu pendant des heures une érection monumentale, laquelle avait fondu instantanément quand Tamara s'était mise à lui parler au bord de la piscine.

— On ne risquait pas de trouver notre homme sur la liste des recalés aux castings de « Sweet Films », s'écria-t-il, pour la bonne raison qu'il s'est bien

présenté à un casting, mais que lui, il a été pris ! Comme dit Mariette, c'est APRÈS que ça s'est déglingué ! Sur le tournage lui-même !

Il se jeta sur son téléphone de bureau, tout en fouillant son blouson à la recherche du bout de papier où il avait noté les coordonnées privées de la star du X :

— Je vais tâcher de joindre Tamara pour lui demander si elle se souvient d'une nouvelle recrue, ou de plusieurs, à qui ce genre de panne serait arrivé sur un de ses tournages, qui serait parti, vexé à mort, et qu'on n'aurait plus jamais revu. Parce que tu vois, Mémé, notre tueur est l'un de ces types-là ! Tu as le numéro de « Sweet Films » ?

— Oui.

— Alors de ton côté, tu vas appeler le dénommé Max Imum et lui poser la même question. Et tu lui demanderas de consulter ses archives pour retrouver les noms et les adresses des types en question.

Boris écrasa sa cigarette et ajouta :

— L'avantage, cette fois, c'est que la liste devrait être beaucoup moins longue.

— En d'autres termes, dit Aimé Brichot en décrochant son téléphone, le piège se resserre...

Pascal Rouve ouvrit les yeux, mais son rêve ne s'arrêta pas pour autant.

Il était toujours installé dans la voiture de Tamara – une Jeep Grand Cherokee noire –, avec Tamara à côté de lui. L'un près de l'autre, ils avaient dormi quatre ou cinq heures, plutôt confortablement, vu l'espace dont on disposait à l'intérieur de ce 4X4.

Puis, peu à peu, dans l'esprit du coursier de Romainville, le fantasme se dissipa et la réalité reprit ses droits.

Une réalité encore plus jouissive que son rêve.

Cette voiture était bien celle de la star du X, mais la créature longiligne, à la chevelure aile-de-corbeau, à la tenue, à la silhouette, aux tatouages et aux maquillages identiques à ceux de la reine du sexe féministe... n'était pas Tamara.

C'était Gerda Flaken, la jeune Allemande aux jambes interminables, complètement paumée, qu'il avait ramassée à la gare de l'Est. Et qu'il avait convaincu sans trop de difficultés de jouer les poupées en pâte à modeler et de se laisser transformer par ses soins en une Tamara bis.

Et même de lui servir de complice dans son entreprise.

L'Allemande s'était d'autant plus facilement laissée convaincre que,

depuis un moment, elle errait sans but particulier dans l'existence et qu'elle voyait tout ça comme une sorte de jeu, de vaste blague à laquelle elle était ravie de participer. De plus, Pascal Rouve la tenait par deux éléments qu'il lui fournissait en abondance : la marijuana et le sexe. Les deux choses qu'elle aimait le plus.

C'était Gerda qui, quelques jours plus tôt, avait appelé le cabinet de consultation privé de Tamara pour prendre rendez-vous et obtenir ainsi une adresse que la hardeuse n'aurait jamais donnée à un homme.

Ce qui avait permis à Pascal de s'introduire dans les lieux en profitant d'une brève absence de la « sexologue », afin d'empoisonner la pâtée d'Adolf, son bouledogue.

Et aujourd'hui, Gerda allait intervenir pour la seconde fois. Elle n'avait rien d'insurmontable à faire, rien qui relève de l'exploit... mais c'était déjà plus qu'un coup de téléphone. Pour un peu, elle aurait eu le trac, comme une actrice au moment d'entrer en scène.

Vers trois heures du matin, la nuit précédente, Pascal et elle s'étaient introduits dans le parking de l'immeuble neuilléen de la star du porno.

Encore un truc qui épatait Gerda : l'habileté diabolique avec laquelle il se servait du passe-partout qui ne le quittait jamais.

Il n'avait pas eu plus de difficulté à ouvrir la portière de la voiture de Tamara (qu'il connaissait, bien sûr, comme tout ce qui la concernait).

Ils s'y étaient installés tous les deux, et Pascal avait tenu à faire l'amour dans la Jeep, en inclinant les sièges au maximum. Baiser Tamara dans sa propre voiture : encore un fantasme qu'il pouvait s'offrir, grâce à sa « poupée ». Gerda l'avait parfaitement compris et s'y était prêtée de bonne grâce, sans s'en offusquer.

D'autant que, secrètement, ça l'excitait autant que lui.

Après quoi, ils avaient dormi quelques heures.

Et maintenant, le moment fatidique approchait.

Pour Gerda-Tamara, celui de jouer son rôle...

Mais surtout, pour Pascal Rouve, celui de mettre le point final à sa vengeance...

À l'exception de Rabert, toujours en faction devant chez Tamara, l'équipe formée par Boris Corentin, Aimé Brichot, Tardet et Mariette Levrier avait éclaté.

Après avoir fouillé les souvenirs de la star, ceux de son réalisateur et les fichiers-contrats de « Sweet Films », Boris avait établi une nouvelle liste de

suspects.

Curieusement courte, puisqu'elle ne comportait que sept noms.

Ceux – pour autant que la mémoire de Tamara et de Max Imum ne les trahisse pas – des heureux sélectionnés qui, une fois au pied du mur, étaient « descendus en flammes », pour reprendre l'expression du réalisateur.

Comme quoi, dans le porno, ceux qui passaient l'épreuve du casting tenaient presque toujours leurs promesses.

Une bonne chose pour Corentin, puisque cet élément réduisait son terrain de chasse.

Tamara, bien sûr, ne s'était pas encombré la mémoire de l'identité de ces « loosers pathétiques », comme elle disait. C'est en recoupant ses souvenirs avec ceux de Max et en comparant le tout aux fichiers maison, qu'on avait pu retrouver les dates des castings, les contrats, les dates de tournages et – par voie de conséquence – les identités des quelques postulants hardeurs qui avaient connu la honte suprême : l'incapacité d'« assurer » au moment décisif.

Boris avait attribué deux noms chacun à Brichot, Tardet et Mariette, à charge pour eux – et pour elle – de débusquer l'intéressé, de l'approcher si possible et de l'interroger, en prévoyant à chaque fois des renforts en soutien.

Parce que chacun de ces suspects pouvait être le « bon ». Et donc se révéler dangereux.

Boris, lui, s'était réservé un unique « client ».

Un certain Pascal Rouve, coursier de son état, domicilié à Romainville.

Tout de suite, son instinct lui avait dit que c'était lui.

Il avait le profil : jeune, mobile, sans attaches... avec des horaires lui permettant de se déplacer, d'effectuer de courts voyages et même de passer une ou plusieurs nuits hors de son domicile, sans qu'on lui pose de questions.

Ce coursier devait être un solitaire. Boris l'imaginait bien, dans son petit appartement, situé dans une tour quelconque, fantasmant sur les films de Tamara, apprenant par cœur son site web... et se mettant du jour au lendemain à la haïr à mort, après son humiliation publique.

Pendant que les autres partaient vers leurs missions respectives, Corentin fonce chez l'employeur de Pascal Rouve, une petite société du nom de « Rapid Courses » qui possédait un modeste bureau près de la Porte des Lilas, dans le vingtième arrondissement.

Une fille jeune, un peu endormie, au visage noyé dans ses cheveux et aux lunettes épaisses, lui apprend que Pascal Rouve travaillait pour « Rapid Courses » depuis six ans et qu'on n'avait jamais eu de problème avec lui.

Corentin se fit montrer la liste des clients qu'on lui avait attribués, au cours des derniers mois.

Et tomba en arrêt devant le nom d'un bureau d'importation de produits alimentaires asiatiques... situé à trois numéros de l'adresse de « Sweet

Films », boulevard Magenta.

Bien sûr, ça pouvait être une coïncidence. Mais il y avait longtemps que Boris Corentin ne croyait plus aux coïncidences. Dans le cadre de son métier, en tout cas.

Quand il annonça qu'il voulait rencontrer Pascal Rouve de toute urgence, la gérante de « Rapid Courses » eut cette réponse surprenante :

— Moi aussi.

Apparemment, le coursier n'avait pas donné signe de vie à son employeur depuis deux jours.

Corentin se fit communiquer son adresse exacte, à Romainville, et y fonda. Rouve habitait, comme Boris l'avait imaginé, une tour assez peu engageante, dans un quartier du genre de ceux où les flics hésitent à s'aventurer.

L'ascenseur était en panne et il grimpa les marches quatre à quatre. Il sonna plusieurs fois de suite. Personne ne répondit.

Normalement, il aurait eu besoin d'une commission rogatoire, délivrée par un juge d'instruction, pour pénétrer chez le suspect. Mais on n'avait plus de temps à perdre en formalités.

Boris fit jouer son passe-partout et pénétra sans difficulté dans l'appartement de Pascal Rouve. Immédiatement, il tomba en arrêt devant la « pièce à vivre » transformée en salon privé de peep-show, avec fauteuil de cuir, écran géant, accessoires masturbatoires, gel et rouleau de Sopalin.

Et la collection complète des films de Tamara en DVD !

Sans parler de ses affiches, qui recouvraient les murs...

Boris eut l'impression qu'on venait de lui brancher le 220 sur la moelle épinière.

Il venait enfin de découvrir l'identité du monstre qui, depuis des semaines, tuait aveuglément pour torturer Tamara à distance, la détruire à petit feu, avant de l'éliminer définitivement.

Et au moment précis où il faisait cette découverte, son équipe était éparpillée aux quatre coins de la banlieue parisienne, Tamara était seule chez elle, à Neuilly, et lui-même était à Romainville, en banlieue Est. Autant dire aux antipodes.

Quant à Pascal Rouve, il se trouvait quelque part dans la nature.

Et son sixième sens disait à Boris que cette nature devait se situer du côté de Neuilly-sur-Seine.

Chez Sylviane Leboeuf, dite Tamara, pour être exact.

Il plongea la main dans sa poche et attrapa son téléphone portable, tout en faisant appel à sa mémoire pour lui restituer le numéro du portable de Rabert...

Le « gros » Rabert faillit s'étrangler sur son sandwich « Bayard » (sans beurre et sans reproche) en voyant soudain s'ouvrir le portail électrique du parking de l'immeuble de Tamara.

Et la volumineuse Jeep Grand Cherokee de la star du X se lancer à l'assaut du boulevard Charcot.

Quant à la conductrice, aucun doute possible : ces cheveux noirs, ce profil d'aigle... Malgré les grosses lunettes sombres qui lui dévoraient une partie du visage, elle restait reconnaissable entre mille : c'était bel et bien Tamara.

Heureusement que Boris lui avait recommandé de rester enfermée chez elle et de ne sortir sous aucun prétexte !...

Rabert hésita un instant et se dit que, puisqu'il était chargé à la fois de la surveiller et de la protéger, il ne pouvait le faire qu'en la suivant.

Il embraya et se lança à la poursuite du gros 4X4. Qui ne tarda pas à se fondre dans les embouteillages perpétuels de la porte Maillot, puis à se diriger vers l'avenue de Malakoff et le seizième arrondissement.

Rabert suivait la hardeuse avec difficulté. D'autant plus qu'elle conduisait plutôt sportivement...

Quand son portable se mit à sonner dans sa poche, il étouffa un juron. Ce n'était déjà pas facile de conduire dans ces conditions...

— Rabert ! cria la voix dans l'appareil.

— Oui, Boris, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut que tu montes chez Tamara, t'assurer que tout va bien !

Rabert ne put retenir un gloussement :

— Pas la peine de monter : je peux t'assurer qu'elle est en pleine forme ! À la minute où je te parle, je suis en train de la suivre en voiture. Et c'est pas une partie de plaisir ! Je te garantis qu'elle se défend aussi bien avec un levier de vitesse qu'avec un gode électrique !

Corentin en resta brièvement interloqué :

— Elle... elle est sortie !

— Affirmatif, chef. Au volant de son 4X4.

— Et tu es bien sûr que c'est elle qui est au volant ?

Ce fut autour de Rabert d'être pris à contre-pied par la question :

— Ben... évidemment ! Elle m'est pratiquement passée sous le nez en sortant du parking ! J'ai eu le temps de la voir.

Il y eut un nouveau silence à l'autre bout du fil. Le cerveau de Corentin fonctionnait à trois mille tours minute.

— Rabert, fit-il soudain.

— Quoi ?

— Tu vas me rattraper ce 4X4, t'arranger pour forcer la conductrice à s'arrêter, et tu vas aller t'assurer de visu et en personne qu'il s'agit bien de Tamara, O.K. ?

— O.K.

— Moi, je fonce en direction de chez elle. Tu me rappelles sur mon portable dès que c'est fait.

Pascal Rouve avait d'abord projeté de s'offrir le luxe de passer par l'entrée principale de l'immeuble, une fois que son petit stratagème l'aurait débarrassé de ces crétins de flics.

Mais on ne savait jamais : ils auraient pu en laisser un en faction, planqué dans un coin, et il n'allait pas prendre de risques inutiles. Pas alors qu'il était à quelques minutes de sa vengeance...

Il passa donc par la porte reliant le garage à l'intérieur de l'immeuble. L'ascenseur descendait jusqu'à ce niveau, ce qui lui éviterait même d'être vu au rez-de-chaussée.

Il grimpa sans problème, et sans croiser personne, jusqu'au septième, où se trouvait le luxueux duplex de Tamara. Une fois sur le palier, il sortit son passe « magique » en se retenant pratiquement de respirer.

Le plus difficile, c'était maintenant : ouvrir et entrer sans faire le moindre bruit, pour le cas où un flic serait en faction dans l'appartement.

S'il bénéficiait de l'effet de surprise, il le neutraliserait sans problème.

Même chose pour Tamara.

Sauf que pour le flic, « neutraliser » signifierait « éliminer définitivement ». Pour ça, son cran d'arrêt lui suffirait largement.

Pour Tamara, il avait prévu quelque chose d'un peu plus sophistiqué...

Pascal Rouve réussit à entrouvrir la porte d'entrée sans le moindre claquement de serrure, sans même un grincement de charnières. Il poussa un peu plus le battant et ne découvrit qu'un immense espace vide.

Une sorte de jardin japonais avec ruisseaux, végétation, ponts et maisonnettes de bois, avec les éléments d'un salon hyper moderne intégrés à l'ensemble.

Il en resta interloqué une seconde ou deux. Décidément, lui qui croyait tout savoir de Tamara... elle était encore pleine de surprises.

Mais plus pour longtemps.

Sans rencontrer personne, Pascal Rouve traversa l'immense salon de la star du X pour atteindre les autres pièces. Au jugé, il devina où devait se trouver la chambre de la maîtresse des lieux et poussa la porte, toujours aussi silencieusement.

L'endroit était vide. Mais le gigantesque lit défait, les miroirs fumés, et toute la pièce plus noire qu'un catafalque lui donnèrent un coup au cœur. Malgré lui, en violant le sanctuaire des sanctuaires de celle qui avait été sa déesse absolue, il fut envahi par un mélange de terreur, d'émotion et d'euphorie dont il lui fallut quelques instants pour se remettre.

Il se ressaisit et se dirigea vers la salle de bains.

Flottant dans un bain presque bouillant, le visage recouvert d'un linge de toilette et la tête en arrière, Tamara essayait de se détendre.

Pas facile, vu les circonstances.

D'accord, Boris avait la situation en main, mais jusqu'à nouvel ordre, l'autre maniaque courait toujours. Et ça n'avait rien de rassurant.

Les yeux fermés derrière le tissu éponge, elle essayait de se rappeler son visage. Ceux dont elle arrivait à se souvenir défilaient devant ses yeux, sans qu'elle soit plus avancée : ça pouvait être n'importe lequel...

Soudain, ce fut comme si une main glacée avait plongé dans sa poitrine pour enserrer son cœur et le faire s'arrêter net !

Quelque chose de fin, de dur et de froid venait de s'appliquer sur son cou.

Dans le même temps, une main arracha le linge de son visage et, dans le grand miroir fumé, au pied de la baignoire japonaise circulaire en bois, façon jacuzzi, elle le vit !

Son nom ne lui revint pas, mais elle le reconnut tout de suite !

Le Vézinet !... Enfin, un type à qui Marco avait fait passer un casting et qu'on avait engagé pour un tournage ayant lieu dans une villa du Vézinet.

Sa première scène était avec elle et ça avait été le fiasco complet. Il s'était littéralement enfui et elle ne lui avait plus jamais accordé une autre pensée.

Malgré la longue lame fine et pointue qui lui entaillait légèrement la gorge, ce fut la colère qui domina, chez Tamara.

La colère et, comme d'habitude, le mépris.

— Alors, fit-elle, tu bandes, au moins, cette fois ? Si tu avais besoin d'un couteau, fallait le dire la première fois, on t'aurait trouvé ça. Enfin... ça te fait au moins un truc long et dur !

De colère, Pascal Rouve faillit l'égorger sur le champ. Mais se retint de justesse.

La dernière chose à laquelle il s'attendait, c'était une telle réaction de défi de la part de Tamara, alors qu'elle avait son couteau sur la gorge ! À croire qu'il ne la connaissait pas encore aussi bien qu'il se l'imaginait.

En tout cas, il fallait lui reconnaître une chose, à cette garce : elle en avait une sacrée paire !

Il se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— Pour répondre à ta question : je bande comme un taureau. Et cette fois, je n'aurai pas de faiblesse ! Tu vas pouvoir apprécier en connaisseuse, et tout de suite, encore ! Allez, debout !

Sans cesser d'appliquer la lame de son cran d'arrêt sur le cou de la hardeuse – où elle commençait à laisser une vilaine zébrure rouge –, il la força à sortir du bain, à se sécher, et à le précéder dans sa majestueuse chambre tendue de noir.

— Et maintenant, à genoux ! ordonna-t-il.

La hardeuse s'exécuta et Rouvre dégrafa son jeans.

— Tu vas me pratiquer une fellation cinq étoiles, ordonna-t-il, de celles qui te vaudraient un Hot d'Or si on était filmés. Et tu vas me faire jouir dans ta bouche et sur ta figure. Allez !

Il acheva de libérer un membre tendu comme un arc, dont les proportions impressionnantes rappelèrent à Tamara pourquoi, un jour, il avait été engagé par « Sweet Films ».

— Et si tu mords, ajouta Rouve, je te tue tout de suite.

Mise au pied du mur, Tamara se lança dans un exercice qu'elle pratiquait en experte, mais qui la dégoûtait profondément. Et le pire, c'était l'éjaculation faciale et buccale qu'elle allait devoir subir !

Elle, dont tous les films bannissaient depuis longtemps cette pratique machiste qui lui faisait horreur !

Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était les trois petits mots que ce salaud avait prononcés : « Tout de suite. »

Est-ce que ça voulait dire qu'il avait l'intention de la tuer de toute façon... après ?

Son agresseur ne la laissa pas se perdre indéfiniment en conjectures.

Assez vite, il se mit à pousser des grognements annonciateurs de son plaisir.

L'instant d'après, une liqueur chaude et visqueuse se répandait, comme promis, sur le visage de Tamara, et se projetait jusqu'au fond de sa gorge en jets interminables et impétueux.

La hardeuse se releva sans même prendre la peine d'essuyer son visage couvert de jus d'homme, et confronta son agresseur :

— Alors, tu es content ? Tu vas me foutre la paix, maintenant ?

Pour toute réponse, Pascal Rouve la regarda avec un étrange sourire.

Une fraction de seconde plus tard, son poing, lancé comme un projectile, la percuta au menton.

Et tout devint noir.

Quand Tamara revint à elle, elle prit conscience de deux choses. Un : elle avait terriblement mal au menton. Deux : elle était attachée sur son lit, couchée sur le ventre, les poignets et les chevilles menottés aux montants.

Avec ses propres menottes, que cette ordure avait trouvé le moyen de dénicher.

Sous son ventre, il avait placé deux oreillers, afin de la forcer à se cambrer et à présenter sa croupe.

Comme une jument à la saillie. Mais avec les jambes écartées presque à l'horizontale.

Pas la peine de lui faire un dessin pour qu'elle comprenne la suite du programme.

Pascal Rouve resta derrière elle mais, en se donnant le torticolis, elle pouvait le voir dans le grand miroir fumé de sa tête de lit.

Il s'était entièrement déshabillé, ce qui permit à Tamara de constater qu'il arborait toujours une érection aussi triomphante.

— Et maintenant, dit-elle, tu vas me baiser et me sodomiser, c'est ça ?

— Non, fit-il, juste te sodomiser. Et tu vois, je prends mes précautions...

À son grand étonnement, Tamara le vit enfiler un préservatif. Autant d'égards, soudain... Elle ne comprenait pas.

Rouve l'éclaira :

— C'est l'un des derniers de ma réserve personnelle. Tu sais ? Ceux que j'avais distribués sur ton tournage...

Tamara comprit. Et une panique hideuse lui glaça le sang dans les veines.

Il allait la tuer ! L'empoisonner avec son mélange de cyanure et de mercure, comme il avait fait à cette pauvre Verushka et à toutes ces malheureuses !...

Tamara se mit à s'agiter comme si un courant de dix mille volts la traversait, tout en hurlant à se faire éclater les poumons :

— Non ! Nooonnn ! ! ! Nooonnn ! Je ne veux paaaas ! ! !

Pascal Rouve éclata de rire. Il ajusta son préservatif empoisonné et vint se positionner sur le lit, entre les jambes de Tamara.

Là où il avait si longtemps rêvé d'être.

Dans un instant, son sexe majestueux allait l'éperonner comme une lance de feu, la traverser comme une broche pour la faire rôtir sur le feu de

l'enfer...

Et réparer pour toujours les injustices et les humiliations qu'elle lui avait fait subir.

Mais tout s'arrêta à cet instant précis.

Un formidable coup, administré à l'arrière du crâne avec un objet lourd, lui fit pousser un grognement sourd et perdre connaissance.

Boris poussa un « Et merde ! » retentissant en refermant son portable avec un claquement sec.

Rabert venait enfin d'intercepter la conductrice du Cherokee et de découvrir avec stupéfaction qu'il ne s'agissait pas de Tamara, mais d'une... imitation.

Penaud, il en avait aussitôt averti Boris, qui lui avait jeté un « Je le savais ! » furieux avant de raccrocher.

Rabert se débrouillerait avec la fille. Il la convoquerait, la placerait tout de suite en garde à vue... peu importe !

Pour l'instant, dans l'esprit de Corentin, il n'y avait que deux personnes : Tamara, et Pascal Rouve.

Et le second, à l'heure qu'il était, se trouvait chez la première.

Sa tête à couper !...

De plus, le fait que Tamara ne réponde, ni sur son portable, ni sur son fixe, ne faisait que confirmer que quelque chose d'anormal et de grave se déroulait en ce moment même.

Dix minutes après avoir eu Rabert au téléphone, Boris se gara en catastrophe devant l'immeuble neuilléen de Tamara... pour constater qu'il n'avait pas de clé pour franchir la porte vitrée de l'entrée.

Heureusement que l'immeuble était de ceux qui possédaient encore un gardien. Corentin le sonna et se fit ouvrir. Pour ce qui était de la porte palière du septième, il était décidé à la défoncer.

Mais il la trouva entrouverte, ce qui ne la rassura pas.

Boris traversa sur la pointe des pieds, son arme de service au poing, le grand salon-jardin japonais qu'il connaissait déjà. La pièce était vide et, d'instinct, il se dirigea vers la chambre... qu'il connaissait aussi.

En s'approchant, il perçut des ahanements rauques et furieux, comme ceux d'un mâle prenant violemment une femme plus ou moins consentante.

Immédiatement, il imagina Pascal Rouve, en train d'exercer sa vengeance sur Tamara.

Une vengeance qui ne pouvait, bien évidemment, que, prendre une forme sexuelle.

Puisque l'humiliation l'avait été...

Arrivé devant la porte de la chambre, il écarta brutalement le battant et se jeta à l'intérieur, son 357 Magnum au bout de ses deux bras tendus.

Et se figea, paralysé par la stupeur.

Sur l'immense lit aux draps de soie noirs de Tamara, un homme d'environ vingt-cinq ans

— Boris distinguait son profil — était couché sur le ventre, les poignets et les chevilles attachés avec des menottes aux montants du lit.

À la hauteur de sa tête, la sculpturale Flavia, dont Boris avait si intimement fait la connaissance l'autre soir, examinait le visage de l'homme avec une satisfaction évidente.

Un visage aux yeux grands ouverts et vides, à la bouche déformée par une grimace muette...

Un visage dont Boris savait déjà qu'il était celui de Pascal Rouve.

Près de Flavia, sur le lit, se trouvait une lourde statuette de bronze représentant deux femmes enlacées dans la position dite « 69 ».

Statuette dont Corentin comprit instantanément qu'elle avait été utilisée comme un « instrument contondant » pour assommer Pascal Rouve et le mettre à la merci des deux prédatrices.

Calée entre les jambes écartées de Rouve, Tamara lui pilonnait les reins avec l'acharnement, l'obstination d'une machine.

C'était elle qui poussait ces grognements rauques de fauve devenu fou.

Fixé à sa taille, Corentin reconnut ce qu'on appelle communément un « gode-ceinture » : un accessoire (dont l'appellation dispense de le décrire) dont se servent parfois les filles entre elles, quand elles ont la nostalgie du membre viril.

Sa stupéfaction redoubla quand il constata que le membre artificiel avec lequel Tamara violait les reins de Pascal Rouve était recouvert... d'un préservatif.

Puis, il comprit.

En constatant que Pascal Rouve était mort.

Assassiné — ou plutôt exécuté — par celle-là même dont il avait juré d'avoir la peau.

EPILOGUE



Boris Corentin se disait qu'il avait bien fait, après avoir un peu hésité, d'accepter la proposition de Simone Lassalle, la « pharmacienne ».

Qui méritait cent fois le surnom qu'il lui avait donné, à l'issue de leur première rencontre.

Elle habitait non loin de sa pharmacie de la rue Jacques-Bonsergent, un petit duplex avec terrasse qui offrait une vue sympathique sur les toits du quartier de la République. Sa chambre se trouvait à ce niveau et Boris, à cet instant précis, apercevait les toitures parisiennes, le ciel rougeoyant d'un coucher de soleil qui n'en finissait pas... le tout, partiellement masqué par la silhouette sensuelle et charnue de Simone Lassalle, à chacun de ses mouvements ascendants.

Étant donné que la pulpeuse quadragénaire était occupée à s'empaler vigoureusement, avec des cris de bonheur, sur le membre dressé de son invité.

Lequel pensait une fois de plus qu'il ne regrettait pas sa soirée.

Le « jour de son choix », comme elle le lui avait proposé, Simone Lassalle avait accueilli Boris dans son petit *home, sweet home* au confort douillet. Comme promis encore, elle lui avait mitonné un repas délicieux.

Et toujours comme promis, elle était en train de lui offrir une partie de cul

dont – selon ses propres termes – même un homme de son expérience devrait se souvenir toute sa vie ».

Ça avait l'air présomptueux, comme ça, mais c'était bien parti pour être vrai.

Boris se régala du spectacle des seins volumineux mais fermes de Simone Lassalle, rebondissant à chacun de ses mouvements.

De sa toison luxuriante et drue, aussi noire que son opulente chevelure, au fond de laquelle il disparaissait...

Et quand il la fit se positionner à quatre pattes pour s'enfoncer jusqu'à la garde entre les globes majestueux de sa croupe hâlée, il eut l'impression de monter une créature mythologique, incarnation terrestre de la volupté.

Un moment plus tard, elle le faisait coulisser amoureusement entre ses lèvres brûlantes, et ce fut à son tour de pousser des râles de plaisir, quand il se déversa jusqu'à la dernière goutte au fond de sa gorge.

Simone Lassalle colla contre le sien son corps sensuel et moite. Quand elle leva le visage vers lui, Boris vit passer dans ses magnifiques yeux verts, légèrement en amande, une lueur mêlée de plaisir et de reconnaissance.

Et de gourmandise encore loin d'être satisfaite.

Ce soir, il s'était déjà vidé deux fois en elle : une fois dans son ventre, une fois dans sa bouche.

— Je te laisse récupérer, dit-elle de sa voix rauque, et après tu me baiseras une troisième fois. Cette fois, je veux que tu te vides les couilles au fond de mon cul. Tu veux bien ?

— Tout pour obliger la maîtresse de maison, répondit galamment Boris.

Simone Lassalle se leva pour aller remplir leurs flûtes de l'excellent champagne millésimé qu'ils buvaient depuis le début de la soirée (elle savait recevoir, décidément).

— Pendant que tu reprends des forces, dit-elle en lui tendant son verre plein de bulles dorées, si tu me racontais comment s'est terminée cette fameuse affaire de préservatifs empoisonnés ?... Je n'aime pas seulement qu'on me baise, j'aime aussi qu'on me raconte de belles histoires. Ça doit être mon côté petite fille...

Corentin lui adressa un sourire attendri. Il ne trouvait pas désagréable non plus son espèce d'humour décalé.

Décidément, plus il y pensait, plus il se disait qu'il rendrait peut-être d'autres visites à la « pharmacienne » de la rue Jacques-Bonsergent.

— Alors, insista-t-elle, mon histoire...

Boris regarda le coucher de soleil, rêveur.

Dans le fond, il n'y avait pas grand-chose à raconter.

Un maniaque avait tenté de tuer Tamara, grande prêtresse du sexe

féminisant, après avoir exécuté à l'aveugle plusieurs jeunes femmes qui ne lui avaient rien fait.

Il était mort, ce qui n'arracherait de larmes à personne. Même pas à sa complice, la jeune Allemande Gerda Flaken, dont on s'était débarrassé en la remettant à la police de son pays d'origine.

Le plus embêtant, c'était pour Tamara et son amie-amante Flavia.

Cette dernière avait été incarcérée pour complicité de meurtre et serait bientôt jugée. Mais comme elle avait aussi sauvé la vie de son amie en assommant Pascal Rouve, elle ne serait condamnée qu'à une peine légère. Probablement avec sursis.

Le cas le plus sérieux était celui de Tamara elle-même.

Certes, l'homme qu'elle avait « exécuté » était un tueur, qui s'apprêtait à l'ajouter à la liste de ses victimes.

Légitime défense, donc.

Mais la loi française n'aimait pas qu'on se fasse justice soi-même. Fut-ce pour la bonne cause.

Tamara risquait de passer quelques années derrière les barreaux d'une prison pour femmes.

D'un côté sa carrière serait mise entre parenthèses pendant longtemps et elle sortirait probablement ruinée.

De l'autre, elle pourrait enfin goûter, en « conditions réelles », à ces amours saphiques pénitenciers, célébrées depuis toujours par le cinéma et la littérature érotiques.

Corentin reprit conscience de la présence de Simone Lassalle.

— Tamara, dit-il... elle n'a pas tout perdu.

Il avala une gorgée de son champagne délicieusement frappé.

La « pharmacienne » était déjà occupée à engloutir sa virilité, histoire de lui rendre son tonus pour de prochains exploits.

— Et moi non plus, ajouta Boris... avec un soupir d'homme comblé.

[1] De tels appareils existent et sont utilisés par les militaires ou les opérateurs des services secrets pour repérer, par exemple, une arme dissimulée sous un vêtement. On ne les trouve pas dans le commerce... au grand regret d'une nombreuse clientèle masculine.

[2] Le meilleur et – naturellement – le plus cher de tous les caviars. Compter 5000 la boîte d'un kilo.

[3] Raccourci de « Gazon maudit », expression rendue célèbre par le film du même titre, et utilisée fréquemment depuis par les lesbiennes entre elles. Il

va de soi que, dans ce cas précis, le « gazon » désigne la pilosité féminine intime. À noter (pour l'anecdote), que les lesbiennes espagnoles parlent de « moqueta » – un mot qui se passe de traduction.

[4] Siège du ministère de l'Intérieur.

[5] Authentique. Aux États-Unis, en tout cas.

[6] « Glory hole » : trou pratiqué dans la cloison de toilettes publiques, cabine de douche, sauna, etc., utilisé à l'origine par les homosexuels pour des fellations anonymes. La version hétéro – une fille suce des membres anonymes sortant du mur – constitue désormais un genre à part entière.

[7] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[8] Dieu grec qui, à cause de son érection perpétuelle, a donné son nom à une maladie : le priapisme – extrêmement désagréable et douloureux, contrairement à ce qu'on pourrait croire.

[9] Le terme existe réellement, dans les agences de protection rapprochée. C'est un bel euphémisme pour désigner les personnalités qu'un maximum de gens rêvent d'assassiner.